
3 3433 06183832 6

NABC
Argens

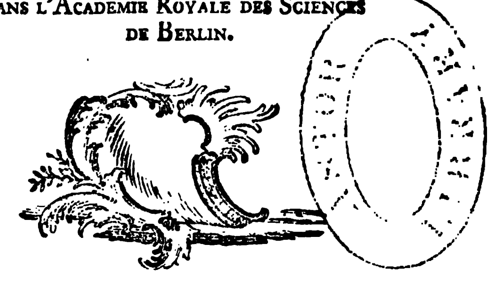
HISTOIRE
DE
L'ESPRIT HUMAIN
OU
MEMOIRES
SECRETS ET UNIVERSELS
DE LA
REPUBLIQUE DES LETTRES.

PAR

M. JEAN BAPT. DE BOYER MARQUIS D'ARGENS,

CHAMBELLAN DE S. MAJ. LE ROI DE PRUSSE,

DIRECTEUR DE LA CLASSE DE BELLES-LETTRES DANS L'ACADEMIE ROYALE DES SCIENCES DE BERLIN.



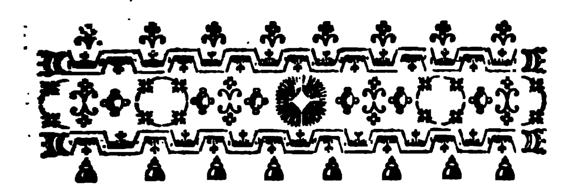
TOME XII.

A BERLIN,

CHEZ HAUDE ET SPENER

1768.

MÉMOIRES SECRETS ET UNIVERSELS DE LA REPUBLIQUE DES LETTRES.



LETTRE VINGT SEPTIEME.

SUITE DES AUTEURS MODERNES TANT PROSATEURS QUE POETES.

§. I.

SUR MR. DE VOLTAIRE.

MONSIEUR,

Mr. de Voltaire eſt ſi connu, je ne dis pas dans la République des Lettres, je ne dis point en France, mais dans toute l'Europe; que les ennemis que lui a fait la juſte réputation qu'il a acquiſe devroient bien reconnoître que tous les efforts qu'ils employent pour le décrier, ſont auſſi vains qu'ils ſont injuſtes. Ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt qu'il ſe trouve parmi les ennemis de Mr. de Voltaire quelques perſon-

nes de génie, que la passion & la jalou emportent jusqu'au point de se réunir cor lui, avec des gens aussi décriés dans le m de, que méprisés dans la République Lettres. Une pareille conduite est b éloignée de la candeur & de la probité de grands génies, qui ont fait tant d'honn à la France sur la fin du siecle passé. l Corneilles, les Racines, les Despréaux, Molieres n'ont point été entierement exem des foiblesses humaines: ils ont éprou plus d'une fois celle de se brouiller: mais m gré leurs démêlés & leur division, ils se r doient en public la justice qu'ils méritoie Jamais Corneille ne décria les ouvrages Racine: Moliere les loua toûjours, mê dans un temps où il croyoit avoir raison se plaindre de l'Auteur. Il y a dans l'Hist re de l'Académie Françoise un trait de M liere à ce sujet, qui devroit servir d'exemp à tous les gens de lettres. *Lorsqu'on joua Plaideurs de Racine, piéce où regne admi blement le goût Attique pour la fine satir aux deux premieres représentations, les acte furent presque sifflés, & n'oserent hasarder troisieme. Moliere, qui étoit alors brou avec lui, alla à la seconde; mais ne se laissa p entraîner au jugement de la ville; & dit sortant, que ceux qui se mocquoient de ce*

pié

re, *méritoient qu'on se mocquât d'eux.* Mr. Voltaire a trouvé à la représentation de Tragédies plusieurs gens de lettres beaup moins sincéres que Moliere. Quelles ...les n'a-t-on pas faites pour en diminuer prix? Mais le public & le grand nombre connoisseurs ne s'est point laissé surpren... Lorsqu'Oedippe parut, il fut infini... nt applaudi: on en fit cependant plu...urs critiques, & une mauvaise parodie: ...is ces critiques tombérent presque aussi... qu'elles parurent, & les gens de goût ...prirent que cette Tragédie promettoit ... digne successeur de Corneille & de Raci...; ce sont les termes dont s'est servi Mr. de ...ntenelle. Il faut pourtant convenir qu'il a quelques défauts dans Oedippe: le ca...ctere de Philoctéte n'est point assez cousu ...ec le fond de la piéce. Philoctéte ne pa...ît ni dans le quatrieme, ni dans le cinquie...e acte; il pourroit être supprimé entiere...ent dans les premiers, sans que la piece ... fût altérée: l'auteur auroit été obligé seu...ment de changer une scène ou deux. Mr. ...e Voltaire, dans la derniere édition de ses ...vrages, a rétabli le rôle de Philoctéte, tel qu'il fut joué à la premiere représentation: ...a parfaitement bien fait à mon avis. Le dé...art de Philoctéte est moins précipité, & le

ſpectateur ne s'apperçoit point auſſi aiſément, qu'il n'a paru dans les trois premiers actes, que pour fournir à l'auteur le moyen d'attraper le quatrieme. Il y a dans les trois premiers actes d'Oedippe, de très-beaux morceaux: mais les deux derniers ſont des chefs-d'oeuvre, ſoit par le pathétique & le ſublime qui y dominent, ſoit par les mouvemens qu'ils excitent; ils cauſent la plus forte terreur & la plus ſenſible pitié.

Mariamne eſt encore une très-belle piéce: le caractère d'Hérode eſt véritablement théatral: c'eſt celui d'un Roi également fameux par ſes vertus & ſes crimes. Il aime la plus belle femme de l'univers, reſte d'un ſang illuſtre, cher à tout ſon Royaume. Il eſt perpétuellement agité par une jalouſie outrée, qui le conduit chaque inſtant malgré lui, de l'amour à la haine, & de la haine à l'amour. Le caractère méchant, fourbe, ambitieux de Salomé, ſoeur d'Hérode, eſt fort bien oppoſé à celui de Mariamne, Epouſe infortunée de ce même roi, vertueuſe, fiére, incapable de vouloir conſerver ſa vie aux dépens d'un ſoupçon qui eût bleſſé ſa réputation. Le caractère de Varus eſt celui d'un honnête homme, dont les vertus font un contraſte intéreſſant avec les crimes de Mazaël, miniſtre d'Hérode. Cette piéce eſt

pleine

re de beaux morceaux, de situations in-
ssantes. L'éditeur des oeuvres de Mr. de
taire, nous apprend qu'elle a été la pre-
re cause de cette fameuse & longue
rte qu'il a eue avec Rousseau. *La Ma-*
mne, dit-il, *fut jouée en* 1723. *pour la pre-*
re fois. Baron qu'on a surnommé l'Aesopus
François, joua le rôle d'Hérode: mais il
t trop vieux pour soutenir ce caractère vio-
. Adrienne le Couvreur, la meilleure Co-
dienne qui ait jamais été, représenta Mariam-
. L'Auteur faisoit mourir cette Princesse
le poison, & on le lui donnoit sur le théa-
. C'étoit vers le temps des Rois que la piéce
jouée. Un petit-maître dans le parterre
ant donner la coupe empoisonnée à Mariamne,
isa de crier, la reine boit: tous les François
irent à rire, & la piéce ne fut point ache-
. On la redonna l'année suivante: on fit
r Mariamne un autre genre de mort. La
e eut quarante représentations. Le Sieur
sseau, qui commençoit à être un peu jaloux
'auteur, fit alors une Mariamne d'après l'an-
ne piéce de Tristan [1]. *Il l'envoya aux Co-*
mé-

Rousseau ne fit jamais une nouvelle Mariamne, il a
gé avec beaucoup de reserve la tragédie de Tristan;
a rien fait de plus à cette piece qu'à celle du Cid
a également revu.

médiens, qui n'ont jamais pu la jouer, & au Libraire Didot, qui n'a jamais pu la vendre. Ce fut-là l'origine de la longue querelle entre Mr. Rousseau & notre auteur. Outre l'anecdote que contient ce passage, il renferme encore un fait que je releverai. Mr. de Voltaire a été obligé de changer le genre de mort de Mariamne, à cause de la mauvaise saillie d'un bouffon. La premiere maniere dont il faisoit mourir Mariamne, m'a toûjours paru beaucoup plus théatrale: & elle excitoit bien plus fortement que l'autre la pitié & la terreur. J'ose même dire que les deux dernieres scenes de la Mariamne, telles qu'elles sont aujourd'hui, languissent un peu. Il est bien étrange que le sort des plus excellentes productions de l'esprit humain dépende d'abord du caprice, de la saillie & de l'ignorance du Vulgaire. La Phédre de Racine tomba de même que la Mariamne, dans les premieres représentations. Combien d'excellentes piéces n'ont pas eu le même sort! Il est vrai que dans la suite du temps, ces piéces obtiennent les éloges qu'elles méritent, & que le jugement des connoisseurs les venge de celui du vulgaire. Mais il n'en est pas moins vrai, qu'il est bien dur d'être, pendant un temps, en proie aux décisions ridicules d'un nombre de gens qui ont à peine

le sens commun. J'ai vu dans un lettre ite par Mr. de Valincourt, que Racine it au desespoir, lors des premieres représations de sa Phédre.

Brutus est selon moi la plus belle piéce de de Voltaire, celle où il y a le plus de ndeur, le plus de sublime, & le plus de hétique. J'ai l'agrément de voir que on sentiment sur cette tragédie est celui de s les connoisseurs. Le caractere de Brutus t grand, noble, magnanime, fier sans brutaé. Ce Romain est parfaitement dépeint: il t tel que nous apprenons qu'il fut par l'hioire; il sacrifie, sans hésiter, ses enfans à sa atrie. Mais Mr. de Voltaire, en lui laissant oute la grandeur de son caractere, lui ôte ne certaine férocité, ou plûtôt une certaine arbarie, qui l'eût rendu moins respectable : moins admirable. Le caractere de Titus t un des plus beaux, qu'on ait mis sur le éatre; il a toute la grandeur Romaine, & ne dément cette grandeur, que dans un iouvement de fureur, de désespoir, d'aiour de vengeance. Il semble que le sort t réuni dans un instant, toutes les passions s plus fortes pour l'entraîner malgré lui ı crime. Cependant il s'y abandonne d'ue maniere qu'on est presque incertain s'il t coupable, ou s'il est innocent. Enforte

que la pitié, qu'on a, lorsqu'on le voit périr, cause les mouvemens les plus tendres & les plus douloureux. Le caractère de Tullie est tendre sans bassesse, noble sans galimathias. Celui d'Arons est un chef-d'oeuvre. Je ne saurois mieux le dépeindre que l'a dépeint Mr. de Voltaire dans ces vers, qu'il met dans la bouche de Brutus.

L'Ambassadeur Toscan, témoin de leur foiblesse,
En profite avec joie autant qu'avec adresse.
Il leur parle, & je crains les discours séduisans
D'un ministre vieilli dans l'art d'un courtisan.

Ce portrait d'Arons est simple: mais il présente à l'esprit tout ce qu'il faut pour lui montrer un Ambassadeur rusé, rompu dans les négociations, vieilli dans la politique & la dissimulation. Il y a un grand nombre d'endroits dans cette piéce, où Mr. de Voltaire a exprimé dans trois ou quatre vers, ce qu'un autre auteur ne diroit pas dans trente. Est-il rien de plus beau & de plus précis que ce que répond Titus à Tullie sa maitresse, lorsqu'elle lui apprend qu'il peut la posséder, de l'aveu de Tarquin, s'il veut trahir Rome.

- - - - - ce moment a condamné ma vie
Au comble des horreurs ou de l'ignominie;
A trahir Rome, ou vous; & je n'ai désormais
Que le choix des malheurs ou celui des forfaits.

Les

Les réflexions de Titus preſſé par ſon ami Meſſala de ſervir le pere de ſa maitreſſe, me paroiſſent dignes de la grandeur Romaine, & cependant très-naturelles.

Abominables loix, que la cruelle impoſe!
Tyrans que j'ai vaincus je pourrois vous ſervir!
Peuples que j'ai ſauvés, je pourrois vous trahir!
L'amour dont j'ai ſix mois vaincu la violence,
L'amour auroit ſur moi cette affreuſe puiſſance!
J'expoſerois mon pere à ſes Tyrans cruels!
Et quel pere! Un Héros, l'exemple des mortels,
L'appui de ſon pays, qui m'inſtruiſit à l'être;
Que j'imitai, qu'un jour j'euſſe égalé peut-être.
Après tant de vertu, quel horrible deſtin!

La maniere dont Mr. de Voltaire fait déterminer Titus à conſentir de ſervir Tarquin, eſt auſſi fine & ſpirituelle qu'elle eſt belle. Il y a dans cet endroit, un art infini: j'oſe dire qu'il ſauve presque la gloire de Titus, par la triſte ſituation, dans laquelle il le place.

- - - non, Madame, il faut vous ſatisfaire:
Je le veux, j'en frémis, & j'y cours pour vous plaire;
D'autant plus malheureux, que dans ma paſſion
Mon coeur n'a pour excuſe aucune illuſion;
Que je ne goûte point, dans mon déſordre extrême
Le triſte & vain plaiſir de me tromper moi-même;
Que l'amour aux forfaits me force de voler;
Que vous m'avez vaincu, ſans pouvoir m'aveugler;
Et qu'encore indigné de l'ardeur qui m'anime,
Je chéris la vertu, mais j'embraſſe le crime.

Haïſſez

Haïssez moi, fuyez, quittez un malheureux,
Qui meurt d'amour pour vous, & déteste ses feux;
Qui va s'unir à vous sous ces affreux augures,
Parmi les attentats, le meurtre & le parjure.

Il faut convenir qu'il est difficile de faire tomber plus noblement dans le crime un coeur vertueux.

Zaïre est une piéce remplie d'une tendresse délicate: elle a plû infiniment, & sur tout aux femmes. Le caractere de Zaïre est intéressant; celui d'Orosmane noble; celui de Lusignan digne d'admiration; celui de Nerestan grand & magnanime. La scene où Lusignan reconnoît son fils & sa fille, est très-touchante. Le cinquieme acte de cette piéce inspire la plus forte terreur jointe à la pitié la plus vive.

J'ai fait autrefois une petite dissertation sur la mort de César & sur Alzire. La mort de César a de fort beaux endroits: j'aime cependant mieux Alzire. Les caracteres de cette derniere piéce sont singuliers & nouveaux: ceux de la mort de Jules-César me paroissent au contraire trop peu variés. Brutus, Cassius, Cimber & les autres sénateurs qui conjurent contre César, sont dépeints avec trop d'uniformité; sur tout dans la scène, où ils parlent à Jules-César: leurs discours se réduisent tous à ce point: *Nous*

ne

gislateur imaginaire : alors le principal le la piéce ne bleſſant plus l'hiſtoire, les inſtruits verroient avec plaiſir une tra- qui eſt très-bien écrite, dans laquelle ouve des ſituations fort intéreſſantes, & réflexions auſſi judicieuſes qu'utiles. tout homme qui connoît l'hiſtoire eſt du peu de vérité qu'il y a dans le ca- re de Mahomet. Cet homme, auſſi il- qu'extraordinaire pour ceux qui ai- la vérité, leur eſt offert comme un iſonneur, comme un homme qui tra- pluſieurs années à faire commettre un cide, enfin comme un perſonnage cent lus odieux que Cartouche. Que di- r les gens d'eſprit, ſi Racine avoit dé-

plus douces, beaucoup d'humanité, de charité, & qui ne commit jamais ni assassinat ni parricide, comme un misérable digne d'être l'horreur de l'univers. En vérité un homme de lettres ne doit pas trouver plus étrange, qu'on fasse d'Hipolite un jeune libertin, de Mithridate un poltron, de Burrhus un four-

a Voici comment parle de Mahomet Mr. de la Croze, c'est à dire l'homme qui dans ces derniers temps a le mieux connu les langues Orientales. „Mahomet avoit „de forts beaux talens naturels, il étoit agréable, poli, „se faisant un plaisir d'obliger les gens, & propre à „converser avec tout le monde, ayant beaucoup d'hu„manité ; c'est le temoignage que lui rend un Chrétien „Oriental (*Elmacinus historiæ Saracinæ, p.* 10.) qui a écrit „en Arabe une histoire des Mahometans. Pour ce qui „est de l'esprit de Mahomet, il est aisé de conclurr „que c'étoit un homme extraordinaire, & l'on peut s'e „appercevoir aisément dans les traductions mêmes d „l'Alcoran, quoique de l'aveu de ceux qui entende „la langue dans la quelle il est écrit, elles représe „tent fort imparfaitement les agrémens & la Maje „de l'original." *Dissertat. &c. par Mr. de la Croze, p.*.

Si l'on joint à ce portrait de Mahomet celui qu'e fait Mr. l'Abbé de Vertot, dans l'histoire des Ch liers de Malte, qui représente Mahomet comme ur ces grands hommes faits par leurs éminentes qu pour changer la face de l'univers, l'on verra combien le caractere que Mr. de Voltaire don Mahomet dans sa tragédie est différent de celui qu'i

rbe, que de Mahomet un monstre digne l'exécration du genre humain. Ce grand mme [2] naquit païen, il connut par la le force de son génie la nécessité de istence unique d'un Dieu, dont il conçut dée la plus sublime. Pour être convaincu cette vérité, il n'y a qu'à lire l'Alcoran [3]. Il

ne parle pas de la vie de Mahomet écrite par le Comde Boulainvilliers; parce que, quelque bon & insif que soit cet ouvrage, on peut le considérer mme tenant autant du panégirique que de l'histoire. ne cite pour garant des vertus de Mahomet que les teurs les plus impartiaux.

3 Il y a, au jugement même des auteurs Chrétiens plus pieux, des prieres très-belles & très-sublimes ns l'Alcoran. On a publié que Mahomet ne savoit ni e ni écrire: cela est faux, & ce bruit n'est fondé que ce que les disciples de ce Législateur, pour relever miracle de l'Alcoran apporté du Ciel par un ange, t affecté de répandre que Mahomet ne savoit ni lire écrire. Ecoutons encore Mr. de la Croze, qui détruit irement ce mensonge historique. „Il paroît que l'Eangile n'étoit pas entierement inconnu à Mahomet. es disciples exagerent beaucoup son ignorance: mais n cela il paroît bien de l'affectation. Il savoit lire & écrire, on peut s'en convaincre par beaucoup de assages de l'Alcoran, dans lesquels il fait parler l'ange Gabriel, qui lui commande de lire. D'ailleurs il aisoit la priere, & prêchoit dans les Mosquées, ce qu'il st bien difficile qu'il ait pû faire, s'il ne savoit pas

Il arracha à l'idolatrie païenne, l'Arabie, la Perſe, une grande partie des Indes. Il eſt vrai que ſes ſucceſſeurs ont nui aux Chrétiens, & que Mahomet ſe déclara leur adver-

„lire, comme l'aſſurent quelques commentateurs de l'Al„coran. Mais voici un paſſage de la Sunnah, qui fait „voir clairement que Mahomet ſavoit lire & écrire. „*La maladie dont le prophete mourut devenant plus violen„te*, il dit, *apportez moi de l'encre & du papier, afin que „je vous écrive un livre, & qu'après ma mort vous ne „tombiez point dans l'erreur. Omar dit, la violence du mal „accable le prophete de Dieu, le livre de Dieu nous ſuffit.*" Diſſertat. ſur diverſ. ſujets, &c. Tom. I. p. 38.

Quant à la Sunnah, c'eſt un livre qui a beaucoup d'autorité parmi les Mahometans, qui contient leurs traditions, & qui eſt regardé après l'Alcoran comme le meilleur ouvrage ſur la religion. La Sunnah eſt chez les Muſulmans comme le Talmud chez les Juifs.

4 Dans tous les endroits de l'Alcoran où il eſt parlé des dogmes des Chrétiens, Mahomet s'éleve toujours contre celui de la Trinité, qu'il condamne comme contraire à l'eſſence de Dieu & à ſon unité indiviſible. Les Mahométans réprochent dans toutes les occaſions cet article de foi aux Chrétiens: il n'eſt aucun de leurs livres de controverſe (car ils en ont pluſieurs,) où ils ne condamnent ce dogme, qu'ils ſe figurent établir trois Dieux. C'eſt ce qu'on peut voir dans un ouvrage qui a été publié en Hollande: il a été écrit par un Mahometan, Ambaſſadeur du Roi de Maroc auprès des Etats Generaux des Provinces Unies. Cet homme

erfaire: mais il ne connoissoit que très-peu ur religion, il crut qu'ils n'avoient pas de lieu une idée assez juste 4. Le mistere de Trinité, qu'il ne put comprendre, l'éloigna de

ent disputé à la Haye contre le Prince Maurice, & on Emanuel, fils de Don Antoine Roi de Portugal, leur envoya après son retour en Afrique, une lettre tine, dans laquelle, après avoir rendu compte de la oi des Musulmans, il attaque celle des Chrétiens sur dogme de la Trinité. Nous placerons ici quelques assages de cette lettre en françois, & nous rapporterons ensuite l'original en latin.

„Princes très-illustres, pour répondre à la question „que vous m'avez faite sur le sentiment que nous „avons, nous autres Mahometans, de notre Seigneur Jesus-„Christ; je vous réponds que nous le tenons pour un „prophete & un envoyé de Dieu, & que la bien-heu-„reuse Vierge Marie sa mere, Notre-dame, l'a conçu & „engendré par un miracle de Dieu tout-puissant, à qui „seul appartient de faire des miracles; & Jesus-Christ „ne passe point parmi nous pour le fils de Dieu: car „il est impossible qu'il le soit, comme je le ferai voir „par plusieurs raisons. Il est évident que depuis Adam notre premier pére, jusqu'à maintenant, Dieu n'a donné aux hommes qu'une même & seule loi; & quoiqu'il y ait plusieurs prophétes, ils s'accordent tous pourtant sur l'unité de Dieu."

Avant d'aller plus avant, remarquons, que jusqu'ici e controversiste Mahometan ne dit, à peu de chose près, ue ce qu'ont cru tant d'Evêques que le Concile de Ni-

de la vérité. Il eut bien fait sans d

cée condamna, & qui condamnerent à leur tou même Concile de Nicée dans celui de Rimini. Cl Newton & les autres Arriens anglois modernes roient souscrit (en ajoûtant quelques explications) confession de foi de ce Musulman sur l'article que venons de rapporter. Il ne faut donc pas regarder théologiens Mahometans comme des stupides: c'est p tant ce que font presque tous nos Ecclésiastiques, n'ont aucune véritable connoissance de leur façon penser, & des véritables dogmes de leur religion. (tinuons d'examiner le reste de cette apologie.

„Je prie Dieu avec humilité, qu'il accorde à mon „tendement la lumiere de sa grace, afin que je p „exprimer & faire voir cette sublime doctrine de „nité de Dieu, qui est plus claire que le Soleil, q „quelle ait été obscurcie depuis longtemps dans les „ties septentrionales du monde, par les interpretes „tenébres, & par l'ignorance du vrai sens de l'Ec „re sainte."

Voilà ce que j'ai déjà dit, que ce fut l'idée que homet conçut sur le dogme de la Trinité, qui l croire mal à propos que les Chrétiens croyoient Dieux, ou du moins qu'ils ignoroient l'unité & la plicité inaltérable de celui sur lequel lui Mahomet f toute sa religion. Ce seul point l'éloigna totalemen Christianisme, car il paroît par les articles de fo la religion Musulmanne, que Mahomet admit pre tous les autres dont la suppression l'auroit totale éloigné de la croyance des Chrétiens. Voici la confe de foi que fait le même controversiste Mahometan.

e se faire chretien: mais sans le faire
il

uiconque souhaite de savoir quelle est la loi des
iometans, qu'il sache que le simbole de leur foi
contenu en ces paroles: Je crois un seul Dieu, je
s à ses anges, à toutes ses Ecritures, & à tous les
pheres qu'il a envoyés dans le monde, sans en ex-
er aucun, en ne mettant point de différence en-
aucun des prophetes & des envoyés de Dieu: je
s au jour du jugement; outre cela je crois que
t ce qui existe, soit qu'il nous plaise ou non, a été
par Dieu. Voilà quel est le sommaire de no-
foi."

on voit actuellement, (à l'article de la Trinité
combien cette confession de foi approche de celle
Chrétiens reformés, qui n'ont, ainsi que les Turcs,
nvocation des saints, ni la présence réelle, dans leur
ance, ni la confession auriculaire, ni la confirma-
ni le celibat des prêtres. Passons actuellement
raisons sur lesquelles se fondent les Mahometans
rejetter la Trinité.

aucun entendement ne sauroit comprendre, que le
e, le fils & le saint esprit soient en même temps & dans
même essence, un seul & même Dieu; & Dieu
t puissant n'a jamais voulu ni commandé que
mme crut ce qui ne peut être compris. Au con-
re il a donné à l'homme un entendement propre à
nprendre tout ce qui est possible, & qui existe né-
airement, & à nier & ne pouvoir comprendre ce
est impossible."

oilà donc quelle est la religion que Mahomet a
ie parmi des gens qui avant lui étoient plongés

il rendoit toujours un service aux hommes
en

dans la plus crasse idolatrie. Je sais que cette religion est fausse: mais elle conduit cependant les hommes à la connoissance du seul vrai & unique Dieu, elle rend les hommes vertueux, parce que non-seulement elle annonce des récompenses & des peines dans l'autre monde, mais qu'elle ordonne le pardon des offenses, la charité, la misericorde, & l'amour du prochain.

Or je reviens actuellement au point d'où je suis parti: convient-il de dépeindre un homme, qui a établi une pareille doctrine parmi des idolatres, comme le plus grand scelerat de l'Univers, comme un fanatique. Nos devotes de la ruë St. Denis, & nos Chanoines qui ont ouï raconter dans leurs seminaires, les histoires ridicules que des Moines orientaux ont inventées sur Mahomet, peuvent ne pas être révoltés du caractere que lui a donné Mr. de Voltaire: mais s'il veut que sa piece soit goûtée par des gens de lettres, qu'il en change le nom.

L'on regarde assez généralement en Europe les Turcs comme des Barbares, privés de toute connoissance, & les gens instruits ne se mettent pas en état de détruire un préjugé aussi faux, parce qu'ils craignent qu'on ne les accuse de favoriser une religion qui a porté tant de préjudice à la veritable. Mais il y a autant de foiblesse de ne pas justifier Mahomet sur les mauvaises actions qu'on lui impute faussement, qu'à se taire lorsqu'un moine ignorant assure que le diable a tordu le cou à Luther, & que Calvin est mort comme un enragé. La verité n'a pas besoin, pour être établie clairement, de recourir au mensonge, qui ne feroit au contrai-

n·détruiſant l'idolatrie. S'il mieux eût été
inſtruit

e que l'obſcurcir. Non-ſeulement les Mahometans ont
les auteurs très-inſtruits, mais pendant deux ou trois
ſiecles, ils ont été les ſeuls qui euſſent de bons mede-
cins & des philoſophes diſtingués. Qu'étoient Avicen-
ne & Averroès que des Muſulmans?

Les Arabes ont fait des traductions des principaux
ouvrages d'Ariſtote, de Platon & de pluſieurs autres
bons auteurs grecs, que vingt perſonnes ne liſoient pas
en Europe avant la priſe de Conſtantinople par ces
mêmes Muſulmans. Il y a environ quarante ans, qu'un
médecin Arabe, qui avoit voyagé en Europe, traduiſit
dans ſa langue l'hiſtoire naturelle de Pline, à laquelle il
ajouta beaucoup d'obſervations. Quant aux ouvrages
de ſimple amuſement, on peut juger s'ils en ont d'a-
gréables, par les Mille & une nuit, & quelques autres
romans dans ce goût, qui ont été traduits en françois.
Perdons donc l'uſage, s'il eſt poſſible, de regarder des
gens comme des ignorans & des ſtupides, parce qu'ils
ont un bonnet au lieu d'un chapeau, une robe longue
au lieu d'un juſte-au-corps, des pantoufles au lieu de
ſouliers, & qu'ils parlent une très-belle langue que nous
n'entendons pas, mais qui eſt reconnue pour telle
par tous ceux qui la ſavent.

Plaçons ici, avant de finir cette note, l'original latin
des paſſages que nous avons rapportés de la lettre du
controverſiſte muſulman. *Reſpondens . . . . Magnani-
mi principes ad id quod in veſtra ſplendida menſa à me fuit
quæſitum, quidnam Mauri de Domino noſtro Jeſu-Chriſto
ſentiremus, dico eum apud nos haberi prophetam & nuntium
Dei, & benedictam & ſanctiſſimam Mariam, ejus matrem,*

instruit du dogme des Chretiens sur la Trinité [5]; & que quelque habile théologien eut pû le

& dominam nostram, virginem, quæ peperit & concepit miraculo ex Deo omnipotenti (cujus proprium est miracula condere) nec apud nos habetur filius Dei . . . . hoc enim impossibile est, ut postea patebit ob varias causas . . . . Evidentissimum est, ab Adamo nostro primo parente in hæc usque tempora, nunquam Deum dedisse, nisi unicam legem; & quamvis dentur multi & diversi prophetæ, omnes tamen unanimes sentire Deum esse unum . . . . à quo quàm humiliter peto, ut velit impertiri lumen gratiæ suæ intellectu meo, ut possim aperire & exprimere altissimum illud verbum unitatis, quod quamvis ipso sole sit clarius, in parte tamen aquilonari jam dudum fuit obscuratum tenebris interpretum, & de defectu veri sensus sacræ scripturæ . . . . Quisquis igitur scire cupit quæ sit lex Mauris, sciat summum & simbolum fidei Maurorum iis includi verbis. Credo in unum solum deum, credo in angelis suis omnibus scripturis, & prophetis quos misit in mundum, nemine excepto, nullâ factâ differentiâ inter aliquos prophetas & nuntios ejus; etenim credo diei judicii, credo præterea quidquid est, sive nos arrideat, sive non, creatum a Deo. Hæc est summa quæ inquirenti statim fiet palam . . . . nullus humanus intellectus potest percipere, vel etiam intelligere unum esse patrem, filium & spiritum sanctum, in unica sola essentia, & uno eodem tempore. Neque Deus omnipotens unquam voluit aut jussit debere hominem credere id quod nec potest intelligi nec percipi. Potius fecit hominis intellectum aptum ad percipiendum quidquid possibile & necessarium fuit, & ad

le lui expliquer, il n'en auroit pas été aussi revolté, qu'il le paroît dans son Alcoran. „O

negandam & non percipiendam quod impossibile est. Dissert. sur divers sujets, par Mr. de la Croze, pag. 35. & 37.

§ „L'ignorance de Mahomet, *dit Mr. de la Croze*, est „monstrueuse au sujet de la Trinité des Chretiens. Voici „en quoi elle consiste selon lui: en Dieu, en Jesus Christ, „& en la bienheureuse Marie; pensée aussi extravagante „qu'elle est ridicule. Le Pere Maraci, qui a fait imprimer „à Padoue l'Alcoran en Arabe, avec une version latine, „croit que Mahomet ne parle point des Chretiens ortho„doxes, mais d'une secte de gens qui se trouvoient en „Arabie, & que St. Epiphane appelle Collyridiens, qui ren„doient à la Sainte Vierge un culte superstitieux; ce qui don„na lieu de croire à Mahomet qu'ils regardoient la mere de „Jesus Christ comme la troisieme personne de la Trinité. Cet„te pensée, qui n'est aucunement vraisemblable se trouve „réfutée d'avance dans l'Histoire Orientale de Hottinger; „& depuis le Pere Maraci, un savant Allemand en a fait „voir la fausseté d'une maniere convaincante. Il est donc „bien plus croyable, que Mahomet, qui avoit eu commer„ce avec des chretiens Nestoriens, dont le nombre étoit „grand en Perse & en Arabie, avoit aussi été témoin de „leurs plaintes sur le titre de Mere de Dieu que Cyrille „d'Alexandrie, & le concile d'Ephese avoit decerné à la „bienheureuse Vierge, dont le culte s'augmenta considé„rablement dans ces temps; Cyrille, dont nous venons „de parler, n'ayant pas fait difficulté de l'appeler le „complément ou le supplément de la Trinité. Outre celà „il pouvoit y avoir encore quelque reste de Nazaréens &

„O peuples du livre, *dit-il*, (c'eſt à dire, „ô Juifs & Chretiens) que votre culte ne „paſſe pas au delà des juſtes bornes; ne „dites rien qui ſoit contraire à la vérité, „quand vous parlez de Dieu. Jeſús, le Meſ„ſie, fils de Marie, n'eſt qu'un prophete de „Dieu, & ſa parole qu'il a envoyée à Marie „& ſon eſprit. Croyez donc en Dieu & à ſes „prophetes, & ne parlez pas de Trinité, „donnez donc des bornes légitimes à vos „diſcours. Dieu eſt un ſeul Dieu; loué ſoit „Dieu, il n'a point de fils." *In capite* fœminarum, *pag.* 89. *verſ.* 169. *edit. Hinckelmanni.* Dans un autre endroit Mahomet dit encore: „Dieu eſt un Dieu éter„nel, il n'a point engendré, rien n'eſt égal „à

„d'Ebionites en Arabie, où le fort de leur parti étoit du „temps de St. Epiphane. Mahomet pouvoit avoir appris „d'eux ce qui ſe trouvoit au rapport d'Origene dans leur „Evangile, où ils faiſoient dire ces paroles à Notre Sei„gneur Jeſus-Chriſt. *Le ſaint-eſprit, ma mere, vient de me „prendre par un des cheveux de ma tête, & il m'a „tranſporté ſur la grande montagne du Tabor.* Orig. „tom. I. pag. 58. edit. Huetii, &c. Toutes ces choſes „pouvoient avoir produit une confuſion d'idées, qui n'a „rien d'incroyable dans un homme tel que Mahomet." *Diſſert. hiſtor. ſur divers ſujets, par Mr. de la Croze, Tom. I. pag. 26. & 27.*

in cap. ſinceri cultus, *edit. Hinckel.* *pag.* 560.

qui paroiſſoit encore fort criminel à
et c'étoit l'invocation des Saints, qu'il
oit comme contraire au reſpect que
it à la toute-puiſſance de Dieu. „Ils
ent, *dit-il*, (les Chretiens) leurs
urs & les Moines, à Dieu, de même
Meſſie fils de Marie, & il leur a été
ndé de n'adorer que Dieu ſeul. Il
point d'autre Dieu que Dieu, loué
Dieu, rien n'eſt égal à lui." Alcor.
X. verſ. 31. p. 169.

Chinois ont quelques pieces du théa-
z bonnes, pour que Mr. de Voltaire
le ſujet de celle qui eſt intitulée [6]
le

voyons à préſent par ce que dit Mr. de la Croze,
ſt pas étonnant que Mahomet ayant été ſi inſtruit
e de la Trinité, l'ait rejeté avec tant d'opiniâ-

Chinois ont un théatre auſſi imparfait que l'étoit
Grecs du temps d'Eſchile: ils obſervent même
s trois regles du *temps*, de l'*unité* & du *lieu*, que
Grec.

la tragédie de l'*Orphelin de Tſchao*, cet Orphelin,
ace d'une heure, vient au monde, eſt conduit
lieu fort éloigné, où il eſt elevé, en retourne âgé
cinq ans à Peckin, fait connoître à l'Empereur

le petit Orphelin de la maiſon de Tſchao. Le pere du Halde, dans ſon hiſtoire de la Chine,

que c'eſt injuſtement que ſon premier miniſtre *Ton-ugan-cou* a fait mourir ſon pere. L'Empereur perſuadé par les raiſons de l'Orphelin, le rétablit dans tous les droits dont ſon pere avoit été privé, & fait mourir ſon miniſtre. Tant de faits, qui doivent s'être néceſſairement paſſés dans des temps fort éloignés les uns des autres, rapprochés ſans ménagement, violent toutes les regles de la vraiſſemblance, & par conſéquent ôtent une partie du plaiſir que les ſpectateurs auroient, ſi on leur offroit des incidens mieux pratiqués & conduits avec plus d'art. Le Pere du Halde remarque avec beaucoup de raiſon, „Que les auteurs „dramatiques Chinois ſe privent d'un grand avantage en „rejetant preſque tous les récits comme languiſſans, & „mettent en dialogue & en action également les choſes „les plus ſimples, & quelquefois les plus cruelles." Dans la piece dont nous parlons, la Princeſſe, Mere de l'Orphelin, s'étrangle ſur le théatre; une action auſſi affreuſe auroit du être miſe en récit. Il eſt vrai que la mort de cette Princeſſe intéreſſe, elle ſe la donne parce qu'elle voit que le medecin, qui lui permet de ſauver ſon fils, craint qu'elle ne révele un jour ce ſecret, & qu'elle ne le perde par cette indiſcrétion. Alarmée du doute du medecin, & appréhendant qu'au lieu de cacher ſon fils, il ne le livre au tiran, elle prend dans le moment une généreuſe réſolution, & ſe tue pour enſevelir avec elle un ſecret dont le medecin ſera ſeul dépoſitaire.

Il y a pluſieurs beaux morceaux dans cette piece, entre autres la ſcene où le médecin veut livrer ſon fils,

né, a donné une traduction entiere de cette piéce. Mr. de Voltaire a été obligé d'en chan-

pour sauver la vie à l'Orphelin, & mourir lui-même, pour empêcher qu'on ne massacre un grand nombre de jeunes enfans, est très belle. Ce que dit un vieillard généreux à ce médecin n'est pas moins beau. Comme le livre du Pere du Halde est d'un prix assez considérable, & que plusieurs de mes lecteurs peuvent ne pas l'avoir, je placerai ici cette scène.

Tsching-yng.

„Seigneur, puisque vous savez si bien tout ce qui „s'est passé, je n'en parlerai point: mais je vous dirai ce „que vous ne savez peut-être pas, que la Princesse étant „en prison dans son palais, a mis au monde un fils, qu'el„le a nommé l'Orphelin de la maison de *Tschao*. Ne voi„là-t-il pas cet héritier dont je vous parlois? Tout ce „que je crains c'est que *Tou-ngan-cou* ne vienne à le sa„voir, & à le faire prendre; car s'il tombe une fois entre „ses mains il le fera cruellement mourir, & la maison de „Tschao sera réellement sans héritier.

Xong-lug.

„Y a-t-il quelqu'un qui ait sauvé ce pauvre petit Or„phelin? où est-il?

Tching-yng.

„Seigneur, vous faites paroître tant de compassion „pour toute cette famille, que je ne puis vous rien ca„cher. La Princesse, avant sa mort, me confia son fils, „& me recommanda d'en avoir soin, jusqu'à ce qu'étant „devenu grand il puisse se venger de l'ennemi de sa mai-

changer entierement la conduite. Il y a
très-beaux endroits dans sa tragédie, qu
que ce ne soit pas une de ses meilleures.

„son. Comme je sortois du palais avec ce précieux
„pôt, je trouvai à la porte *Han-xoue*; il me laissa son
„& se tua en ma présence. Je m'en fuis avec le petit
„phelin, & je n'ai point trouvé de plus sure retraite q
„de l'apporter chez vous. Je sais, Seigneur, que vo
„étiez intime ami de *Tschao-tun;* je ne doute pas q
„vous n'ayez pitié de son infortuné petit-fils, & q
„vous ne lui sauviez la vie.

Xong-lug.

„Où avez-vous laissé ce cher enfant?

Tching-yng.

„Là dehors sous des bananiers.

Xong-lug.

„Ne l'épouvantez pas, allez le prendre, & me l'a
„portez,

Tching-yng.

„Seigneur, vous ne savez pas que *Tou-ngan-co*
„voyant que l'Orphelin lui étoit échappé, veut faire mo
„rir tous les enfans à peu près de son âge; je songe à c
„cher chez vous l'enfant, par ce moyen je m'acquitte
„toutes les obligations que j'ai à son pere & à sa mer
„& je sauve la vie à tous les petits innocens du Royaum
„Je suis dans ma quarante-cinquieme année; j'ai un fi
„de l'âge de notre cher orphelin, je le ferai passer pour
„petit Tschao. Vous irez en donner avis à *Tou-nga*
„*cou;* & vous m'accuserez d'avoir caché chez moi l'O

Je n'ai jamais aimé l'enfant prodigue. Je trouve parmi les choses qui me blessent dans cette comédie, que le caractére de Jasmin, valet

„phelin qu'il fait chercher: nous mourrons moi & mon „fils, & vous, vous éleverez l'héritier de votre ami jusqu'à „ce qu'il soit en état de venger ses parens; que dites-vous „de ce dessein? ne le trouvez-vous pas de votre gout?

Xong-lug.

„Quel âge dites vous que vous avez?

Tching-yng.

„Quarante-cinq ans.

Xong-lug.

„Il faut pour le moins vingt ans pour que cet Orphe-„lin puisse venger sa famille; vous aurez alors soixante „cinq ans, & moi j'en aurai quatre-vingts dix. Comment „à cet âge-là le pourrois-je aider? O! Tching-yng, „puisque vous voulez sacrifier votre fils, apportez le moi „ici, & allez m'accuser à *Tou-ngan-cou*, en lui disant que „je cache chez moi l'Orphelin qu'il veut avoir. Tou-ngan-„cou viendra avec des troupes entourer ce village; je „mourrai avec votre fils, vous éleverez l'Orphelin de „Tchao jusqu'à ce qu'il puisse venger toute sa maison. „Ce dessein est encore plus sûr que le vôtre; qu'en di-„tes-vous?

Tching-yng.

„Je le trouve aussi bon: mais il vous couteroit trop „cher, donnons plûtôt les habits du petit Tschao à mon „fils, allez me déférer au tyran; & moi & mon fils nous „mourrons ensemble."

valet d'Euphemon, & devenu fon camarade après fes malheurs, eft abfolument faux: il n'eft

Les Chinois, amateurs zelés des fciences & de la philofophie, rempliffent leurs tragédies de morale: mais il paroît qu'ils fe bornent à ce point feul, & que contens d'infpirer de l'amour pour la vertu, & de l'horreur pour le vice, ils négligent tout ce qui n'eft que pur agrément. Ainfi l'on peut dire, que leur théatre eft plus utile qu'il n'eft agréable, & que leurs auteurs ne cherchent pas à joindre les deux qualités enfemble.

Je penfe que les Belles-Lettres & la Philofophie font aujourd'hui chez les Chinois, comme elles étoient chez les Grecs peu de temps avant Platon, Ariftote, Demofthene &c. ils ont d'auffi bons Phyficiens que Thalès, Democrite, Anaxagoras &c. des Moraliftes, entr'autres Confucius, & quelques uns de fes principaux difciples, auffi éclairés que Socrate, de très-habiles Médecins quoiqu'ils n'égalent pas Hipocrate: je crois même qu'avec l'aide des Miffionaires Jefuites, ils font actuellement pour l'Aftronomie au deffus des Grecs!

De même que dans la Grece toutes les différentes fectes de Philofophie pouvoient être rangées en deux claffes; dans la premiere celles qui admettoient une providence, & dans la feconde celles qui la nioient, & qui donnoient l'arrangement de l'univers à une nature aveugle: de même les lettres font partagées entre ces deux fentimens. Les uns veulent que, par les mots de *Chang-ti* & de *Tien*, on ne doit pas, comme le vulgaire des Chinois, entendre le Ciel vifible & matériel, mais un être fouverain, indépendant de la matiere, qui la vivifie par fa

point vraissemblable qu'un domestique un maître qu'il a vû dans la splendeur,

n, qui la gouverne par sa sagesse, & qui lui donfférentes formes qu'elle prend selon sa volonté. res lettrés, dont le nombre est beaucoup plus ue celui des premiers, rejettent tout ce que l'on Tien, ils admettent une vertu secrete & occulte e sauroit expliquer, qu'ils nomment *Tacki.* C'est qui répandu dans ce vaste univers, en lie toutes ies, les entretient dans leur correspondance, en s l'harmonie, leur donne la vie & la forme. fin la base & le fondement de tous les êtres: c'est en regle l'ordre & les mouvemens; & cependant rtu occulte n'a aucune intelligence, elle est aveugle s opérations les plus régulieres, & conduit tout e sagesse immense sans savoir qu'elle conduit rien. Dieu de Spinosa, qui est le sujet où se font toudifférentes modifications dont il est l'auteur, quoiayent lieu indépendamment de lui: car il n'agit ar volonté, mais par nécessité. *Voluntas non potest ausa libera, sed tantum necessaria.* C'est la trente ne proposition de Spinosa, & voici le premier co-

deur, des injures groſſieres, parce qu'il ſera dans la miſére. Je n'approuve point nonplus qu'on écrive, en vers de cinq piés, des piéces de théatre: ces vers ont quelque choſe qui ſe reſſent trop du ſtile épiſtolaire; quand je lis une ſcène, je penſe toûjours voir une piéce marotique.

Je viens au chef-d'oeuvre de Mr. de Voltaire, on voit d'abord que je veux parler de la Henriade. Je ne fais aucune difficulté de mettre ce poëme en parallele avec l'Iliade & l'Enéide. Il me ſemble déjà voir frémir les partiſans outrés des Anciens: mais qu'ils me permettent de m'expliquer, & qu'ils ſe donnent le temps de lire les raiſons qui m'obligent à mettre la Henriade non à côté de l'Iliade & de l'Enéide, mais immédiatement après ces poëmes, & dans un rang très-peu éloigné du leur.

Homére eſt le Pére de la Poëſie: il eſt, par ſon ancienneté & par ſon mérite, le Prince des bons Poëtes, il a inventé l'art du Poëme épique, & a pouſſé cet art très-loin: mais il auroit été un Dieu, ſi inventant une choſe dont l'exécution eſt auſſi difficile que celle d'un Poëme épique, il l'avoit perfectionnée. Il y a donc pluſieurs défauts dans Homére: ſes plus grands partiſans en conviennent, & les plus habiles critiques an-

ciens

r. & grand se réunissent en ce point. ...e, ce juge si éclairé, assûre qu'Homére ...eille quelquefois; Scaliger, chez les ...s s'est expliqué d'une maniere encore ...forte: mais peut être a-t-il été trop ... l'ardeur de louer Virgile est cause ... plusieurs fois blâmé Homére mal à pos. Il vaut mieux, lors qu'on critique ...teur aussi respectable qu'Homére, être ... retenu dans ses jugemens que trop har... Ce sentiment, dont je suis très-persua... ne m'empêche pourtant pas de con...ger, dans Homére, les répétitions in..., les digressions d'une longueur éton..., les harangues inutiles & déplacées, ...t deux héros qui vont se battre; & qui ..., quelquefois en se battant.

...irgile a eû de grandes obligations à Ho...e: mais il me paroît qu'il en a si bien ...sé, qu'il l'a surpassé en plusieurs choses. ...néide me semble mieux conduite & d'une ...n plus intéressante que l'Iliade. Le Poëte ...n ne s'est point permis ni les harangues, ...es digressions hors de propos du Poëte ...c. Les portraits de Virgile sont aussi ...aits que ceux d'Homére. Ces deux ...nds hommes sont les deux plus grands ...itres de l'Univers. Mr. de Voltaire doit ...ucoup à Homére, & encore plus à Vir-

 gile.

gile. L'idée de faire prédire par St. L
à Henri IV. tout ce qui arrivera de
grand à sa posterité, a fourni à Mr. de
taire le moyen de faire un des plus be
livres de son poëme: cette idée est p
du sixiéme livre de l'Enéide, qui contien
descente d'Enée aux Enfers. Il y a er
dans la Henriade, plusieurs imitations d'
mére & de Virgile. Mais d'où vient Mr
Voltaire ne pourra-t-il être placé auprè
ces Poëtes, s'il les a parfaitement imi
Les partisans des anciens ne sont point ét
nés qu'on compare Racine à Sophocle
Euripide. Despréaux, ce grand admirat
des anciens, l'a même placé au-dessus d
dernier; tous les jours on prefére Mol
à Terence & à Plaute; Despréaux est mis
dessus d'Horace. Par quelle loi ces E
vains auront-ils eu le droit d'imiter les
ciens: & ce droit sera-t-il interdit à Mr.
Voltaire?

Il s'agit de savoir les raisons qui me f
non pas égaler, mais approcher la Henri
de l'Iliade & de l'Enéide: les voici. Le p
me de Mr. de Voltaire me paroît plus ex
mieux conduit que celui d'Homere, que
savant & spirituel Pope compare à un jar
brute. Ce grand Poëte, dont la traduct
de l'Iliade est si estimée, dit sagement,

I

Homére, que *comme la magnanimi-*
lev jusqu'à la profusion ou à l'extrava-
op d'imagination fait dire souvent des
erflues ou même outrées. Mr. de
au contraire, ne dit jamais rien
e ou de languissant: il n'y a, dans
ie, aucune de ces pensées fausses,
qu'un faux brillant. Son Poëme
t toûjours également: il ne se per-
is des digressions inutiles & des ré-
ennuyeuses, assez fréquentes dans

ractéres de la Henriade sont en géné-
téressans que ceux de l'Enéide: le ca-
Henri IV. est parfaitement selon les
'ont établi les maîtres de l'art.

vous longtems plaire & jamais ne lasser;
oix d'un Heros propre à m'intéresser,
éclatant, en vertus magnifique;
, jusqu'aux défauts, tout paroisse Héroïque;
its surprenans soient dignes d'être ouïs;
tel que César, Alexandre ou Louis.

précisément le caractére de Henri
Prince est incomparable par sa va-
sa prudence militaire, par son hu-
l'amour, qui est son défaut, *se*
lui héroïque: il combat souvent
entre

ux Art Poëtiq. chant. III.

entre la gloire & la tendresse: mais la gloire l'emporte toûjours.

Les autres héros de la Henriade sont tous intéressans. Mayenne, même dans la révolte, est grand & respectable. Le caractére de Mornai est un des plus beaux qu'on ait jamais inventés, & peut-être des mieux dépeints. Le portrait qu'en fait Mr. de Voltaire me paroît toûjours plus magnifique.

Non moins prudent ami, que philosophe austère,
Mornai sut l'art discret de reprendre & de plaire.
Son exemple instruisoit bien mieux que ses discours:
Les solides vertus furent ses seuls amours.
Avide de travaux, insensible aux délices,
Il marchoit d'un pas ferme au bord des précipices.
Jamais l'air de la cour & son souffle infecté
N'altéra de son coeur l'austere pureté.
Belle Arethuse, ainsi ton onde fortunée
Roule au sein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un cristal toûjours pur & des flots toûjours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.

Voici encore un précepte des maîtres de l'art, qui a été parfaitement observé par Mr. de Voltaire: ce précepte n'est pas moins essentiel que celui du choix d'un héros véritablement grand; puis qu'il concerne le choix du sujet.

[8] N'offrez point un sujet d'incidens trop chargé:
Le seul courroux d'Achille avec art ménagé

Rem-

8 Despréaux le même chant.

Rem[illegible] ndamment une Iliade entiére.
Souvent trop d'abondance appauvrit la matiére.

Le ſujet de la Henriade eſt ſimple par lui-même: il ne s'agit que du ſiége de Paris, commencé par Henri III, & achevé par Henri IV. Mais le Poëte fait entrer habilement, dans un ſujet auſſi ſimple, tout ce qu'il y a de plus capable d'élever l'eſprit des lecteurs. Il lui préſente une ſédition dangereuſe étouffée; l'Héritier du Trône ſe maintenant ſur ce Trone par le gain d'une grande bataille; la journée de St. Barthelemi; le meurtre de Henri III. la bataille d'Ivri; la famine de Paris: tous ces evénemens vrais & terribles ſont amenés avec art, & ſemblent naître néceſſairement du fond du ſujet principal.

Voyons encore un précepte de Despréaux,

9 Soyez vif & preſſé dans vos narrations:
Soyez riche & pompeux dans vos deſcriptions.

La narration de la fameuſe journée de la St. Barthelemi & des horreurs qui s'y commirent, ſera, parmi un grand nombre d'exemples que je pourrois citer, pour montrer avec quelle préciſion narre Mr. de Voltaire, le ſeul que je placerai ici; la briéveté que je me ſuis impoſéé, ne me permettant

9 Deſpréaux Art. Poëtiq. chant. III.

tant pas d'ajoûter plusieurs autres belles narrations.

. . . . Qui pourroit exprimer les ravages
Dont cette nuit cruelle étala les images?
La mort de Coligni, prémice des horreurs,
N'étoit qu'un foible essai de toutes les fureurs.
D'un peuple d'assassins les troupes effrenées,
Par devoir & par zele au carnage acharnées,
Marchoient le fer en main, les yeux étincelans,
Sur les corps étendus de nos freres sanglans.
Guise étoit à leur tête, & bouillant de colere,
Vengeoit sur tous les miens les manes de son Pere.
Nevers, Gondi, Tavanne, un poignard à la main,
Echauffoient les transports de leur zele inhumain;
Et portant devant eux la liste de leurs crimes,
Les conduisoient au meurtre & marquoient leurs victimes.
Je ne vous peindrai point le tumulte & les cris,
Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris,
Le fils assassiné sur le corps de son pére,
Le frere avec la sœur, la fille avec la mere;
Les époux expirans sous leurs toits embrasés,
Les enfans au berceau sur la pierre écrasés:
Des fureurs des humains c'est ce qu'on doit attendre
Mais, ce que l'avenir aura peine à comprendre,
Ce que vous-même encore à peine vous croirez,
Ces monstres furieux de carnage alterés,
Excités par la voix des prêtres sanguinaires,
Invoquoient le Seigneur en égorgeant leurs fréres;
Et le bras tout souillé du sang des innocens,
Osoient offrir à Dieu cet execrable encens.

S

Si Mr. Voltaire est vif & pressé dans ses narrations, il est aussi riche & pompeux dans ses descriptions; & il observe egalement bien, les deux préceptes de Despréaux.

Aux Campagnes d'Ivri l'amour arrive enfin:
Le Roi, près d'en partir pour un plus grand dessein,
Mêlant à ses plaisirs l'image de la guerre,
Laissoit pour un mom nt reposer son tonnerre;
Mille jeunes guerriers, à travers les guérets,
Poursuivoient avec lui les hôtes des forêts.
L'amour sent à sa vûe une joie inhumaine;
Il aiguise ses traits, il prépare sa chaîne,
Il agite les airs, que lui-même a calmés;
Il parle; on voit soudain les élémens armés,
D'un bout du monde à l'autre appelant les orages;
Sa voix commande aux vents d'assembler les nuages,
De verser les torrens suspendus dans les airs;
Et d'apporter la nuit, la foudre & les éclairs.
Déja les Aquilons à ses ordres fidéles,
Dans les cieux obscurcis ont déployé leurs aîles;
La plus affreuse nuit succéde au plus beau jour,
La Nature en gémit, & reconnoît l'Amour.
Dans les sillons fangeux de la campagne humide,
Le Roi marche incertain, sans escorte & sans guide:
L'amour en ce moment, allumant son flambeau,
Fait briller devant lui ce prodige nouveau.
Abandonné des siens, le Roi, dans ces bois sombres
Suit cet Astre ennemi, brillant parmi les ombres;
Comme on voit quelquefois les voyageurs troublés
Suivre ces feux ardens de la terre exhalés,
Ces feux, dont la vapeur maligne & passagére
Conduit au précipice, à l'instant qu'elle éclaire.

Depuis que la fortune en ces triſtes climats
D'une illuſtre mortelle avoit conduit les pas,
Dans le fond d'un château tranquille & ſolitaire,
Loin du bruit des combats, elle attendoit ſon Pé
Qui fidele à ſes Rois, vieilli dans les haſards,
Avoit du grand Henri ſuivi les étendards.
D'Etrée étoit ſon nom. La main de la nature
De ſes aimables dons la combla ſans meſure.
Telle ne brilloit point aux bords de l'Eurotas
La coupable beauté qui trahit Ménelas:
Moins touchante & moins belle à Tarſe on vit
roître
Celle qui des Romains avoit dompté le maître,
Lorsque les habitans des rives du Cydnus
L'encenſoir à la main la prirent pour Vénus.
Elle entroit dans cet âge helas trop redoutable,
Qui rend des paſſions le joug inévitable.
Son cœur né pour aimer, mais fier & généreux,
D'aucun amant encore n'avoit reçu les voeux.
Semblable en ſon printemps à la roſe nouvelle,
Qui renferme en naiſſant ſa beauté naturelle,
Cache aux vents amoureux les tréſors de ſon ſein
Et s'ouvre aux doux rayons d'un jour pur & ſere

Pourſuivons l'examen des préceptes des gran
Maîtres: nous n'en trouverons aucun q
Mr. de Voltaire n'ait ſuivi très-ſévereme
& qu'il n'ait fort bien mis en pratique.

10 De figures ſans nombre égayez votre ouvrage;
Que tout y faſſe aux yeux une riante image.

C

10. Art Poëtiq. Chant. III.

On diroit que les graces & les Muses d'accord ont écrit le Poëme de Mr. de Voltaire: il est rempli de mille & mille images gracieuses.

... A l'amour tout miracle est possible:
Il enchante ces lieux par un charme invincible.
Des mirtes enlassés, que d'un prodigue sein
La terre obéissante a fait naître soudain,
Dans les lieux d'alentour étendent leur feuillage.
A peine a-t-on passé sous leur fatal ombrage,
Par des liens secrets on se sent arrêter;
On s'y plaît, on s'y trouble, on ne peut les quitter;
On voit fuir sous cette ombre une onde enchanteresse;
Les amans fortunés pleins d'une douce ivresse,
Y boivent à longs traits l'oubli de leur devoir.
L'Amour dans tous ces lieux fait sentir son pouvoir;
Tout y paroît changé, tous les cœurs y soupirent;
Tous sont empoisonnés du charme qu'ils respirent;
Tout y parle d'amour, les oiseaux dans les champs,
Redoublent leurs baisers, leurs caresses, leurs chants.
Le moissonneur ardent, qui court avant l'aurore
Couper les blonds épis que l'été fait éclorre,
S'arrête, s'inquiete & pousse des soupirs.
Son cœur est étonné de ses nouveaux desirs,
Il demeure enchanté dans ces belles retraites;
Et laisse en soupirant ses moissons imparfaites.
Près de lui la Bergére oubliant ses troupeaux
De sa tremblante main sent tomber ses fuseaux.

Il y a, dans le Poëme de Mr. de Voltaire, des endroits très-sublimes, & qui renferment

les plus grandes idées métaphysiques. Son ouvrage contient toutes les beautés des différens genres. On peut dire de la Henriade ce que Despréaux a dit de l'Iliade.

[11] Son livre est d'agrémens un fertile trésor:
Tout ce qu'il a touché se convertit en or.

Il peint la nature entiére dans son poëme; les mouvemens de l'ame y sont aussi bien représentés que les images du corps; il parle aussi bien Philosophie qu'il parle guerre & tendresse.

Il est, il est aussi dans ce lieu de douleurs,
Des cœurs, qui n'ont aimé que leurs douces erreurs,
Des foules de mortels noyés dans la mollesse,
Qu'entraîna le plaisir, qu'endormit la paresse.
Le généreux Henri ne put cacher ses pleurs,
Ha! s'il est vrai, dit-il, qu'en ce sejour d'horreurs,
La race des humains soit en foule engloutie,
Si les jours passagers d'une si triste vie
D'un éternel tourment sont suivis sans retour,
Ne vaudroit-il pas mieux ne voir jamais le jour?
Heureux, s'ils expiroient dans le sein de leur mére;
Ou si ce Dieu, du moins, ce grand Dieu si sevére
A l'homme, helas trop libre, avoit daigné ravir
Le pouvoir malheureux de lui désobéir.

Voici un portrait de l'amitié, qui est rempli de sentimens véritablement dignes d'un Philosophe: ce portrait pourroit être d'une grande

[11] Art. Poëtiq. chant. III.

grande utilité aux Princes, s'ils vouloient le confidérer attentivement.

Il l'aimoit, non en roi, non en maître févère,
Qui fouffre qu'on afpire à l'honneur de lui plaire,
Et de qui le cœur dur & l'inflexible orgueil
Croit le fang d'un fujet trop payé d'un coup d'oeil.
Amitié, don du Ciel, plaifir des grandes ames,
Amitié, que les Rois, ces illuftres ingrats,
Sont affez malheureux pour ne connoître pas.

Je ferois obligé de tranfcrire tout le Poëme de Mr. de Voltaire, fi je voulois en extraire tous les beaux morceaux dont il eft rempli. Je finirai par celui de la mort de Henri III.

Valois reçoit la lettre avec empreffement:
Il beniffoit les Cieux d'un fi prompt changement.
Quand pourrai-je, dit-il, au gré de ma juftice,
Récompenfer ton zele & payer ton fervice?
En lui difant ces mots, il lui tendoit les bras:
Le monftre, au même inftant, tire fon coutelas,
L'en frappe, & dans le flanc l'enfonce avec furie.
Le fang coule, on s'étonne, on s'avance, on s'écrie;
Mille bras font levés pour punir l'affaffin:
Lui, fans baiffer les yeux, les voit avec dédain.
Fier de fon parricide, & quitte envers la France,
Il attend à genoux la mort pour récompenfe;
De la France & de Rome il croit être l'appui;
Il penfe voir les cieux qui s'entr'ouvrent pour lui:
Et demandant à Dieu la palme du martyre,
Il benit en tombant les coups dont il expire.
Aveuglement terrible, affreufe illufion,
Digne à la fois d'horreur & de compaffion!

Et

Et de la mort du Roi moins coupable peut-être
Que ces lâches docteurs ennemis de leur maître,
Dont la voix répandant un funeste poison,
D'un foible solitaire égara la raison.

Mr. de Voltaire a fait il y a quelques années, plusieurs tragedies en *concurrence*, si j'ose me servir de ce terme, avec Mr. de Crebillon. Il a eu dans cette carriere divers succès, & l'on peut dire qu'il n'en est sorti ni vaincu, ni victorieux du combat. Sa tragedie d'Oreste a été jugée par le public fort inferieure à l'Electre de Mr. de Crebillon: en revanche le Catilina de Mr. de Voltaire a eu beaucoup plus de partisans que celui de Mr. de Crebillon.

Nos auteurs modernes pensent differemment que les auteurs grecs. Eschine ayant été obligé de sortir d'Athenes alla dans une autre ville établir une école d'éloquence. Il récita pour premiere leçon au lieu de la harangue qu'il avoit prononcée à Athenes

cor

[1] Dans le temps que Mr. le Cardinal de Bernis n'toit qu'Abbé & poëte, il prétendoit que les derniers vrages de Rousseau, valoient mieux que tous ceux les meilleurs poëtes faisoient. Il ajoutoit à cela, que de Mr. de Voltaire étoient très-foibles; & que son pour la poësie s'étoit évanoui. Mr. de Voltaire a fait puis ce temps trois ou quatre tragédies, qui ont été

contre Demosthene, celle que ce même Demosthene avoit faite contre lui. Un de ses auditeurs en ayant admiré les beautés, Eschine lui dit avec vivacité: Et qu'auroit-ce donc été si vous la lui aviez entendu réciter? Nous avons encore aujourd'hui ces deux harangues.

L'on a du s'appercevoir, dans le cours de cet ouvrage, avec combien de plaisir nous rendons toujours justice aux talens superieurs de Mr. de Voltaire: mais nous n'avons jamais approuvé la jalousie qu'il paroît avoir montrée quelquefois contre les personnes dont les ouvrages pouvoient être mis en parallele avec les siens. En verité il y a de la foiblesse à envier la réputation des autres, quand on en a acquis une aussi grande & aussi juste, que celle dont jouit Mr. de Voltaire, & qu'il mérite également par ses premiers ouvrages & par ses derniers, quoi qu'en dise un auteur [12] très-respectable par son rang, & encore

bien reçues du public, & plusieurs piéces fugitives, qui ont toutes la vivacité & le coloris brillant de ses premiers ouvrages. Mr. le Cardinal de Bernis jugeoit pour lors en [illegible] d'un autre poëte qu'il n'aimoit pas. Il a éprouvé dans la suite qu'il est plus aisé de devenir Cardinal & Ministre, que de détruire la gloire d'un grand homme. Le Cardinal de Richelieu en fit l'épreuve également. . . .

encore plus par son esprit & par ses mieres.

§. II.

Racine *le fils.*

Louis Racine, fils de l'illustre Racine, composé deux poëmes: l'un sur la religio
q

Envain contre le Cid un Ministre se ligue:
Tout Paris pour Chimene a les yeux de Rodrigue
L'Academie en corps a beau le censurer
Le public revolté s'obstine à l'admirer.

Le sort des hommes de genie ne dépend ni de leurs vaux, ni de leurs ennemis, quelque grands qu'ils soie ou qu'ils puissent le devenir. Voici les vers de Mr. Cardinal de Bernis qui sont fort bien faits, & qui ne p chent qu'en ce qu'ils contiennent une fausse décision.

Rousseau, conduit par Polymnie,
Fit passer dans nos vers françois
Ces sons nombreux, cette harmonie
Qui donne la vie & la voix
Aux airs qu'enfante le genie:
Lui seul avec severité,
Sous les contraintes de la rime,
Fit naitre l'ordre & la clarté;
Et par le concours unanime
D'une heureuse fecondité,
Unie aux travaux de la lime,
Sa muse avec rapidité
S'élevant jusques au sublime,
Vole vers l'immortalité.

i est suivi d' longue épître sur le même jet, adressée au poëte Rousseau; l'autre r la grace. La versification de tous ces vrages est fort correcte: mais elle n'a pas douceur de celle du grand Racine: on sent poëte a mis dans ses vers plus d'art facilité.

Dans

Que la renommée & l'histoire
Gravent à jamais sur l'airain
Cet hymne digne de memoire
Où Rousseau, la flame à la main,
Chasse du temple de la gloire
Les destructeurs du genre humain,
Et sous les yeux de la Victoire
Ebranle leur trone incertain.
Tels sont les accents de sa lire.
Mais quels feux, quels nouveaux attraits,
Lorsque Bacchus & la satire
Dans un vin petillant & frais,
Trempent la pointe de ses traits?
Envain, de sa gloire ennemie,
La haine répand en tout lieu
Que sa muse enfin avilie,
N'est plus cette muse cherie
De Duché, la Fare & Chaulieu;
Malgré les arrêts de l'envie,
S'il revenoit dans sa patrie
Il en seroit encor le Dieu.
Les travaux de notre jeune âge
Sont toujours les plus éclatans:

Dans le poëme sur la religion, l'auteur paroît pas avoir employé cette charité si recommandée dans le Christianisme, qui nc fait condamner le vice, & ramener par u sage modération le vicieux à la vertu. mauvaise humeur paroît à chaque instant, en veut également aux anciens & aux mod nes; les philosophes même les plus rigid ne trouvent aucune grace auprès de lui: lo qu'il ne croit pas les avoir assez injuriés vers, il s'emporte en prose contre eux, da des notes qu'il a jointes à son poëme. C noi

Les graces qui font leur partage,
Les sauvent des rides du temps.
Moins la rose compte d'instans,
Plus elle s'assure l'hommage
Des autres filles du printemps.
Réponds moi, celebre Voltaire,
Qu'est devenu ce coloris,
Ce nombre, ce beau caractére,
Qui marquoit tes premiers écrits,
Quand ta plume vive & légere
Peignoit la joie, enfant des ris,
Le vin saillant dans la fougere,
Les regards malins de Cipris,
Et tous les secrets de Cythére?
Alors de l'héroïque épris,
Tu célébrois la violence
Des seize tirans de Paris,
Et la généreuse clémence

notes ſont presque toujours remplies de remarques peu judicieuſes, & de jugemens très-défectueux. Donnons en la preuve priſe dans ce que l'auteur dit de Seneque & de Pline le Naturaliſte; nous ferons enſuite quelques réflexions, & nous continuerons de citer & d'examiner pluſieurs autres endroits qui ne nous paroiſſent ni plus ſolides ni plus équitables.

Ovide eſt quelquefois un Seneque en diſcours:
Seneque dans ſes mœurs eſt ſouvent un Ovide.

Note.

Du plus vaillant de nos Henris.
Alors la ſublime éloquence
Te pénétroit de ſes chaleurs,
Les graces & la véhémence
Se marioient dans tes couleurs,
Et par une heureuſe inconſtance,
De ton eſprit en abondance
Sortoient des foudres & des fleurs.
Mais cette chaleur éclairée
Qui ſe répandoit ſur tes vers,
Par tes grands travaux moderée
Semble enfin s'être évaporée
Comme un nuage dans les airs.

Peut-on dire que la chaleur d'un poëte, qui produit Mérope, Semiramis, Catilina, & tant de petites pieces charmantes, dignes de l'aurore de Mr. de Voltaire & du midi de ſa poëſie, ſe ſoit évaporée

Comme un nuage dans les airs?

Note. *Seneque, aussi faux philosophe „faux bel esprit, rend sa morale haïssable, „le ton fastueux dont il la débite.*

Seneque n'étoit point un faux bel-esj Il est vrai que, comme il en avoit infinim il en fait quelquefois trop paroître: mai n'est pas avoir l'esprit faux que d'en montrer. Mr. de Fontenelle, dans ses ges des Academiciens, tombe quelque dans le défaut de Seneque: dira-t-on que auteur si éclairé, qui s'est acquis dans to l'Europe littéraire le nom de juge des ph sophes, soit un faux bel-esprit? Les d auteurs qui ont passé en France pour av le plus d'esprit, ont estimé Seneque jusq l'admiration; Montagne nous apprend Plutarque & Seneque étoient les deux liv qu'il lisoit avec le plus de plaisir; & en moquant de ceux qui critiquoient ses Essa dit, dans son vieux & expressif langage, *q lui donnoient souvent une nasarde sur le nez Seneque & de Plutarque.* Malherbe, ce p te illustre, dont le temps n'a fait qu'augm ter la gloire, a traduit toutes les épîtres Seneque. Je pourrois ici nommer un no bre infini d'écrivains célebres, comme Ju Lipse, Aubert le Mire, la Mothe le Va Bayle, &c. qui ont avec juste raison donné plus grandes louanges à Seneque: mais

ne com de dire que Montagne & Malherbe savoient distinguer le faux bel-esprit du véritable.

Venons à Pline:

[...] qui nous délivre est l'instant du naufrage:
[...], mais helas ennuyé de l'orage
[...] demander mon repos à la mort?
[...] navigateurs si c'est-là votre port,
L'asile est plus affreux pour moi que la tempête.
Que Lucrece, s'il veut, à sa lugubre fête
[...] parmi vous son fameux traducteur,
Qui d'un maître si cher parfait imitateur,
[...] un lien tissu par la melancolie,
[...] sa jeunesse au degout de la vie:
[...] moi, peu curieux de ce tragique honneur,
[...]mble à vos sermons, Apôtres du bonheur.

Note. „*Pline le Naturaliste, qui seroit mieux surnommé le Misantrope, dit que le pouvoir de se donner la mort est le plus grand présent que la nature nous ait fait. Il s'étonne qu'on ait donné l'epithete de funestes aux plantes qui empoisonnent, parce que, dit-il,* „notre condition est telle, que pour le plus „heureux même, la mort est un port. *Où conduit l'esprit d'irreligion qui étoit celui de* „*Pline! Lucrece, le prédicateur de l'impieté,* „*se tua à quarante quatre ans, & Creech, fa-* „*meux en Angleterre pour sa traduction de Lu-* „*crece, se pendit à quarante ans.*"

 Nous

Nous examinerons cette note en détail; & nous commencerons par remarquer, que depuis dix-fept cents ans il n'étoit jamais entré, je ne dis pas dans la tête d'aucun auteur, mais d'aucun de ceux qui ont lû l'hiftoire naturelle de Pline, de vouloir qu'on le nommât *Pline le Mifantrope*, parce que parlant felon les idées d'un philofophe païen, il avoit cru qu'un homme tourmenté par des douleurs infupportables & inguériffables pouvoit abréger fes jours. Quand même Pline auroit foutenu ce fentiment n'étant pas au fein du paganifme, on auroit été en droit de le condamner: mais il n'auroit pas pour cela été plus mifantrope que Mr. de Montefquieu. Cet écrivain fi doux, fi fociable, fi précieux à la bonne focieté, a-t-il eu ce furnom pour avoir dit dans une de des Lettres perfanes? „Quand je fuis accablé de douleur, de „mifere, de mépris, pourquoi veut-on m'em„pêcher de mettre fin à mes peines, & me „priver cruellement d'un remede qui eft dans „mes mains? Pourquoi veut-on que je tra„vaille pour une focieté dont je confens de „n'être plus; que je tienne malgré moi une „convention qui s'eft faite fans moi. La fo„cieté eft fondée fur un avantage mutuel: „mais lorsqu'elle me devient onéreufe, qui „m'empêche d'y renoncer? La vie m'a été

„donnée

„ donnée comme une faveur; je puis donc „ la rendre lorsqu'elle ne l'est plus; la cause „ cesse, l'effet doit donc cesser aussi. Le Prin„ ce veut-il que je sois son sujet, quand je ne reti„ re rien de sa sujettion? Mes concitoyens peu„ vent-ils demander ce partage inique de leur „ utilité & de mon desespoir? Dieu enfin, dif„ férent de tous les bienfaiteurs, veut-il me „ condamner à recevoir des graces qui m'ac„ cablent?" Mr. de Montesquieu en dit encore beaucoup plus sur ce sujet: mais l'on n'a pas songé d'avantage à lui donner le surnom de misantrope, que de l'attribuer à Pline.

Lucrece se tua, il est vrai: mais ce fut dans un accès de fureur dont il n'étoit pas le maître. Sa maitresse, pour être aimée plus fortement, lui donna un philtre amoureux, dont la violence lui altéra l'esprit, & ne lui laissa que quelques intervalles de santé, qu'il employa à composer son poëme, de sorte que dans un de ces accès il s'ôta lui-même la vie. Eusebe nous apprend tout cela dans sa Chronique. *Titus Lucretius poëta nascitur, qui postea amatorio poculo in furorem versus, cum aliquot libros per intervalla insaniae conscripsisset, quos postea Cicero emendavit, propria se manu interfecit, anno aetatis* 44. Ce n'est donc pas par irreligion; mais par altération

'esprit que Lucrece se donna la mort. Si Pascal ou Nicole avoient été attaqués d'une fievre chaude, avec un transport au cerveau, ils auroient fort bien pu abréger leurs jours: la lecture de tous les ouvrages de St. Augustin ne leur auroit servi de rien dans cet état. Quant à Creech il devint fou, & se pendit: combien ne voit-on pas de fort honnêtes Convulsionnaires, qui sans se pendre font d'aussi grandes folies. Les uns grimpent comme des chats le long des murailles; les autres se font donner des coups de buches sur la poitrine. Il y a quelque temps que plusieurs devots serviteurs de Saint Paris mirent en croix une jeune Convulsionnaire, qui en mourut. Tout cela ne se fait point par pié té, mais par folie. De même le traducteu de Lucrece ne s'est pas pendu par irrel gion, mais pas démence.

Montagne est critiqué avec encore mo de fondement, que Seneque & Pline:

Oui le tout doit répondre à la gloire du Maîtr
L'univers est son temple, & l'homme en est le
tre.

Note. „*Montagne veut se moquer de c* „*vilege que l'homme s'attribue d'être* „*dans l'univers qui en puisse connoître la* „*té, & en rendre graces à l'architecte.* „lui a scellé ce privilegé? qu'il nous

„les lettres de cette belle & grande charge? „*Il est le seul être pensant, voilà son privilége &* „*les lettres de sa charge.*"

Descartes avoit appris à Mr. Racine, que les animaux étoient des machines, par conséquent l'homme devenoit le seul être pensant: mais cette opinion est traitée de chimere par tout le monde: elle avoit eu cours par sa singularité chez un peuple amateur des nouveautés, de quelque espéce qu'elles soient. L'illusion s'est dissipée en France, aussi qu'en Angleterre & dans toute l'Europe; personne n'est plus assez visionnaire pour soutenir qu'un animal qu'on bat, qui se plaint, qui se fâche, & qui cherche à fuir ne sent rien, qu'un chien qui caresse tendrement son maître n'est pas susceptible d'amitié, qu'un autre chien qui le défend jusqu'à perdre la vie, n'a aucune reconnoissance; que celui qui le cherche jusqu'à ce qu'il l'ait trouvé ne prend aucun plaisir à le revoir, & que celui enfin qui meurt de douleur sur son tombeau, refusant opiniatrément toute nourriture, n'a aucun chagrin de le perdre.

Tout nous montre que les bêtes sont sensibles aux beautés de l'univers. Considerons pendant un jour serein les petits oiseaux: nous les verrons nous témoigner par leur chant, leur contentement. Le temps vient à

changer, tout ramage ceſſe, tout fuit, to ſe met à l'abri; la triſteſſe & le ſilence ſuc dent au chant & à la gaieté: l'orage ceſſe, ciel s'éclaircit, les animaux, de quelque eſ ce qu'ils ſoient, ſortent de leur retrai viennent jouir & contempler, ainſi que l'ho me, cette beauté que l'architecte de l'univ y a répandue.

La ſage modeſtie de Mr. Locke, & bonne foi à ne vouloir rien prononcer de cifif ſur la nature de l'ame, l'ont expoſé à ſevere critique de Mr. Racine, qui n'eſt plus fondée dans ſes reproches, que n l'avons vu juſqu'à préſent

Locke peſe, examine, & pour tout balancer,
Trouve la cauſe obſcure, & n'oſe prononcer.
Cruelle modeſtie! & fatale lumiere!
O mer entre elle & nous oppoſe ta barriere.
. . . .
. . . .
Tout change, la raiſon change auſſi de method
Ecrits, habillemens, ſiſtemes, tout eſt mode.

Note. „*Non-ſeulement Locke a nié les i* „*innées*, & *a ſoutenu qu'elles venoient to* „*de nos ſens; non-ſeulement il a prétendu* „*l'ame ne penſe pas toujours*, & *que la pe* „*étoit à l'ame ce que le mouvement étoit à* „*matière: mais ſur la queſtion ſi la matière* „*penſer, il eſt reſté indécis, par reſpect,*

„*dit pour la puissance de Dieu. Qu'une telle* „*modestie mene loin!*"

Locke a nié les idées innées, par ce que ces idées n'ont jamais existé. Si Dieu gravoit dans nos ames un certain nombre d'idées & de principes, qu'elles reçoivent dans elles dès le moment de leur création, il seroit absolument nécessaire, que tous les hommes donnassent un consentement unanime à toutes ces idées, & qu'elles fussent universellement les mêmes dans tous les divers entendemens: or les idées qu'on dit être innées ne sont pas reçues généralement: donc nous n'avons point d'idées innées, donc elles se forment en nous par le secours des sens. Si l'on dit que l'ame a dans elle ces idées, mais qu'elle ne les connoît pas encore: je demande à quoi servent ces idées que l'entendement n'apperçoit pas, & pourquoi l'homme pouvant acquérir toutes les idées par les sens, Dieu lui en donne d'innées, dont il n'a aucune notion.

Comment oseroit-on assurer que les enfans ont des idées de ces principes ou de ces maximes générales & abstraites, par exemple, *que Dieu existe, qu'il est impossible qu'une chose soit & ne soit pas en même temps.* Dans le temps qu'ils commencent deja à connoître parfaitement leurs jouets & leurs poupées,

 qu'ils

qu'ils ſavent qu'en les jettant à terre, ils les briſent, qu'en les couchant doucement ils ne les caſſent pas, qu'ils diſtinguent parfaitement les choſes qui leur plaiſent de celles qui les affligent, par où ont-ils acquis toutes ces idées, ſi ce n'eſt par le ſecours des ſens?

S'il étoit vrai qu'il y eût des principes de morale innés & gravés dans l'ame de tous les hommes: il ſeroit impoſſible, qu'il y eût des nations entiéres, qui d'un conſentement unanime & univerſel, démentiſſent, dès la plus tendre enfance juſqu'à la plus longue vieilleſſe, par leurs diſcours & par leurs actions, des principes de la juſtice & de la verité desquels chaque homme auroit une conviction évidente en lui-même, gravée dans l'ame, dès ſa création, par Dieu même.

Si l'on répond que l'homme pervertit par une fauſſe application, ou par ſon aveuglement, les idées innées de morale & de vertu, du bon & de l'honnête, je ſoutiendrai qu'il n'y a rien de ſi inutile que ces idées qui ne ſervent à rien, & dont l'ame non-ſeulement ne fait aucun uſage, mais dont même elle ne s'apperçoit jamais.

On ne ſauroit douter que dans toutes les religions il n'y ait des gens de bonne foi, qui ne cherchent point à étouffer toutes ces bel-

les

idées innées, dont leur ame est remplie puis le moment de sa création: cependant ces gens ont des principes de morale diversement opposés. Les uns croyent qu'il est louable, bon & honnête de sacrifier les ennemis qu'ils ont pris à la guerre, & de les manger; ils pensent se conduire en cela avec autant de vertu que les Inquisiteurs portugais, assistés de tous les Grands du Royaume, quand ils font bruler quelques Juifs infortunés avec toute leur famille: les autres sont persuadés de remplir exactement leurs devoirs en couchant avec leurs filles: un Druse aimant la matrice de sa progeniture, & faisant un enfant à sa fille, croit remplir aussi exactement les lois divines, qu'un Dervis en ne connoissant que des ânesses, des mules, & se privant par mortification de tout commerce avec les femmes. Mr. Locke cite Baumgarten, qui, dans son voyage d'Egypte, parle d'un Moine Turc qui pratiquoit par pénitence le crime de bestialité.

Pomponius Mela nous apprend que les Augilomanes, le jour de leur mariage, prostituoient leurs femmes à tous les convives: plus une femme avoit été connue par differens hommes, la premiere nuit des noces, plus elle s'estimoit honorée: après quoi elle vivoit avec son mari, le reste de sa vie, dans

la

la plus grande retenue, devenant un e
ple de chasteté. *Angilomanes . . . fœmini
rum solemne est, nocte quâ nubunt, omn
stupro patere, qui cum muneribus adı
rint: & tum cum pluribus concubuisse maxi
decus: in reliquum pudicitia insignis est.*
c'étoit le libertinage qui empêchat sim
ment les idées innées d'agir, elles devre
surement paroître avec éclat dans des 1
mes, qui ne se conduisent qu'une fois co
les regles de notre morale, par la co
me qui les détermine, mais qui ensuite
vent dans la plus grande pureté de mœ
que font dans leurs ames, ces caractéres
vés, dont elles ne s'apperçoivent jam
Qu'est-ce qu'ils faisoient dans celle de
peuples dont parle Pline, qui se nourrisso
de chair humaine? Ces Antropoph
ne croyoient pas faire plus de mal en mang
la cuisse d'un homme, qu'un Jansenifte
acheve de détruire quelque infortuné Jes
qui à son tour auroit écrasé son ennemi
ne l'avoit prévenu; le tout pour la 1
grande gloire de Dieu, & la défense d
doctrine de l'Eglise.

Dieu ne fait jamais rien d'inutile: c
n'y a rien qui le soit d'avantage que des i
innées, qui ne servent de rien à des peu
entiers, qui n'en ont jamais aucune conn

sa

ſance, & qui ſont ſuperflues aux nations qui font uſage des principes qu'elles acquierent par les réflexions que leur fait faire la raiſon, & qui ſuffiſent pour les faire vivre conformément à toutes les lois de la morale la plus pure. Car il y a des verités ſi claires, que lorſqu'on y veut faire attention on les acquiert & on les apperçoit par la ſeule lumiére naturelle. Cependant il y a toujours une grande difference entre une loi innée, & une loi de nature; entre une vérité qui doit avoir été originairement gravée dans l'ame, & une vérité que nous ignorons, mais que nous pouvons découvrir aiſément, en nous ſervant comme il faut des facultés de la nature, des idées que nous avons reçues par nos ſens, & de celles que nous avons conçues par la combinaiſon des premiéres, & par la réflexion que nous faiſons ſur celles qui ſont une ſuite des ſecondes.

S'il y avoit quelque idée innée dans l'ame, ce devroit être celle de Dieu: or l'idée de Dieu n'eſt point innée; donc toutes les autres ne le ſont pas. Si l'idée de Dieu étoit innée, il faudroit qu'elle ſe trouvât univerſellement & également répandue daus l'eſprit des hommes, étant impoſſible que Dieu grave ſon idée dans une ame differemment que dans une autre, puiſqu'alors il s'enſuivroit néceſ-

ſairement

ſairement qu'une de ces ames n'auroit point la véritable idée de Dieu, ne pouvant pas y en avoir deux qui ne ſoient pas ſemblables, & qui cependant conviennent à Dieu. Or il eſt évidemment faux que l'idée de Dieu ſoit également & univerſellement connue de tous les hommes. Il y a eu anciennement des peuples, & il y en a encore aujourd'hui, qui n'ont eu & qui n'ont aucune idée de la divinité, qui vivoient & qui vivent ſur cet article comme des bêtes: c'eſt ce que nous voyons dans Pline, & ce que nos meilleurs voyageurs & les plus dignes de foi nous atteſtent encore aujourd'hui. Nicolas del Fecho, dans les lettres qu'il écrit du Paraguai touchant la converſion des Caaigues, dit „J'ai trouvé que cette nation n'a „aucun mot qui ſignifie Dieu, l'ame de „l'homme, & qu'elle n'obſerve aucun culte „religieux, n'a aucune idole." *Reperi eam gentem nullum nomen habere, quod Deum & hominis animam ſignificet, nulla ſacra habet, nulla idola.* Ajoutons à ce paſſage cet autre du Pére le Gobien Jeſuite, en parlant des peuples des Isles Mariamnes & des Isles voiſines. *Il n'a pas paru juſqu'à préſent que ces peuples ayent aucune connoiſſance de la divinité, ni qu'ils adorent les images. Hiſt. des Isles Mariamnes, pag.* 406. Obſervons ici que ce n'eſt point un voyageur Eſprit-fort qui parle ainſi, mais un

un voyageur dévot, un missionaire. Comment donc peut-on se figurer que les hommes ayent une idée innée de Dieu, gravée par lui-même dans leur ame, quand on voit non-seulement qu'il y a des peuples entiers qui n'ont point cette idée, mais qu'on en apperçoit plusieurs autres qui ont des idées précisément opposées à celle qu'on dit avoir été gravée par Dieu même?

On sait que presque tous les peuples anciens ont eu de la divinité les notions les plus monstrueuses. Les uns ont cru honorer Dieu en lui sacrifiant des hommes, les autres en se prostituant aux piés de leurs autels, & y commettant les plus grandes impudicités, les autres en offrant de l'or & de l'argent dans les temples. Dans quels travers honteux l'esprit humain n'a-t-il pas donné pour honorer, pour vénger, & pour défendre la divinité? Le frere a égorgé son frere, le pére son fils, le fils l'auteur de sa naissance: que de sang n'en-a-t-il pas couté, je ne dis pas parmi les nations barbares, parmi les païens, mais parmi les chretiens, pour savoir comment il falloit servir Dieu, dont ils se formoient tous une idée differente? Quel est l'homme de bon sens, qui réfléchissant sur tous ces excès ne dise avec Mr. Locke: „Peut-on se figurer „que les idées que les hommes ont de Dieu, „soient autant de caractéres de cet être su-

„prème

„prême qu'il a gravés dans leur ame, de ſon „propre doigt, quand on voit que dans un „même pays les hommes qui le déſignent „par un ſeul & même nom, ne laiſſent pas „d'en avoir des idées fort differentes, ſouvent diamétralement oppoſées, & tout à fait „incompatibles? Dira-t-on qu'ils en ont la „même idée parce qu'ils s'accordent uniquement ſur le nom qu'ils lui donnent?"

Je ne ſais quelle manie ont les ennemis des philoſophes, & ſur tout les Janſeniſtes, de leur reprocher comme un crime de rejetter les idées innées: le ſentiment de Locke a été celui de toute l'Egliſe, même encore du temps de Deſcartes, dont les Meditations furent miſes à l'Index, préciſément parce qu'il admettoit les idées innées, au lieu que la réfutation que fit Gaſſendi de ces Meditations fut approuvée. Ce dernier nioit, ainſi que tous les philoſophes, la poſſibilité & la realité des idées innées.

Dans

13 Idcirco enim, qui caecus eſt natus, nullam habet ideam coloris, quia ſenſu viſus deſtituitur, cujus interventu eam habeat; qui ſurdus natus, nullam ſoni, quia caret ſenſu auditus, cujus ope illam acquirat, adeo proinde, vt ſi eſſe poſſet, qui omni privatus ſenſu viveret (ſed nempe non poteſt ſaltem ſine tactu, qui vnus animalibus intra uterum competit) is nullius rei ideam haberet, ſo-

dans la Logique de Gassendi les idées in-
s sont rejetées comme étant insoutenables.
...ute notion, *dit ce sage philosophe* 13, qui
dans l'esprit, tire son origine des sens:
... pourquoi celui qui est né aveugle n'a
... idée des couleurs, parce qu'il est de-
... du sens de la vue; celui qui est sourd
aucune idée du son, parce qu'il est privé
sens de l'ouie, en sorte que si un homme
... privé de tous les sens (ce qui ne se peut
..., car celui du tact est nécessaire à la vie),
... il n'auroit aucune idée, & n'en pour-
...imaginer aucune. C'est donc ici qu'il
...tablir ce fameux axiome: *Il n'y a rien*
...'esprit qui n'ait été premierement dans
.... Il faut donc regarder l'ame d'un
..., qui vient au monde, comme une
... rase, dans la quelle il n'y a encore
... de marqué ni de peint; car quant à
... qui disent, que la nature a gravé cer-
... idées, qui ne sont point acquises par
„les

...hil imaginaretur: huc proinde spectat celebre *effa-*
nihil in intellectu est, quod primùm non fuerit in sen-
spectat & quod dicunt, intellectum, seu mentem, esse
am rasilem, in qua nihil caelatum depictumve sit.
pe qui illi esse dicunt ideas à natura impressas, neque
ensum acquisitas, id quod dicunt, minimè probant.
...ndi Instit. log. part. I, cap. 2. pag. 6. edit. londin.

„les ſens, ils n'apportent, pour prouver leur „opinion, aucune raiſon qui ait l'ombre de „vraiſſemblance."

Gaſſendi en parlant ainſi ſe conformoit à la doctrine de l'Egliſe, qui eſt celle de St. Thomas, & aujourd'hui encore il n'eſt pas un ſeul écolier du Docteur Angélique qui ne rejette les idées innées. Il eſt aſſez plaiſant qu'on condamne les philoſophes pour ce qu'on loue dans les Thomiſtes. Non-ſeulement St. Thomas ſoutient que l'ame n'a aucune idée innée: mais il prétend qu'elle ne ſe connoît elle-même que par les idées qu'elle a reçues du corps.

„Si l'ame ſe connoît par elle-même [14], *dit „ce ſaint*, comme tous les hommes ont une „ame, il faut qu'ils ayent tous une véritable „connoiſſance de leur ame: or c'eſt ce qui „eſt évidemment faux. Secondement une con-„noiſſance que nous avons naturellement dans „nous,

[14] Si anima, per ſe ipſam cognoſcit de ſe quid eſt, omnis autem homo animam habet: omnis igitur homo cognoſcit de anima quid eſt: quod patet eſſe falſum. Amplius, cognitio quae ſit per aliquid naturaliter nobis inditum, eſt naturalis: ſicut principia indemonſtrabilia quae cognoſcuntur per lumen intellectus agentis. Si igitur nos de anima ſcimus quid eſt, per ipſam animam, hoc erit naturaliter notum. In his autem quae naturaliter nota ſunt,

„nous, doit paroître dans toutes les occa-
„ſions, & nous devons en avoir une idée
„claire, comme nous en avons des principes
„certains, que nous connoiſſons par la lu-
„miere naturelle. Par exemple un & un font
„deux; le tout eſt plus grand que ſa partie.
„Si nous avons une connoiſſance de l'ame par
„elle-même, nous devons donc la connoître
„avec autant de clarté, que nous connoiſſons
„ces principes: car dans les notions que l'on
„apperçoit naturellement, perſonne ne peut
„ſe tromper; ainſi il s'enſuit que ſi notre ame
„ſe connoît par elle-même, & ſi elle a une
„idée innée d'elle, perſonne ne doit errer
„à ce ſujet, & tout le monde doit avoir une
„notion claire de ſa nature & de ſon eſſence:
„c'eſt ce qui eſt manifeſtement faux, puiſque
„les uns ont dit que l'ame étoit un corps, les
„autres l'ont cru un rapport de nombre, plu-
„ſieurs l'ont regardée comme une harmonie,
„quel-

nullus poteſt errare: in cognitione enim principiorum indemonſtrabilium nullus errat: nullus igitur erraret circa animam quid eſt, ſi hoc anima per ſe ipſam cognoſceret: quod patet eſſe falſum, quùm multi opinati ſint animam eſſe hoc vel illud corpus: & alii numerum vel harmoniam: non igitur anima per ſe ipſam cognoſcit de ſe quid eſt. *S. Thomae Sum. cathol. fid. contra Gentes lib.* 3. *cap.* 46. *pag.* 134.

„quelques autres comme un feu, un air ſub-„til."

Venons actuellement à la queſtion de ſavoir ſi l'ame eſt obligée par ſon eſſence de penſer toujours, ou ſi elle peut ceſſer pendant un temps d'avoir des idées, lorsque le corps eſt dans un profond ſommeil. „Nous „ſavons, *dit Mr. Locke*, que l'ame penſe „toujours dans un homme éveillé, parce que „c'eſt ce qu'emporte l'état d'un homme éveil-„lé: mais de ſavoir s'il ne peut pas conve-„nir à tout homme, y compris l'ame auſſi „bien que le corps, de dormir ſans avoir „aucun ſonge, c'eſt une queſtion qui vaut la „peine d'être examinée par un homme qui „veille. Car il n'eſt pas aiſé de concevoir qu'u-„ne choſe puiſſe penſer & ne point ſentir „qu'elle penſe. Que ſi l'ame penſe dans un „homme qui dort, ſans en avoir une perception „actuelle, je demande ſi pendant qu'elle pen-„ſe de cette maniere elle ſent du plaiſir ou de „la douleur, ſi elle eſt capable de felicité ou „de miſere? Pour l'homme je ſuis bien cer-„tain qu'il n'en eſt pas plus capable dans ce „temps là, que le lit ou la terre où il eſt cou-„ché; car d'être malheureux, ou heureux „ſans en avoir aucun ſentiment, c'eſt une „choſe qui me paroît tout à fait incroyable. „Que ſi l'on dit qu'il peut-être que tandis

„que

„que le corps eſt accablé de ſommeil, l'ame „a ſes penſées, ſes ſentimens, ſes plaiſirs, ſes „peines ſeparément & en elle-même, ſans „que l'homme s'en apperçoive & y prenne „part; il eſt certain que Socrate dormant, „& Socrate éveillé n'eſt pas la même perſon„ne: l'ame de Socrate lorsqu'il dort, & So„crate, qui eſt un homme composé de corps „& d'ame, lorsqu'il veille, ſont deux perſon„nes; parce que Socrate éveillé n'a aucune „connoiſſance du bonheur ou de la miſere de „ſon ame, qui y participe toute ſeule pen„dant qu'il dort, auquel état il ne s'en ap„perçoit point du tout, & n'y prend pas „plus de part qu'au bonheur ou à la miſere „d'un homme qui eſt aux Indes, & qui lui eſt „abſolument inconnu: car ſi nous ſeparons de „nos actions & de nos ſenſations, & ſur„tout du plaiſir & de la douleur, le ſenti„ment intérieur que nous en avons, & „l'interêt qui l'accompagne, il ſera bien mal„aiſé de ſavoir ce qui fait & conſtitue la mê„me perſonne."

On objectera peut-être à ce que dit Mr. Locke, que les hommes font des ſonges dont ils ne ſe reſſouviennent pas: & que l'ame pendant le ſommeil a des penſées que la memoire ne retient pas. Je réponds que dès que l'ame a des penſées, elle s'en apper-

çoit, les ſonges qui nous ſont ſenſibles en ſont des preuves évidentes; & il faut avoir bien de la crédulité pour ſe perſuader que l'ame dans un homme qu'on éveille perde dans l'inſtant toutes les notions qui lui ſont préſentes, en ſorte qu'il n'en reſte pas la moindre trace, & que la mémoire ne ſauroit en rappeler aucune circonſtance. Il faut ſe perſuader qu'on a un auſſi grand aſcendant ſur l'eſprit humain, que ſe figurent de l'avoir les théologiens, pour aſſurer un homme qu'il penſe dans le moment qu'il l'ignore lui-même, & ne lui donner d'autres preuves, que celles d'une pétition de principe. L'eſſence de l'ame, dit gravement un docteur de Sorbonne, conſiſte dans la penſée actuelle: or une choſe ne peut point exiſter ſans ſon eſſence; donc l'ame penſe toujours. Mais en ſuivant cette façon de penſer très-vicieuſe, je prouverois que la ſacrée faculté de theologie ſe trompe toujours: je n'aurois qu'à partir du principe, que les théologiens n'ont aucunes idées juſtes, enſuite j'en conclurrois que la Sorbonne étant uniquement compoſée de théologiens, elle ne peut avoir aucunes idées juſtes; parce qu'un tout doit neceſſairement avoir les attributs des parties qui le compoſent: mais je raiſonnerois fort mal, parce que l'on ne doit jamais établir une hypotheſe ſur

ſur un fait conteſté, où bien c'eſt alléguer en preuve la choſe même dont on diſpute. Or c'eſt une matiere qui ſera éternellement conteſtée, ſavoir ſi les théologiens ont des idées fauſſes ou vraies, l'on ne pourra donc jamais tirer aucune conſequence juſte ſur cette queſtion, qui ſelon toutes les apparences ne ſera jamais décidée.

Je viens à la derniere queſtion, ſavoir ſi la matiere peut penſer ou non, c'eſt à dire ſi elle peut recevoir la faculté de connoître, de ſentir, de réflechir par le pouvoir de Dieu. Je vois que non-ſeulement elle eſt ſuſceptible des penſées ſimples, mais encore des plus combinées. J'apperçois la matiere dans les animaux former un ſillogiſme auſſi complet que celui que peut faire le plus habile Scotiſte. Quand je veux apprendre à un chien à ſauter ſur un bâton, je le flate; premiere penſée: je le bats lorſqu'il ne ſaute pas, ſeconde penſée: il ſaute après avoir été flaté & battu, troiſieme penſée, qui eſt la conſequence des deux autres. Je réduis en forme le ſillogiſme que fait le chien, & je défie l'homme le plus ſpirituel d'en former un meilleur. Si je ſaute, je ſuis flaté, ſi je ne ſaute pas, je ſuis battu, ſautons donc. Je vois dans ce chien, & je le vois clairement & diſtinctement, toutes les opérations que

forme l'eſprit humain: la premiere eſt de concevoir, la ſeconde d'aſſembler ſes penſées, & la troiſieme d'en tirer une juſte conſequence.

Si les bétes ont une ame matérielle, le ſentiment & la penſée ne ſont pas incompatibles avec la matiere: elle en eſt donc ſuſceptible: qui peut nier que Dieu ne puiſſe, en la ſubtiliſant, & la perſectionnant, l'élever juſqu'au degré de la connoiſſance de l'ame des hommes; il ne faut pour cela que lui donner le moyen de combiner plus aiſément les idées abſtraites; car pour les idées ſimples il faut ou s'aveugler volontairement, ou convenir que les animaux en tirent des conſequences très-juſtes. Qu'auroit fait de mieux Mr. Racine, s'il avoit été dans un vaiſſeau ayant faim & ne trouvant pas aſſez à manger, que ce que faiſoit le chien dont Plutarque nous a conſervé l'hiſtoire? Il alloit ramaſſer les os, les morceaux de bois quil trouvoit dans le bâtiment, & les jettoit dans un grand vaſe rempli d'huile; par ce moyen il faiſoit hauſſer la liqueur, & la buvoit à ſon aiſe; & ce hibou que la Fontaine, incapable de mentir, dit avoir vu, qui portoit une grande quantité de chauves-ſouris & de rats, dans un trou au haut d'un arbre, il leur caſſoit les jambes, pour que ces animaux, ſur les quels il fon-

doit

ir sa cuisi , ne pussent pas sortir; il leur roit du blé, & d'autre nourriture, avoit n de les engraisser, un frere lais Bernardin a-t-il donc plus d'attention à la basse-cour de l'Abbaye?

On ne pourra jamais donner aucune raison évidente pour prouver, qu'une chose qui point d'étendue, qui est denuée de parties, puisse agir sur une autre qui en a, la pousser, la toucher, & la mettre en mouvement; & de même qu'une chose qui a de l'étendue & des parties puisse à son tour affecter, causer des sensations à une chose qui n'a ni étendue ni parties: cela est non-seulement incompréhensible, mais semble répugner à la raison.

Tout ce que les théologiens diront pour établir par des raisons purement philosophiques, & denuées du secours de la révélation, l'impossibilité que la matiere puisse être douée de la pensée, & de la force motrice, ne seront jamais que de vains amas de paroles, qui ne conclurront rien en faveur de leur sentiment; tandis qu'ils seront forcés d'avouer, comme ils le feront toujours, qu'ils ne connoissent pas toutes les proprietés de la matiere. Leurs grands raisonnemens, répétés tant de fois, & avec tant d'ostentation, se réduisent à ceci: Nous ne connoissons que

très-peu la matiere, nous en avons quelques notions confuses, nous en savons quelques qualités & quelques proprietés, nous ignorons si elles peuvent être jointes à la pensée, & si celle-ci peut leur être réunie; or parce que nous ne savons rien de tout cela, nous assurons hardiment que l'esprit ne sauroit être étendu, & nous fondons l'impossibilité qu'il y a que la matiere puisse être investie de la pensée sur l'ignorance où nous sommes de ses qualités & de ses attributs.

Mr. Locke ne croyoit pas devoir raisonner ainsi, & il disoit modestement, que Dieu qui peut tout avoit pu, s'il l'avoit voulu, accorder la pensée à la matiere, & que nos ames, de quelque nature qu'elles fussent, n'en étoient pas moins immortelles, par le pouvoir de Dieu, à qui il y n'est pas plus difficile de conserver pendant l'éternité une substance matérielle qu'une substance spirituelle; ce qui est une verité palpable, & conforme à la foi, puis qu'après la resurrection nos corps seront éternels. Mr. Racine a donc très-grand tort de dire, que la modestie de Mr. Locke peut mener loin.

Mr. Bayle a été encore plus maltraité que Mr. Locke. Cela n'est pas surprenant: il avoit eu une dispute avec un Janseniste, comme nous avons vû dans son article; les disciples

disciples de St. Augustin ne pardonnent jamais à ceux qui ont une fois attaqué quelqu'un de leur parti: ils leur disent éternellement des injures en leur souhaitant beaucoup de bonheur. C'est un très savant [15] théologien & célébre critique qui sera mon garant; il parle d'une censure injuste, que les Docteurs de Louvain firent de quelques propositions des Jesuites, & il dit: „Ces sages maîtres, en déclarant aux Jesuites une „guerre, qui ne devoit jamais finir, ne laissent „pas de leur souhaiter une paix éternelle, & un „parfait bonheur." *Reverendis in Christo Patribus, Patri Rectori ac Professoribus, caeterisque Patribus Collegii Societatis nominis Jesu in Universitate Lovaniensi, Decanus & reliqui Facultatis in eadem Universitate Magistri, aeternam salutem pacemque precamur.* Après cela ils appellent leur doctrine une doctrine étrangere, scandaleuse & dangereuse: *Peregrina, offensiva & periculosa dogmata.* C'est là le ton des Jansenistes: ainsi l'on ne doit pas être étonné que Mr. Racine maltraite si fort Mr. Bayle.

De toute vérité ce dangereux rival
Guerrier infatigable, & propre à tout combattre;

Peu

15 Le Pere Simon Hist. Crit. du Nouveau Testament, pag. 195. edit. in 4.

Peu jaloux d'élever, toujours jaloux d'abattre,
Ne se plaisoit qu'à voir argumens terrassés,
Disputeurs en déroute, & partis renversés.
Ainsi d'un œuil content Marius dans sa fuite
Contemploit les débris de Carthage détruite;
Detestable plaisir, cœur cruel, homme affreux,
Qui regarde avec joie un objet malheureux!
Notre fier conquérant, ravageur de sistemes,
Ne traînoit avec lui que doutes, que problemes,
Sophismes captieux, longues digressions,
Amas d'autorités, foule d'objections.
Ce merveilleux Protée, adroit à nous surprendre
Infidele aux drapeaux qu'il paroissoit défendre,
Adversaire du camp qu'il avoit protegé,
Et souvent deserteur aussitôt qu'engagé,
Forma plus d'un nuage à force de poussiere,
Qu'il fit presque voler jusques à la lumiere.
Combien de raisonneurs, dont l'étonnant orgueil
S'enfla de son informe & critique recueil,
L'ardeur de disputer veut au moins pour amorce
De l'érudition quelque légere écorce;
Mais l'étude est penible, & le fruit en est lent.
Que Bayle fut commode au lecteur indolent!
Tout s'y trouve, science, histoire, longs passages,
Grave Méthaphysique, & galans badinages,
Bientôt à decider son disciple hardi
Ayant tout parcouru, crut tout approfondi.

Note. „*Bayle, qui de Protestant se fit Ca-„tholique, & retourna ensuite à la religion „protestante, non-seulement a su par sa ma-„niere de raisonner éblouir les esprits superfi-„ciels: mais il a su paroître rempli d'une vaste* *érudi-*

ulsion à ceux qui n'approfondissent point. Lorsque son Dictionnaire parut, Mr. l'Abbé Renaudot, chargé d'en faire son rapport à Mr. le Chancelier, en donna son jugement par écrit, dans lequel il avança sans crainte que Bayle n'avoit lu les anciens que dans les citations des modernes, & que dans les articles d'érudition un peu recherchée il faisoit tant de fautes que le Moreri qu'il critiquoit. Quoi qu'un pareil reproche dût piquer un homme qui se donnoit pour savant critique, Bayle, dans une réponse à ce jugement, s'efforce de se justifier sur les impiétés & les obscénités: mais à l'article de la science, il paroît baisser pavillon devant Mr. l'Abbé Renaudot."

Bayle, comme nous l'avons déjà vû dans l'article, naquit Protestant il se rendit catholique pendant qu'il faisoit ses études à Toulouse, c'est à dire, étant fort jeune; devenu plus âgé, il crut la religion qu'il avoit abandonnée meilleure, que celle qu'il avoit prise, il revint à sa premiere. Ce changement montre la bonne foi & le désintéressement de Mr. Bayle. En quittant le catholicisme il abandonnoit une religion, dans laquelle il pouvoit faire une grande fortune; en embrassant le protestantisme, il ne pouvoit espérer que des chagrins & des persécu-

ſécutions, qui l'obligérent enfin d'aban
ner ſa patrie, & de ſe retirer en Holla
On fit tout ce qu'on put pour l'attirer à
ris, on lui offrit une penſion conſidéra
la réputation que Mr. Bayle avoit acq
étoit ſi célébre, que c'eût été un gr
triomphe pour l'Egliſe Romaine, ſur
après la révocation de l'Edit de Nantes,
voir un pareil proſelite: mais il fut inéb
lable, & il aima mieux être pauvre P
teſtant, & exilé; que d'être riche catholi
dans ſa patrie.

Dès que Mr. Bayle a cru, que la relig
réformée étoit préférable à la catholique
a pu en changer ſans manquer à ce qu'il
voit au public & à lui-même. Suppoſ
qu'un Moliniſte devienne Janſeniſte & c
vulſionaire par les ſeductions de quel
devot de cette Secte, & qu'en ſuite il
devienne Moliniſte, quel eſt l'homme
bon ſens, qui lui faſſe un crime de
changement, ſurtout s'il n'a point eu
de force pour ſe tordre le corps viol
ment? Mais, dira-t-on, vous comp
mal à propos un Convulſionnaire ave
Moliniſte: l'un eſt dans l'erreur & l'a
dans le bon chemin. J'en conviendrai ſi
veut: mais cela n'empêchera pas que
Bayle, qui croyoit le Catholique dan

m

uvaiſe communion, n'ait dû retourner à
le qu'il penſoit être meilleure; comme le
niſte devenu Convulſionnaire ceſſe de
re dès qu'il vient à croire, que l'eſprit de
ne ſe manifeſte pas par des extravagan-
des grimaces.
L'Abbé Renaudot, qui faiſoit la Gazette
Paris, avança ſans crainte, dit-on, que
. Bayle n'avoit lu les anciens que dans les
tions des modernes, & que dans les arti-
d'érudition un peu recherchée il faiſoit
de fautes que le Moreri qu'il critiquoit.
pourquoi le Gazetier pariſien n'indi-
-il pas ces endroits défectueux? De-
que l'on a tant de fois réimprimé le
onnaire de Mr. Bayle, on n'auroit pas
qué de corriger ces fautes. Les Criti-
qui ſe ſont élevés contre Mr. Bayle, le pé-
Crouzas, qui a fait contre le pirrhoniſme,
à dire, contre le Dictionnaire dont il
un gros volume in folio, qui pourrit de-
quarante ans dans la boutique du libraire
Hond, auroit inſeré ces fautes dans ſon gros
re. Le ridicule & fanatique Jeſuite le Fe-
en auroit parlé dans ſon Anatomie de
yle. Le fameux le Clerc, cet homme ſi
vant, pendant un tems l'admirateur de
yle, & enſuite ſon ennemi, n'auroit pas
nqué de lui reprocher ſes lourdes fautes.
On

On n'a jamais attaqué cet auteur que sur l
religion & le pyrrhonisme.

Mr. Bayle, dit-on, se justifia sur les i
piétés & les obscénités; il eut raison, pa
que le Gazetier attaquoit son honneur;
eût perdu son tems de répondre aux accu
tions vagues de Renaudot, qui se content
de l'injurier sans établir aucun point fixe
Critique. Il jugeoit avec si peu de co
noissance & d'exactitude de l'ouvrage de M
Bayle, qu'il osa dire: *„Que peut-on pen
„d'un homme qui dans l'extrait de la vie
„Pomponius Atticus traduit* librarii *par libr
„res,"* tandis que Mr. Bayle avoit mis à
marge, qu'il faut entendre par ce mot
Copistes & les Relieurs, selon la manie
d'accommoder les livres de ce temps-là.
Jansenište Gazetier ne lisoit pas même
gens qu'il critiquoit; c'étoit le précurse
& le modèle du calomniateur Ecclésiastiqu
dont les feuilles sont également remplies
faussetés & d'ignorances. Je raconterai i
au sujet des citations de Bayle, une cho
que les gens de lettres, qui sont en Holla
de, & les libraires qui ont connu M
Leers peuvent certifier. Lorsque l'on ve
dit la bibliotheque de Mr. Bayle, on ne p
en retirer qu'un prix très-modique, par
que tous les livres, surtout les Grecs & l

Latin

Latins, qu'il avoit cités, étoient tous dé-fectueux; pour ne pas se donner la peine de copier les passages, il les coupoit dans les livres. Que l'on dise après cela, qu'il ne les prenoit pas dans les originaux. C'est une terrible espece, que celle des dévots; je comprends ici les Jansenistes & les Jesuites: ils s'entendent également bien à ne respecter ni la vérité, ni même la vraissemblance, dès qu'il s'agit de nuire à quelqu'un qu'ils n'aiment pas. *A Jansenistis & Molinistis libera nos Domine.*

L'aimable & ingénieux Abbé de Chaulieu, qui ne fit jamais ni dictionnaire ni livre de philosophie, & qui employa son génie à composer des vers aisés & faciles, que la raison unie au plaisir semble avoir dictés, est encore critiqué severement.

Ce rimeur enjoué m'inspire la tristesse.
Et que m'importe à moi sa goute & sa vieillesse?
L'ennui de ses malheurs dicta ses vers badins,
Il m'y depeint sa joie, & je lis ses chagrins.

Note. „*L'Abbé de Chaulieu, dans les poë-
„sies qu'on a imprimées sous son nom, revient
„à tout moment à son âge, à sa goute & à
„son mépris pour la mort.*"

Le proverbe dit, que chacun revient à ses moutons: ne parlez-vous pas toujours, Mr. Racine, de peines, de tourmens, de péchés,

de pénitence? Tout cela ſurement eſt fort utile: mais permettez qu'un pauvre gouteux [16] diſe un mot, quelquefois en paſſant, de ſa goute: voulez-vous donc qu'il ſoit queſtion ſans ceſſe de grace efficace ou de prédeſtination. Vous croyez que tout le monde doit être triſte, melancolique, vous trouvez très-mauvais qu'on reproche ce défaut à vos amis les Janſeniſtes; en vérité ce que vous dites pour excuſer leur humeur ſombre n'eſt guere perſuaſif.

Aujourd'hui, direz-vous, par nos pures lumieres
Nous voulons diſſiper ces vapeurs meurtrieres,

Que

16 Plaçons ici quelques vers charmans ſur cette goute, reprochés avec tant d'aigreur à l'aimable Abbé de Chaulieu.

J'avois juré, quelque cher qu'il m'en coute,
De par le chef de Monſieur St. Martin,
Que pour guérir les douleurs de ma goute,
Je ne boirois de mes jours plus de vin.
Bien me trouvois de ce ſage regime:
De plus en plus ferme en cette maxime
J'oubliois las! ce jus délicieux:
Quand un enfant vint s'offrir à mes yeux,
Qui dans *Aï* ne faiſoit que de naître;
Qu'il étoit beau, vif, piquant, gracieux!
A peine le vis-je paroître,
Que ſoudain de ma bouche il paſſa dans mon cœur;
Il y remit batement & chaleur,

Que peuvent élever dans les foibles mortels
Vos rigoureux Pascals, Misantropes cruels,
Qui ne parlant jamais que de crime & de peine,
Ne nous donnent pour nous que mépris & que haine.
Hé pourquoi degoûter les humains de leur sort?

Note. *„Ce reproche de severité & de misantropie, qu'on a fait particulierement à „Pascal, & qu'on peut faire pareillemens à „tant d'autres écrivains, est si injuste qu'il ne „mérite pas d'être réfuté. Mais d'où vient „l'archarnement des esprits forts contre Pascal? „ne vient-il pas du chagrin qu'ils ont d'a„voir contre eux l'exemple d'un génie supé„rieur?"*

Les

Puis réchauffant tout à coup ma pensée
Par l'eau déjà toute glacée ·
Il rapella, par ses douces vapeurs,
Muses & vers, d'aimables rêveries,
Les bois, les fleurs, les ruisseaux, les prairies,
L'enchantement de cent autres erreurs.
Mieux fit encor, me rappela vos charmes,
De nos plaisirs le tendre souvenir.
Lors je laissai doucement revenir
Cet autre enfant, qu'autrefois tant de larmes
Entre nous deux n'auroient pu retenir;
Et jurai bien, soit folie ou sagesse,
Que passerois avec ces fripons-là
Quelques beaux jours qu'encor me laissera
Le triste hyver qu'on appelle vieillesse.

Poës. de l'Abbé de Chaulieu.

Les gens ſages ont raiſon de ſe récrier contre la ſeverité & la miſantropie que pluſieurs auteurs biſarrement dévots, ont mis dans leurs ouvrages. Cette trop grande rigueur peut éloigner bien des gens de la religion, qui croiront qu'elle n'offre jamais que tourmens, que peines, que ſupplices : & qui chercheront à ne pas la croire, pour ſe délivrer de tant d'idées triſtes. Il eſt donc vrai que le juſte reproche qu'on fait à ces écrivains ne mérite pas d'être réfuté; mais au contraire d'être approuvé & loué, pour ne pas multiplier le nombre de miſantropes également contraires à la religion & à la ſociété.

Les eſprits-forts diront encore qu'ils ne s'acharnent pas contre Paſcal, parce que c'étoit un génie ſupérieur, mais parce que c'étoit un homme qui alloit toujours trop avant. Devenoit-il dévot: il ſe chargeoit de cilices, & croyoit voir un précipice affreux auprès de lui. Cette façon d'attaquer les gens, en leur citant des perſonnes de génie, qui ont condamné leur façon de penſer, n'eſt ni bonne ni conſéquente, parce qu'elle leur fournit un moyen de rétorquer cet argument avantageuſement pour eux. Il eſt vrai, diront-ils, vous avez eu quelques gens de génie, qui ont penſé comme vous: mais

[illegible] nous avons qui leur ont été supé-
[illegible], & qui ont favorisé nos opinions. [illegible] fut un géométre infiniment supé-
[illegible] Pascal, un littérateur beaucoup plus [illegible] un métaphysicien bien plus pro-
[illegible] Théodicée en est une preuve: il [illegible] qu'il n'écrivit pas contre les Casuistes [illegible], parce qu'il les méprisoit trop, & [illegible] auroit cru perdre son temps de lire [illegible] ces opinions, que Pascal a éloquem-
[illegible] condamnées. Si l'on établit que la vé-
[illegible] d'un sentiment dépend de ce qu'il a été [illegible] soutenu par un homme de génie, il [illegible] pas d'opinion qui ne doive être reçue [illegible] véritable. L'Arrien se glorifiera de [illegible]pprobation du grand Newton, & du sa-
[illegible] le Clerc. Le Pirrhonien du célébre [illegible]ndi, & de l'illustre Huet. Enfin, tou-
[illegible] différentes sectes, soit de Théologie, [illegible] Philosophie, produiront de grands [illegible] en leur faveur. C'est donc à la raison [illegible] pas à l'autorité, qu'il faut avoir re-
[illegible] dans toutes les disputes.

[illegible] n'est encore plus dangereux pour la [illegible] cause, que de la soutenir par de foi-
[illegible] moyens; il vaut mieux les supprimer [illegible]ierement, que d'en faire le moindre usa-
ge. Si je veux prouver la venue du Messie, [illegible] qu'ayant pour moi les prophetes, j'aye

 re-

recours aux Sibylles, j'abandonne le certain pour l'incertain, & je fournis un prétexte ſpécieux à ceux que je combats de rejeter mon ſentiment. Mr. Racine a érigé Virgile en prophete, l'a rendu interprete de la vieille Sibylle de Cumes, & lui a fait prédire la venue de Jeſus-Chriſt.

Les poëtes, ſurpris d'un ſpectacle ſi beau,
Sont ſaiſis à l'inſtant d'un tranſport tout nouveau.
Ils annoncent que Rome, après tant de miracles,
Va voir le temps heureux prédit par les oracles.
Un ſiecle, diſent-ils, recommence ſon cours,
Qui doit de l'âge d'or nous ramener les jours.
Déjà deſcend du Ciel une race nouvelle;
La terre va reprendre une face plus belle,
Tout y deviendra pur, & ſes premiers forfaits,
S'il en reſte, ſeront effacés pour jamais.
Tant de prédictions, qui frappent les oreilles,
Font d'un grand changement eſpérer les merveilles.

Note. „*Il n'eſt pas vraiſſemblable, que pour* „*Pollion, ou Marcellus, ou Druſus, le poëte* „*ait pris un ton ſi élevé. Virgile, comme* „*le remarque Servius, plein de la grandeur* „*d'Auguſte entre dans l'enthouſiaſme, & ſe* „*rappelle les prédictions des Sibylles*, Cumæi „carminis. *Ces prédictions d'un maître,* „*qui viendroit de l'Orient renouveller les* „*choſes, ſont rapportées dans Suetone &* „*dans Tacite.*" Joſeph les applique à Veſpaſien: voici ce que dit Suetone. *Per-*

cre-

crebruerat oriente toto vetus & constans opinio, esse in fatis ut Judaea profecti rerum potirentur. Tacite y est conforme. *Pluribus persuasio inerat antiquis sacerdotis libris contineri, eo ipso tempore fore ut valesceret oriens, profectique Judaea rerum potirentur.*

Nous avons vu dans l'article de Josephe, que les Romains & les Juifs attribuoient ces prédictions à Vespasien. Quant à Virgile il auroit dit les choses les plus ridicules & les plus outrageantes à la naissance du Messie, s'il n'eût pas parlé dans son Eglogue de celle du jeune Marcellus; c'est ce que nous allons montrer. D'abord le poëte, *loin d'être saisi d'un transport tout nouveau*, annonce fort tranquillement, qu'il veut donner un peu plus de noblesse à son Eglogue, que ce genre de poësie n'en a ordinairement; ce début n'a pas l'air du discours d'un homme agité de l'esprit prophétique. „Muses de Sicile, „dit *Virgile*, élevons un peu nos chants: les „buissons & les humbles bruyeres ne plai„sent pas à tout le monde: si nous chantons „les bois, que ces bois soient dignes d'un „Consul."

Sicelides Musæ, paulo majora canamus;
Non omnes arbusta juvant humilesque myricæ.
Si canimus Sylvas, Sylvæ sint Consule dignæ.

Enſuite Virgile décrit le ſiecle d'Aſtrée ou de la juſtice, que la Sibylle de Cumes avoit dit devoir revenir: en quoi la vieille devineresſe s'étoit bien trompée, car jamais ſiecle ne fut ſi funeſte aux hommes que celui qui après la mort d'Auguſte produiſit tout de ſuite les Tibere, les Claude, les Caligula, les Neron. Rome & l'Empire Romain, c'eſt à dire, le monde connu, fut rempli de meurtres, de proſcriptions, d'incendies; & les ſiecles qui ont ſuivi celui-là n'ont guere été meilleurs. C'étoit la fantaiſie des anciens, ennuyés avec raiſon des maux qui inondoient la terre, d'annoncer toujours un nouveau ſiecle. C'eſt cette même envie de voir finir les malheurs qui accablent le genre humain, qui fit naître l'idée à tous les premiers Peres de l'Egliſe, de ce regne de mille ans, pendant lequel les bienheureux devoient goûter ſur la terre toutes ſortes de bonheurs & de plaiſirs. Papias fut un des premiers qui prédit ce tems fortuné: Athenagore, St. Irenée, St. Clement, St. Juſtin, & beaucoup d'autres Peres embraſſerent cette opinion, qui étoit encore crue du temps de Conſtantin, comme il paroît par les ouvrages de Lactance, qui attendoit auſſi ce ſiecle. Remarquons, en paſſant, que ce regne céleſte reſſembloit beaucoup au paradis

de Malte ; qu'on y devoit avoir de femmes, & de quoi faire très-bonne ... „Jesus-Christ, *dit Lactance*, viendra la terre avant la finale & derniere resurrection ; & ceux qui pour lors seront en vie, mourront point, mais seront conservés, engendreront une infinie quantité d'enfans durant l'espace de mille ans." *Tum qui erunt in corporibus vivi non morientur, per eosdem mille annos infinitam multitudinem generabunt.* Lactant. Lib. VII. ...

Revenons à Virgile. „Le dernier âge, ... prédit par la Sibylle de Cumes est ...; une nouvelle révolution de siecles commence à éclorre : la Vierge Astrée revient sur la terre, & le regne de Saturne ... elle ; le Ciel nous envoye une nouvelle race de mortels. Chaste Lucine favorise la naissance d'un enfant, qui fera d'abord cesser le siecle de fer, & goûter le bonheur de l'âge d'or à tous les peuples. Apollon ton frere regne aujourd'hui, & toi Pollion, tu verras cet évenement glorieux arriver, ces tems mémorables commencer sous ton Consulat par tes soins. S'il reste encore quelque trace de nos crimes, elles seront effacées, & la terre sera pour jamais délivrée de ses allarmes. Cet enfant jouira de

 „la

„la vie des Dieux; il verra les héros mêlés „avec les Dieux, ils le verront lui-même „parmi eux, & il régira l'univers pacifié par „la vertu de son Pere."

Magnus ab integro saeclorum nascitur ordo.
Jam redit & virgo, redeunt saturnia regna:
Jam nova progenies cœlo demittitur alto.
Tu modo nascenti puero, quo ferrea primum
Desinet, ac toto surget gens aurea mundo.
Casta fave, Lucina: tuus jam regnat Apollo.
Teque adeo, decus hoc aevi, te Consule, inibit,
Pollio, & incipient magni procedere menses.
Te duce, si qua manent sceleris vestigia nostri,
Irrita perpetua solvent formidine terras.
Ille Deûm vitam accipiet, divisque videbit,
Permistos heroas, et ipse videbitur illis;
Pacatumque reget patriis virtutibus orbem.

Considérons actuellement Virgile comme un prophete, puisque Mr. Racine le veut ainsi. Il est assez singulier qu'il appelle Lucine à la creche, *casta fave Lucina*, & qu'il dise ensuite à Pollion que ce sera lui qui sous son Consulat effacera les crimes, & détruira les maux dont la naissance de l'enfant Jesus n'aura pas purgé la terre: *Te Consule . . . te Duce, si qua manent sceleris vestigia nostri, irrita perpetua solvent formidine terras.* Prophetie à part, il me paroît que cela convient mieux à la naissance de Marcellus, qu'à celle du Messie. Un poëte pourroit écrire en France de celle d'un Dau-

uphin tout ce que dit Virgile ici, sans 'on le plaçat entre Isaie & Abacuc. Mais ici bien une autre chose; c'est que le nou-né verra les héros mêlés avec la Troupe Dieux, que toutes ces divinités le verront parmi elles. Le Messie sera donc un r avec Hercule, Thesée, Jupiter, Apol-, Mercure. *Divisque videbit permistos eos, & ipse videbitur illis.* Les poëtes lens divinisoient leurs Empereurs, & quelefois leurs fils. Dans un autre ouvrage rgile prie Auguste (son rang n'étant point core décidé dans le ciel) de ne pas prenre la fantaisie d'aller régner dans les enfers. *usque adeo, quem mox quæ sint habitura Deo concilia, incertum est .... Nam te sperent tartara regem, nec tibi regnandi tam dira cupido.* Je demande donc si ne conviendroit pas mieux au jeune cellus qu'à l'enfant Jesus, & s'il n'est pas naturel que Virgile prédise que ce jeune ce regnera sur l'empire romain, qu'Au a pacifié par ses victoires, & qu'en il ira boire le Nectar & l'Ambrosie avec heros & les dieux.

Passons à un autre endroit, qui détruit core bien plus la prédiction de l'enfant né ns l'Orient. Virgile dit au jeune Marcel, que quand il pourra lire les belles actions

des

des heros, & les exploits de ſon pére, & diſcerner la véritable vertu; alors les campagnes ſeront couvertes de moiſſons jauniſſantes, le raiſin vermeil ſera ſuſpendu aux buiſſons incultes, & le miel formé par la roſée coulera de l'écorce des chênes. Mais quels exploits, quels combats, quelles victoires devoit lire l'enfant Jeſus? Ce n'étoient pas celles de St. Joſeph qui éleva le ſeigneur dans le rang ſimple & preſque humiliant où il avoit bien voulu naître, paſſant chez les Juifs pour le fils d'un ſimple charpentier.

At ſimul heroum laudes, & facta parentis
Jam legere, & quae ſit poteris cognoſcere virtus,
Molli paulatim flaveſcet campus ariſta;
Incultisque rubens pendebit ſentibus uva,
Et durae quercus ſudabunt roſcida mella.

Obſervons ici que voila tous les prodiges & les miracles du ſiecle d'Aſtrée annoncés par Virgile, dès que l'enfant dont il parle ſaura lire, & connoîtra les heros de ſa race, & les glorieuſes actions de ſon pére. *At ſimul heroum laudes, & facta parentis jam legere.* Cela gâte terriblement les prédictions qui regardent l'Orient.

Alons plus avant: il faudroit que Virgile n'eût pas été prophete, mais fou, *ſi ſaiſi d'un transport tout nouveau, & annonçant que Rome alloit voir le temps prédit par les Oracles,* il

il avoit conseillé à l'enfant Jesus de connoître la sainte Vierge à son doux sourire, & de se souvenir des peines qu'il lui avoit causées pendant sa grossesse, le menacant de n'être jamais assis à la table des Dieux, ni couché dans le lit d'une Déesse, si ses parens ne l'aimoient pas. Aimable enfant, dit Virgile, commence à connoître ta mere à son doux sourire : que de peines tu lui a causées durant dix mois ! Celui à qui ses parens n'ont point souri, ne fut jamais admis à la table d'un Dieu ni au lit d'une Déesse.

> Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem :
> Matri longa decem tulerunt fastidia menses.
> Incipe, parve puer : cui non risere parentes
> Nec Deus hunc mensa, dea nec dignata cubili.

Plus je lis ces derniers vers, & plus je dis qu'il faut aimer à trouver partout des propheties pour en voir dans cette églogue, qui ne contient que les éloges d'Auguste, d'Octavie sa Sœur, de Pollion, & des présages heureux pour le jeune Marcellus. Tout cela est dit dans le stile poëtique, & selon la mithologie des païens.

Je n'ai consideré ce que Mr. Racine à écrit à ce sujet que pour montrer qu'il ne faut jamais chercher des preuves destituées de vraissemblance quand la religion nous en four-

fournit tant d'évidentes. Les premiers Peres tomberent quelquefois dans ce défaut: ils voulurent faire uſage des prophéties des Sibylles, & presque toutes ces prétendues prophéties avoient été fabriquées par les Chrétiens, qui étoient bien aiſes de combattre les païens par le témoignage des gens aux quels ils ajoûtoient foi. Mais les oracles qu'on avoit conſervés, & véritablement pris dans quelques vers *Sibyllins* étoient inintelligibles, & ſuſceptibles de tous les ſens qu'on leur vouloit donner. Je renvoye ſur cet article mes lecteurs à l'excellent ouvrage ſur les Oracles de Mr. Vandale, & à celui que Mr. de Fontenelle a fait à ſon imitation. Je me contenterai de dire ici, qu'il en étoit de toutes les prophéties des Sibilles, comme des prédictions de Noſtradamus. Il eſt certain que cet Aſtrologue Provençal fit pluſieurs quatrains, que nous avons encore, où il prétendoit avoir découvert l'avenir: tous ces quatrains ſont inexplicables, & l'on n'en a pas compris encore un ſeul. Mais il y eut des gens qui, ſous le nom de Noſtradamus, firent des prédictions après que les choſes qu'ils annonçoient étoient arrivées. Ces prétendus Oracles furent répandus dans le public, qui les crut de Noſtradamus: on les imprima,

avec les quatrains de l'auteur, & ceux qui avoient été faits après les évenemens qu'ils annonçoient donnerent du crédit aux autres, qui n'arriveront jamais. C'est ainsi que la prédiction qui regarde Mrs. de Thou & St. Marc, composée après leur mort, a fait tant de partisans aux visions de Nostradamus.

Si Mr. Racine n'est guere attentif dans les preuves qu'il apporte, il l'est encore moins dans les faits historiques qu'il cite.

Mais détestons toujours celui qui parmi nous,
De tant d'affreux combats alluma le couroux.
Quels barbares Docteurs avoient pu nous apprendre
Qu'en soutenant un dogme il faut, pour le défendre,
Armé du fer, saisi d'un saint emportement,
Dans un cœur obstiné plonger son argument?

Note. „*Julien l'Apostat disoit des fureurs des Arriens contre les Catholiques, que les Chrétiens étoient entre eux plus cruels que les Tigres: qu'eût-il dit des fureurs des Luthériens en Allemagne, & de celles des Calvinistes en France?*"

Il est impossible à un homme impartial de lire cette note sans indignation. Premierement il est faux que Julien, lorsqu'il parloit de la cruauté dont les Chrétiens usoient

usoient les uns envers les autres, n'eût en vue que les Arriens ; ce reproche tomboit également sur les Catholiques. C'est d'Ammian Marcellin que Mr. Racine a pris ce qu'il dit de Julien. Voici comment parle cet historien. „Julien faisoit ce qu'il pou„voit pour accorder les Chrétiens entre eux, „afin que les peuples étant tranquilles & „réunis, il n'y eût aucun trouble dans l'Etat, „car il avoit éprouvé qu'il n'y a point de „bêtes farouches, qui soient si contraires „aux hommes que la plus grande partie des „Chrétiens se le sont les uns aux autres." *Quod agebat (Julianus) ideo obstinatè ut dissensiones augente licentia, non timeret unanimantem postea plebem; nullas infestas hominibus bestias, ut sint sibi ferales plerique Christianorum, expertus.* Amm. Marcel. Hist. Lib. XXII. Cap. 5.

S'il y a dans cette premiere imputation contre les Arriens de la mauvaise foi, il y en a bien plus à faire tomber toutes les horreurs des massacres commis dans les guerres de religion en France sur les Protestans. La seule journée de la St. Barthelemi contient plus d'horreurs, qu'on n'en a fait depuis le commencement de la Monarchie. C'est cette journée qui auroit épouvanté Julien, & que Mr. Racine devoit

citer

citer p[illegible] justifier ce que disoit cet Empereur païen, des Chrétiens. C'est dans cette nuit, si funeste à tout le Royaume, qu'on vit l'assassin,

Armé du fer, saisi d'un saint emportement,
Dans un cœur obstiné plonger son argument.

Nous avons déjà parlé de cette fatale journée dans l'article de Mr. de Voltaire, en faisant mention de la Henriade: ainsi nous nous contenterons de placer ici les vers de l'illustre auteur de ce poëme.

Je ne vous peindrai pas le tumulte & les cris,
Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris,
Le fils assassiné sur le corps de son pére,
Le frére avec la sœur, la fille avec la mére,
Les époux expirans sous leurs toits embrasés,
Les enfans au berceau, sur la pierre écrasés:
Des fureurs des humains c'est ce qu'on doit attendre.
Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,
Ce que vous-même encore à peine vous croirez,
Ces monstres furieux, de carnage alterés,
Excités par la voix des prêtres sanguinaires,
Invoquoient le Seigneur en égorgeant leurs freres,
Et le bras tout souillé du sang des innocens,
Osoient offrir à Dieu cet exécrable encens.

Venons aux Protestans d'Allemagne, & nous verrons qu'ils essuyerent de la part des Catholiques des cruautés aussi grandes, que celles sous les quelles périrent en France

tant de Calvinistes. Ecoutons un phil phe [17] poëte nous raconter les horreurs Catholiques dans la prise de Magdebo qu'on surprit à la faveur d'une treve q avoit faite avec les habitans, & qu'on vi pendant une nuit qui fut encore plus glante & plus cruelle que celle de la Sa Barthelemi.

Sur ces puissans remparts, privés de leur defen
L'autrichien cruel monte sans résistance.
. . . . . .
Rien n'arrête Tilli, les soldats effrénés
A la licence, au meurtre, au crime abandonné
Ardens, impétueux, frappent, pillent, égorgen
Du sang des citoyens ces tristes murs regorgent.
Tilli tranquille, & fier de ses affreux succès,
Conduit leurs cruautés, préside à leurs forfaits;
Ils forcent les maisons, ils enfoncent les temples
Le moins feroce même imite ces exemples.
Celui qui leur résiste, & celui qui les fuit,
Ne sauroit éviter le fer qui le poursuit;
Près de sa mere en pleurs l'enfant à la mamelle
Egorgé sur son sein, tombe, & meurt avec ell
En defendant son fils le pére infortuné,
Expire sans venger ce fils assassiné.
On ne voit en tous lieux que des objets horri
Ces monstres furieux, aux plaintes insensibles,
Dans un asile saint, inutile en ces temps,
Massacrent sans remords trois cents vieillards t
blans.

17 L'art de la guerre, Chant quatriéme.

On dit, pour échaper au fer de ces impies,
Que de jeunes beautés par la honte enhardies,
Cherchant dans le trépas un barbare ſecours,
Dans l'Elbe enſanglanté, terminerent leurs jours.
Déja ſur le palais la flamme ſe deploie:
Malheureuſe cité tu péris comme Troie,
L'embraſement s'accroît, il gagne en peu de temps,
Il s'éleve en tous lieux d'horribles hurlemens,
De ceux que l'on égorge, ou que le feu dévore.
O crimes! o fureurs; que la nature abhorre!

. . . .

. . . .

Et de cette cité jadis ſi floriſſante,
Que les arts & la paix rendirent ſi brillante,
Après l'affreux malheur, en cette nuit ſouffert,
De cette ville immenſe il reſtoit un déſert.

En verité, après des évenemens pareils, il faut avoir un front d'airain, pour demander ce qu'auroit dit Julien des fureurs des Calviniſtes en France, & des Lutheriens en Allemagne. Je ne ſais pas ce qu'il auroit penſé: mais je ſais bien que les gens ſages doivent trouver Mr. Racine un homme bien partial, & je ne comprends pas comment ſes amis les Janſeniſtes ne l'ont pas averti charitablement de tant d'inexactitudes, dont les notes de ſon poëme ſont remplies.

Le même principe qui a fait dire à Mr. Racine que toutes les horreurs des guerres civiles ont été commiſes par les Proteſtans

 lui

lui a fait approuver le zele des Croisades. Ces ridicules entreprises n'étoient bonnes qu'à dépeupler l'Europe, & à fournir un prétexte spécieux de piller à des brigands armés. La politique, la raison, la probité, condamnoient également ces guerres insensées, dans les quelles des Rois & des Princes abandonnant le soin de leurs états, alloient perdre leurs sujets, ou par la débauche, ou par le fer des Musulmans, comme il arriva à St. Louïs, dans les deux différentes guerres qu'il entreprit, & dont le zele ne peut passer pour pieux, que chez les gens qui ne distinguent pas la véritable pieté du fanatisme.

Tous ces heros Croisés, qui d'infideles mains
Ne vouloient, disoient-ils, qu'arracher les lieux saints.
Leurs crimes ont souvent fait gémir l'infidele :
En condamnant leurs mœurs, vantons du moins leur zele.

Note. *Les croisades furent appellées des guerres saintes, parce qu'elles avoient pour objet la délivrance des lieux saints.*

Qu'ont ces lieux saints d'aussi respectable aujourd'hui, que ce que contient la plus petite de nos Eglises, où le corps précieux de Jesus-Christ est enfermé dans le tabernacle? Allons nous cependant faire la guerre pour conqué-

conqué de ces églises, qui sera dans un pays Musulman? Si Dieu avoit cru qu'il fût utile pour notre salut, que nous eussions la Judée, nous l'aurions conservée sans le secours des hommes.

Il y a plusieurs descriptions très-bien versifiées dans le poëme de Mr. Racine: nous rapporterons celle du jugement dernier.

Dans ce séjour affreux quel seront vos tourmens,
Infideles Chrétiens, cœurs durs, ames ingrates,
Quand, malgré leurs vertus, les Titus, les Socrates,
(Hélas! jamais du Ciel ils n'ont connu les dons)
Y sont précipités, ainsi que les Catons?
Lorsque le Bonze étale en vain sa pénitence;
Quand le pâle Bramine, après tant d'abstinence,
Apprend que contre soi bisarrement cruel,
Il ne fit qu'avancer son supplice éternel?
De sa chûte surpris le Musulman regrette
Le paradis charmant promis par son prophete;
Et loin des voluptés qu'attendoit son erreur
Ne trouve devant lui que la rage & l'horreur.
Le vrai Chrétien [18] lui seul ne voit rien qui l'étonne,
Et sur ce tribunal que la foudre environne,
Il voit le même Dieu qu'il a cru sans le voir,
L'objet de son amour, la fin de son espoir.
Mais il n'a plus besoin de foi ni d'espérance:
Un éternel amour en est la récompense.

Il

18 C'est à dire le Janséniste.

Il n'eſt perſonne qui ne ſoit effrayé à la deſcription que Mr. Racine donne de l'enfer. Quel eſt l'homme qui voyant Titus, Socrate, Caton, qui eurent tant de vertus, condamnés à des ſupplices éternels, ne ſonge pas à prendre toutes les meſures poſſibles, pour obtenir le paradis ? Mais l'on entre presque dans le deſeſpoir quand on voit dans le poëme de la Grace, qu'il eſt impoſſible à un infortuné mortel, quoi qu'il faſſe, d'être ſauvé, s'il n'a pas été prédeſtiné de tous temps dans les ſecrets de Dieu, qui dans les jugemens quil porte n'a égard qu'à ſa volonté.

Qu'a-t-il beſoin de nous? D'un œuil indifférent
Il regarde tranquille & l'être & le néant.
Il touche, il endurcit, il punit, il pardonne;
Il éclaire, il aveugle, il condamne, il couronne.
S'il ne veut plus de moi, je tombe, je péris:
S'il veut m'aimer encor, je reſpire, je vis;
Ce qu'il veut, il l'ordonne, & ſon ordre ſuprême
N'a pour toute raiſon que ſa volonté même.
Qui ſuis-je pour oſer murmurer de mon ſort,
Moi conçu dans le crime, eſclave de la mort?
Quoi! Le vaſe petri d'une matiere vile,
Dira-t-il au potier, pourquoi ſuis-je d'argile?
Des ſalutaires eaux un enfant eſt lavé,
Par une prompte mort un autre en eſt privé.
Dieu rejette Eſaü, dont il aime le frére.
Par quel titre inconnu Jacob lui peut-il plaire?
O ſage profondeur! o ſublimes ſecrets!

Note. O altitudo! „*Tous les Chrétiens,* „*dit Bayle, article* Arminius, *doivent trouver* „*dans ce mot de St. Paul, un arreſt definitif,* „*prononcé en dernier reſſort & ſans appel* „*touchant les diſputes de la grace, & oppo-* „*ſer cette forte digue aux inondations des* „*raiſonnemens.*"

Il eſt bien ſingulier que Mr. Racine, voulant fortifier, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, l'expreſſion *ô altitudo*, il ait plutôt recours à Mr. Bayle qu'à tant de peres de l'Egliſe, & ſur tout à St. Auguſtin, à qui les expreſſions, *ô altitudo divitiarum, ô judicia inſcrutabilia* ſont ſi communes. Mr. Bayle étoit attaché à la communion des Miniſtres qui admettoient le ſinode de Dordrecht pour baſe de leur croyance; ce ſinode condamna les Arminiens, & Arminius leur chef, qui combattoient la prédeſtination abſolue: voilà tout à coup Mr. Bayle declaré un auteur digne d'être cité à la place d'un pere de l'Egliſe, lorsqu'il s'agit des miſtéres impénétrables de la prédeſtination. *O altitudo divitiarum!* Mais ne pourroit-on pas répondre à Mr. Bayle, que ce mot ne peut être regardé comme un arrêt définitif que par un Chrétien déjà convaincu de la néceſſité d'admettre par la révélation le dogme de la pré-

destination absolue? Sans cela combien est-il facile de rompre cette digue par un torrent d'argumens ?

Comment est-il possible que l'être souverainement bon, souverainement juste, & souverainement puissant, crée des créatures innocentes qu'il sait devoir être infortunées? Cela répugne à la lumiere naturelle, & à l'essence de la bonté de Dieu, dont nous ne pouvons plus avoir aucune notion, si cette bonté fait precisément ce que la raison nous montre ne pouvoir être executé que par un être méchant. Velleius, dans Ciceron, dit que les Dieux ne pouvant faire un monde meilleur, ils devoient par pitié pour les hommes n'en point faire, puisqu'ils sont si malheureux. Il falloit ou que les Dieux fissent les hommes fortunés, ou du moins qu'ils ne les créassent pas, & qu'ils les laissassent dans le néant, afin de ne leur pas faire éprouver les plus grands maux, sur tout à ceux qui sont vertueux, & qui méritent toutes sortes de bien. Appliquons ce que dit Veilleius, à Titus, à Socrate, à Caton, & à un nombre infini de gens vertueux, dont l'enfer est rempli & se remplira, à ces enfans morts sans bapteme, qui n'ont jamais peché, & qui sont punis éternellement.

On répond à ces objections que l'homme seul est la cause du mal, & que les enfans d'Adam sont punis de la faute de leur pere. Mais d'où vient Dieu, souverainement puissant & souverainement bon, ayant prévu la chûte d'Adam, ne l'empêcha-t-il pas? Dieu, dit-on, lui avoit accordé le libre arbitre, il étoit le maître de pécher, ou de ne pécher pas. Je réponds que la prédestination ayant lieu, il falloit qu'Adam pêchat invinciblement, sans pouvoir l'éviter, puisque de tout tems Dieu avoit prevû qu'il pecheroit.

A quoi servoit ce prétendu libre arbitre à Adam? Dieu connoissoit certainement qu'il n'en feroit usage que pour pécher. De quelle utilité est un don à un homme qu'on connoît devoir en faire un très-mauvais usage, & qui bien loin de lui être utile, deviendra funestre non-seulement à lui, mais à toute sa posterité? On ne peut nier qu'il paroît bien plus convenable à la nature d'un être souverainement bon, d'empêcher absolument le mal, pouvant le faire, que d'établir un remede très-incertain, & même inutile pour le détruire.

L'idée que la lumiere naturelle nous donne d'un être souverainement bon, c'est le grand amour que cet être témoigne pour

la vertu, & pour la faire pratiquer d'une maniere ſure & inaltérable: or permettre au crime d'inonder l'univers pour avoir le prétexte de le punir enſuite, c'eſt non-ſeulement n'avoir pas pour la vertu la plus grande affection que l'on puiſſe concevoir, mais c'eſt agir comme agiroit un être naturellement mauvais, qui laiſſeroit pécher, pouvant l'empêcher, pour avoir le plaiſir de punir. Voilà ce qui doit arriver dans le ſiſtème de la prédeſtination divine. Dieu ne donne point ſes graces à certains hommes, ils ſont dans l'impoſſibilité de faire le bien, & ils ſont alors punis, parce qu'ils ont fait ce qu'ils étoient néceſſités de faire.

On n'eſt excuſable de ſouffrir le mal, que lorsqu'on ne ſauroit l'éviter: or l'idée que j'ai d'un être ſouverainement puiſſant me fait connoître, qu'il eſt le maître d'empêcher le mal. Cependant il permet que certains hommes ſoient deſtinés de tout temps à le commettre, cela paroît contradictoire. Voici un argument que Lactance [19] fait faire à

[19] *Deus, inquit (Epicurus) aut vult tollere mala & non poteſt; aut non poteſt & non vult, aut neque vult neque poteſt; aut & vult & poteſt. Si vult & non poteſt, imbecillis eſt, quod in Deum non cadit: ſi poteſt & non vult, invidus; quod æque alienum à Deo. Si neque vult*

à un philosophe épicurien. „Ou Dieu veut „détruire le mal, & il ne le peut pas: ou il „peut le détruire & il ne le veut pas: ou „bien il ne le peut ni ne le veut, ou bien „encore il le peut & le veut. Si Dieu veut „détruire le mal & ne le peut pas, il est „donc foible & sans pouvoir, ce qui ne peut „convenir à l'essence d'un Dieu. S'il le peut „& qu'il ne le veuille pas, il est donc jaloux „& méchant: cela est encore contraire à la „nature divine. S'il ne le veut & ne le peut, „il est tout à la fois foible, sans pouvoir & „méchant. S'il le veut & s'il le peut, ce qui „est la seule chose qui convienne à un Dieu, „d'où vient donc le mal dans ce monde, & „pourquoi Dieu ne l'en ôte-t-il pas?"

Tournons à présent cet argument, & faisons en l'application à la prédestination: ou Dieu veut prédestiner tous les hommes au bien, & il ne le peut pas: ou il peut les prédestiner tous au bien, & il ne le veut pas: ou bien il ne veut ni ne peut les prédestiner tous

neque potest, & invidus & imbecillis est: ideoque neque Deus. Si vult & potest, quod solum Deo convenit, unde ergo sunt mala, aut cur illa non tollit? Firm. Lact. de ira Dei. Cap. XIII.

tous au bien : ou enfin il veut & peut les prédestiner tous au bien. Si Dieu veut prédestiner tous les hommes au bien, & qu'il ne le puisse pas, il est donc foible, sans pouvoir, ce qui ne peut convenir à l'essence de Dieu: s'il le peut, & qu'il ne le veuille pas, il est donc jaloux, méchant, envieux du bonheur des Créatures qu'il forme; cela est encore contraire à sa nature divine: s'il ne veut ni ne peut prédestiner tous les hommes au bien, il est tout à la fois foible, sans pouvoir, méchant, jaloux: s'il veut & s'il peut les prédestiner tous au bien, qui est la seule chose qui convienne à Dieu, à sa bonté, à sa puissance, pourquoi donc y-a-t-il un certain nombre d'infortunés, prédestinés de tout temps au mal, & à la peine?

Si l'on répond à cela que l'homme par sa chûte est la seule cause du mal, & qu'on dise avec M. Racine

> Qui suis-je pour oser murmurer de mon sort,
> Moi conçu dans le crime, esclave de la mort?

On répliquera qu'Adam n'avoit point été conçu dans le crime, qu'il n'étoit point esclave de la mort, & l'on demandera pourquoi donc il avoit été prédestiné à commettre un peché, qui non-seulement le perdoit lui, mais encore tous ses descendans; l'on

l'on ajoutera qu'une ſi auſſi cruelle prédeſtination, qui n'eſt fondée ſur aucune cauſe juſte, eſt directement contraire à la nature divine, & que prétendre admettre un tel principe, c'eſt vouloir établir que la ſouveraine bonté eſt la ſouveraine cruauté, ce qui détruit totalement l'idée d'un Dieu également bon & puiſſant.

L'oppoſition qu'il y a entre la bonté de Dieu, & la prédeſtination à des peines éternelles, pour un grand nombre de creatures, avant même qu'elles ſoient formées, révolte la raiſon, à chaque pas qu'elle fait elle trouve toujours quelque choſe qui l'effarouche. Dieu prédeſtine le premier homme à commettre un peché qui le rendra criminel, lui & tous les hommes qui viendront; il peut empêcher cette calamité générale, & ne l'empêche pas; voilà qui eſt oppoſé à ſa bonté infinie. Il donne un libre arbitre à Adam, dont il ſait qu'il uſera mal: voila qui eſt encore contraire à ſa prudence. Il peut pardonner la faute d'Adam, & non-ſeulement il l'en punit, mais encore toute ſa poſterité qui en eſt innocente: voilà qui détruit ſa clemence. Sa nature exige qu'il ôte le mal dont le monde eſt inondé: il ſouffre également le mal moral, & le mal phyſique: voilà qui anéantit l'idée qu'on doit

loit avoir de sa puissance. Ce sont toutes ces choses qui ont jeté malheureusement plusieurs philosophes dans l'athéisme, & qui ont fait naître les différentes sectes qui admettoient deux principes ou deux Dieux, l'un bon, l'autre mauvais, telles que celles des Pauliciens & des Manichéens.

Le mal physique & le mal moral, disoient ces hérétiques, n'ont pû être introduits dans le monde ni par Dieu, qui ne sauroit par son essence faire le mal, ni par l'homme qui ne peut rien créer; il faut donc qu'il y ait eu de tous temps deux principes, l'un bon, qui est Dieu, & l'autre mauvais, auteur du mal, dont Dieu malgré sa bonté n'a pû corriger ni l'imperfection, ni la méchanceté. Le bon principe a bien fait tout ce qu'il a pu de son côté pour rendre heureuses les creatures: mais il n'a pu vaincre totaleme les obstacles qui se trouvent dans le mauv principe.

L'orsqu'on disoit à ces hérétiques, l'homme par sa chûte étoit la seule cau mal qui se trouve dans le monde; ils r doient que la chûte de l'homme étoit ment une preuve, que Dieu n'est pa teur de tout ce qui existe, & qu'il fa qu'il y ait un autre principe éternel,

coëxi ec lui, qui soit la cause du mal physi ue & du mal moral; parce que si le mal émanoit des hommes, il auroit le pouvoir de créer un être réel, ce qui ne se peut.

Les Lettres chinoises font beaucoup valoir cet argument contre les Missionaires. „Quand on leur représente, *dit un Jesuite*, „que le mal & le peché sont des suites du „mauvais usage du libre arbitre des Créa- „tures; ils répondent d'un grand sang froid, „que cela même prouve, que Dieu ne crée „pas tout: car puis qu'il y a d'autres êtres „que lui, qui ont le pouvoir de créer, & „qu'il y a des êtres qui ne tiennent pas leur „naissance de lui; il n'est donc pas la seule „cause de tout ce qui existe dans le monde. „Lorsqu'on veut, pour répondre à cette ob- „jection, opposer aux Chinois, que le mal „& le peché procédent du non-être, & du „néant, ils rejettent ce raisonnement comme „une subtilité scholastique, indigne d'un „philosophe; & ils répliquent, que le néant „ne peut être la cause de rien; que si Dieu „est l'auteur du bien qui éxiste dans le mon- „de, & que le mal qui inonde l'Univers pro- „céde du non-être, le pouvoir qu'a le néant „de créer des êtres s'étend aussi loin que „celui de Dieu, ce qui est absurde en tout „sens;

„sens; le mal moral & le mal physiqu
„des êtres aussi positifs que le bien
„& le bien physique. Quand les Mi
„res soutiennent, que le mal est une
„tion, qui tient du non-être, con
„maladie est une privation de la sant
„Chinois ajoutent, qu'on peut avec
„de raison dire, que la santé n'est
„privation de la maladie; ce qui
„cercle vicieux, pour s'empêcher d'
„une verité évidente, savoir qu'un h
„qui prend le bien d'autrui, par un
„d'avarice, fait un acte aussi réel &
„positif, qu'un homme qui donne l'a
„à un pauvre par motif de charité.
„actes de l'entendement de ces deux ho
„sont aussi réels, & aussi positifs l'u
„l'autre."

Cela étant évident, il s'ensuit qu'i
que le mal découle, ainsi que le bien,
principe éternel, & Adam n'a pu le
duire de nouveau dans la nature; pı
l'homme ne sauroit produire aucun
nouveau, & qu'il faudroit pour cela
fût doué d'un pouvoir créateur, qui ne
être le partage que d'un principe ét
Le mal ne pouvant donc venir ni de
parce que cela est contraire à son es
ni de l'homme, qui ne peut être le pr

teur d'aucun être réel tel que le mal, il faut qu'il procede d'un principe coéternel avec Dieu, à la mauvaise volonté du quel il n'a pu s'opposer.

Finissons cet article, & terminons-le par observer que la raison, la politique & le bien de la societé demandent également qu'on présente aux hommes avec tous les adoucissemens possibles le dogme de la prédestination, ainsi que le font les Jesuites, & beaucoup d'autres théologiens. Si les Jesuites n'avoient jamais fait autre chose, ils auroient été aussi utiles à l'état qu'ils lui ont été souvent pernicieux. *Il est*, dit Montagne, en parlant du dogme des deux principes, *des opinions qui valent mieux tues que divulguées aux esprits foibles.* Toutes ces grandes disputes sur la grace n'ont rien d'intéressant pour les gens du monde, qui doivent faire usage des graces qu'ils reçoivent du ciel sans discuter si elles sont efficaces, suffisantes, versatiles, ou coopérantes.

J'ai toujours trouvé singulier, pour ne pas dire ridicule, que nos poëtes françois, qui ne sont ni Théologiens, ni Ecclésiastiques, veuillent discuter en vers les points les plus importans de notre croyance. Sera-ce donc le satirique Despréaux qui m'appren-

„sens; le mal moral & le mal physique étant „des êtres aussi positifs que le bien moral, „& le bien physique. Quand les Missionai-„res soutiennent, que le mal est une priva-„tion, qui tient du non-être, comme la „maladie est une privation de la santé, les „Chinois ajoutent, qu'on peut avec autant „de raison dire, que la santé n'est qu'une „privation de la maladie; ce qui est un „cercle vicieux, pour s'empêcher d'avouer „une verité évidente, savoir qu'un homme „qui prend le bien d'autrui, par un motif „d'avarice, fait un acte aussi réel & aussi „positif, qu'un homme qui donne l'aumone „à un pauvre par motif de charité. Les „actes de l'entendement de ces deux hommes „sont aussi réels, & aussi positifs l'un que „l'autre."

Cela étant évident, il s'ensuit qu'il faut que le mal découle, ainsi que le bien, d'un principe éternel, & Adam n'a pu le pro duire de nouveau dans la nature; puisqu l'homme ne sauroit produire aucun êtr nouveau, & qu'il faudroit pour cela qu' fût doué d'un pouvoir créateur, qui ne pe être le partage que d'un principe étern Le mal ne pouvant donc venir ni de Di parce que cela est contraire à son essen ni de l'homme, qui ne peut être le prod

tr

pour d'aucun être réel tel que le mal, il faut qu'il procede d'un principe coéternel avec Dieu, à la mauvaise volonté du quel il n'a pu s'opposer.

Finissons cet article, & terminons-le par observer que la raison, la politique & le bien de la societé demandent également qu'on présente aux hommes avec tous les adoucissemens possibles le dogme de la prédestination, ainsi que le font les Jesuites, & beaucoup d'autres théologiens. Si les Jesuites n'avoient jamais fait autre chose, ils auroient été aussi utiles à l'état qu'ils lui ont été souvent pernicieux. *Il est*, dit Montagne, en parlant du dogme des deux principes, *des opinions qui valent mieux tues que divulguées aux esprits foibles.* Toutes ces grandes disputes sur la grace n'ont rien d'intéressant pour les gens du monde, qui doivent faire usage des graces qu'ils reçoivent du ciel sans discuter si elles sont efficaces, suffisantes, versatiles, ou coopérantes.

J'ai toujours trouvé singulier, pour ne pas dire ridicule, que nos poëtes françois, qui ne sont ni Théologiens, ni Ecclésiastiques, veuillent discuter en vers les points les plus importans de notre croyance. Sera-ce donc le satirique Despréaux qui m'appren-

 dra

dra comment il faut aimer Dieu, & Louis
[20] Racine le Financier qui m'enseignera
quelles sont les graces que je reçois du ciel.
Laissons aux Bossuet, aux Bourdaloue, à nous
instruire, & n'allons pas vouloir prouver la
Transubstantiation en rime, & renfermer la
Trinité dans un hemistiche.

§. III.

Poësies du Philosophe DE SANS-SOUCI.

Ce seroit priver la république des l
tres d'un grand honneur, si nous ne faisio
pas mention des poësies d'un Roi illust
D'ailleurs, quelque puissans que soient
Princes, nous ne les considérons, dans
ouvrage, que comme membres de la
publique des lettres: c'est en cette q
que nous avons parlé de Cesar & de
sieurs autres souverains, & c'est au
cette qualité que nous parlons de Fr
Ce Prince a fait lui-même son p
que nous placerons ici.

Apprenez quelque jour aux lecteurs indulg
Si vous pouvez percer la sombre nuit des

[20] Il avoit un emploi dans les fermes: c'é
nellement un très-galant homme, fort uni
ciété, & d'un commerce sûr.

Ou si quelque hasard vous amene au grand monde,
Quel étoit cet auteur, dont la muse feconde
Monta sur l'Helicon, sur les pas du plaisir,
Et composa des vers pour charmer son loisir.

Dites que mon berceau fut environné d'armes,
Que je fus élevé dans le sein des allarmes,
Dans le milieu des camps, sans faste, sans grandeur,
Par un pere severe, & rigide censeur;
Que je fus écolier des plus grands capitaines;
Qu'à Sparte cultivant les douces mœurs d'Athenes,
Je fus ami des arts plutôt que vrai savant;
Et que, sans écouter un charme decevant,
Et simple courtisan des filles de Mémoire,
Je n'aspirai jamais à la sublime gloire
D'être le plus fêté parmi leurs nourrissons;
Que sachant me borner & rabaisser mes sons,
Je me suis contenté de peindre ma pensée,
Et de parler raison en prose cadencée.

Dites que j'ai subi, bravé, l'adversité,
Mais que parmi les Rois depuis l'on m'a compté.

Attestez hardiment que la philosophie
A dirigé mes pas, & réformé ma vie;
Dites qu'en admirant le sistème des Cieux,
J'ai preferé ma lire aux arts fastidieux;
Que sans haïr Zenon j'estimois Epicure,
Et pratiquois les lois de la simple nature;
Que je sus distinguer l'homme du souverain,
Que je fus Roi severe & citoyen humain.
ais quoi qu'admirateur de Cesar & d'Alcide
'aurois suivi par gout les vertus d'Aristide.
orsque la parque enfin lasse de ses fuseaux
erminera mes jours d'un coup de ses ciseaux,

Que sur ma cendre éteinte aboîra la satire:
Dites que méprisant tout ce que pourra dire
Un esprit irrité, chagrin, mal fait, tortu,
Trop rigide censeur de ma foible vertu.

S

²¹ Lorsqu'on lit les vers que nous venons de ci & les autres, que nous rapportons dans la suite de article, on est étonné de la séverité déplacée avec quelle un des auteurs de l'Enciclopédie, (article *Pru* a jugé des poësies du philosophe de Sans-Souci, q compare *à une flûte dont l'embouchure n'est pas nette.* eût fallu, selon ce critique, *que le Monarque qui écrivoit à plus de trois cents lieues de France, se fût* *mené un an ou* *.ux dans le fauxbourg St. Honoré*, *dans le fauxbong St. Germain : alors il seroit devenu des bons poëtes françois. Il ne falloit que le souffle le léger d'un homme de gout pour en chasser quelques g de la poussiere des sables de Berlin.* Nous serions de croire, que l'auteur de cet article de l'Enciclo se seroit volontiers offert pour cet homme de gou devoit chasser par son souffle les grains de la po des sables de Berlin: mais lorsque le philoso Sans-souci travailloit à ses poësies, il avoit à les membres les plus distingués de l'Académie F Mr. de Voltaire, Mr. de Maupertuis. Le critiq pense-t-il que l'auteur de la Henriade ne pû au defaut du souffle le plus léger d'un homm & que Mr. de Maupertuis ne fût pas capable quelques grains de la poussiere de Berlin? donc pour cela le souffle de l'Enciclopediste l'article *Prusse*. Si les décisions de ce critiq fondées, ses louanges sont plutôt des sat

Sans aimer la louange, insensible à tout blâme,
J'ai toujours conservé le repos de mon ame;
Et que m'abandonnant à la postérité,
Elle peut me juger en toute liberté. "

Les

véritables éloges. *Lorsque le temps*, dit-il, *qui amene la ruine des empires aura dissipé les peuples de celui-ci;* (de la France) *anéanti notre langue, & donné d'autres habitans à nos contrées, l'œuil scrupuleux, ne reconnoîtra plus dans les vers du philosophe de Sansfouci de vernis étranger, & les pensées & les comparaisons brilleront sans nuage.* Voila la maniere dont Despréaux prétendoit adoucir les critiques qu'il faisoit des ouvrages de Chapelain.

Je croit qu'on pourra même enfin le lire un jour,
Quand la langue vieillie aura changé de tour.

Despréaux ne demande en faveur des vers de Chapelain que la vieillesse de la langue, & son changement de tour: mais le critique exige pour les poësies de Sansfouci, *la dispersion des François & l'anéantissement de leur langue.* Voilà, il faut en convenir, une façon de louer bien singuliére. Ce n'est pas la peine pour apprendre à blâmer & à louer, comme le critique, *d'aller se promener un an ou deux dans le fauxbourg St. Germain, ou dans le fauxbourg St. Houoré.* En blâmant l'auteur qui a fait l'article *Prusse* nous sommes bien éloignés de vouloir condamner le Dictionnaire Enciclopédique, que nous regardons comme un très-bon & très-utile ouvrage, qui fait honneur à la nation Françoise, aux auteurs qui l'ont composé, & particulierement à Mr. d'Alembert, dont les articles sur les matieres de géometrie ne peuvent être assez admirés & loués. Le Dictionnai-

Qui ne diroit, à v ... le la
Que tout est ... l'art de la défen
Non, ne le p ... voyez ces souterr
Tout l'enfer ... aux fureurs des humains;
Ces glacis sous vos pas contiennent des abîm
Le Salpetre & la flamme attendent
Ils partent de la terre, ils couvrent les
D'armes, de sang, de morts, & de membres

Plaçons ici l'ouverture de la campagne, commencement du printemps.

Alors s'ouvrent par-tout les magasins de Mar
Les tonneres d'airain garnissent les remparts;
L'acier battu gémit sur la pesante enclume,
Et l'air est infecté de soufre & de bitume.
Ces immenses cités, où les heureux sujets
Jouissoient des plaisirs, des arts & de la paix,
Sont pleines de Soldats, de machines & d'arm
Les guerriers rassemblés respirent les allarmes,
La trompette guerriere éclate dans les airs,
On n'attend pour agir que la fin des hivers.

La saison des plaisirs, où le Dieu de Cyth
Fait respirer l'amour à la nature entiere,
Où les mortels en paix se livrent à ses feux,
N'offre que des dangers aux cœurs audacieux.
Mais la gloire a caché ces périls à leur vue;
Dès que l'air s'adoucit, que la neige fondue,
Tombe en flots argentés de la cime des monts,
Et serpente en ruisseaux à travers les vallons;
Que les prés émaillés par des fleurs différentes
Presentent aux troupeaux leurs pâtures naissantes
Que les blés verdoyans embellissent nos champs.
Dès que Flore aux humains annonce le printem

La valeur ſans adreſſe eſt tôt ou tard trompée.
Exercez votre bras à manier l'épée.
Cette arme redoutable & prompte en ſes effets,
Epouvante & détruit les ennemis défaits.
Mars daigne l'approuver, il veut dans la bataille
Que le fer meurtrier porte des coups de taille.
N'employez point le feu combattant à cheval :
Son vain bruit ſe diſſipe, & ne fait point de mal.
Parez, quand il le faut, vos courſiers ſur la croupe ;
Apprenez dans les champs à ranger votre troupe ;
Serrez vos cuiraſſiers, & que votre eſcadron,
Des autres peu diſtant, garde le même front.
Faites vous enſeigner par un guerrier habile,
Comme en ſes mouvemens ce corps devient agile ;
Comment en un clin d'œuil, par ſes converſions,
Il prend, quitte, & reprend d'autres poſitions,
Se tranſporte ſoudain, ſe forme avec viteſſe,
Dans des terrains divers manœuvre avec ſoupleſſe,
A l'ordre de ſes chefs attentif & ſoumis,
Sur les ailes du vent fond ſur ſes ennemis,
Et de ſon choc ſerré les pouſſe & les renverſe,
Les pourſuit dans les champs, les force & les diſperſe.

Voici une deſcription des terribles effets des mines.

Que d'utiles travaux, de ſecours étonnans,
L'homme a tiré des arts ſoumis à ſes talens !

Qui

le plus ſec, & le moins utile ; celui de Marchand le plus mauvais de touts, & qui à trois ou quatre articles près, ne mérite pas d'être mis au nombre des autres.

Qui ne diroit, à voir les remparts de la France,
Que tout est épuisé dans l'art de la defense?
Non, ne le pensez pas, voyez ces souterrains;
Tout l'enfer s'associe aux fureurs des humains;
Ces glacis sous vos pas contiennent des abîmes;
Le Salpetre & la flamme attendent leurs victimes,
Ils partent de la terre, ils couvrent les remparts
D'armes, de sang, de morts, & de membres épa

Plaçons ici l'ouverture de la campagne, a commencement du printemps.

Alors s'ouvrent par-tout les magasins de Mars;
Les tonneres d'airain garnissent les remparts;
L'acier battu gémit sur la pesante enclume,
Et l'air est infecté de soufre & de bitume.
Ces immenses cités, où les heureux sujets
Jouissoient des plaisirs, des arts & de la paix,
Sont pleines de Soldats, de machines & d'armes.
Les guerriers rassemblés respirent les allarmes,
La trompette guerriere éclate dans les airs,
On n'attend pour agir que la fin des hivers.

La saison des plaisirs, où le Dieu de Cythere
Fait respirer l'amour à la nature entiere,
Où les mortels en paix se livrent à ses feux,
N'offre que des dangers aux cœurs audacieux.
Mais la gloire a caché ces périls à leur vue;
Dès que l'air s'adoucit, que la neige fondue,
Tombe en flots argentés de la cime des monts,
Et serpente en ruisseaux à travers les vallons;
Que les prés émaillés par des fleurs différentes
Presentent aux troupeaux leurs pâtures naissantes,
Que les blés verdoyans embellissent nos champs;
Dès que Flore aux humains annonce le printemps;

Ces guerriers préparés contre des coups finiftres,
Des vengeances des Rois redoutables miniftres,
Volent pour s'affembler dans les champs de l'honneur,
Et tout pleins du défir de marquer leur valeur,
Quittent l'abri du toit pour la toile légere;
Leurs voifins effrayés apprêhendent la guerre;
Et de leur laboureur les champs abondonnés,
Par des bras étrangers vont être moiffonnés.

Confidérons quelles font les qualités que doit avoir un Général; qui pouvoit mieux les dépeindre que l'auteur de ce poëme?

Il faut que son efprit, - guidé par la fageffe,
Soit vif fans s'égarer, & prudent fans foibleffe:
Qu'il agiffe à propos, que maître des Soldats,
Il les faffe mouvoir dans l'horreur des combats:
Au defordre à l'inftant qu'il porte un prompt remede,
Et ranime le corps qui s'épuife ou qui cede;
Qu'en guerrier prévoyant il prépare de loin,
Tous les fecours divers dont l'armée a befoin;
Qu'en reffources fécond, toujours infatigable,
Par fa faute jamais le deftin ne l'accable.
Formez-vous donc l'efprit, furtout le jugement,
Attendez tout de vous, rien de l'évenement.
Soyez lent au confeil, c'eft là qu'on delibere:
Mais lorsqu'il faut agir paroiffez témeraire,
Et n'engagez jamais par de fortes raifons,
Ces combats où la mort fait d'affreufes moiffons.

Ajoutons encore ici l'image épouvantable d'un champ de bataille. Puiffe-t-elle être empreinte dans le cœur de tous les fouverains!

& puiſſent-ils ſe ſouvenir que c'eſt un Roi qui la leur trace.

Le lendemain, grand Dieu! ſur les champs de batailles
Regardez ces mourans, ces triſtes funérailles;
Et parmi ces ruiſſeaux du ſang des ennemis,
Voyez couler le ſang de vos meilleurs amis.
Voyez dans le tombeau ces guerriers magnanimes,
De votre ambition malheureuſes victimes;
Leurs parens éplorés, leurs épouſes en deuil,
Qui dans votre Triomphe abhorrent votre orgueuil.

Finiſſons par les ſoins & les égards qu'un Général doit à ſes ſoldats.

En pere bienfaiſant conduiſez votre armée,
Dans vos moindres ſoldats croyez voir vos enfans:
Ils aiment leurs paſteurs, & non pas leurs tirans.
Leurs jours ſont à l'Etat, leur bonheur eſt le nôtr
Avare de leur ſang, ſacrifiez le vôtre.
Tant que Mars le permet il faut les ménager;
Quand le bien de l'Etat les appelle au danger,
Lorsqu'entre vos drapeaux & ceux de l'adverſair
Il faut ſavoir fixer le deſtin de la guerre,
Alors ſans balancer, ſans chercher de détours,
Diſpoſez, attaquez, & prodiguez leurs jours;
C'eſt là qu'ils feront voir leur ardeur valeureu
Et qu'ils ſauront périr d'une mort généreuſe.

Si la prudence eſt néceſſaire à un Roi rier dans toutes ſes actions, elle n pas moins à un Roi pacifique, da opinions qu'il adopte: les erreurs de

ſont dangereuſes dans tous les hommes; mais combien ne le ſont-elles pas d'avantage dans les Souverains ? D'où ſont venues tant de perſécutions, tant d'exils, tant de ſupplices, tant de maſſacres, que de certains dogmes faux & cruels embraſſés avec chaleur, & regardés comme des verités autentiques & ſacrées ? Le Roi de Pruſſe nous apprend combien il eſt en garde contre la préſomption & la vanité; ſources ordinaires du faux zele & de l'entêtement à ſoutenir les opinions les plus fauſſes. Ecoutons parler ce Prince dans ſon Epître au Marquis d'Argens.

Oui je doute avec vous, j'adopte cher d'Argens,
La raiſon qui retient votre eſprit en ſuſpens;
Qui loin de décider légerement des choſes,
Vous fait modeſtement examiner les cauſes.
Vous connoiſſez l'erreur de nos opinions,
L'aveuglement honteux des ſuperſtitions:
Je vois entre les mains d'un philoſophe libre,
Sa balance, en flotant, reſpecter l'équilibre.
Satisfait de douter, mais craignant d'affirmer,
Les fureurs des partis n'ont pû vous animer.
Fier & préſomptueux dans ma tendre jeuneſſe
J'aimois a décider, c'étoit une foibleſſe:
Dans un âge plus mûr j'ai connu mes erreurs,
Mon ignorance extrême, & l'orgueuil des Docteurs.
En ſonge je volois aux pleines immortelles:
Ouvrant les yeux j'ai vû que je n'avois point d'ailes.

Je

de Bachus, qui la venge de l'infi
Thefée.

Vengez Ariane éplorée,
Vainqueur de l'Inde & des Titans;
De fa douleur immoderée
Calmez les transports éclatans.
Thefée a laiffé fans défenfe
Un cœur qu'il bleffa de fes traits:
Dieu du vin puniffez l'offenfe,
Et confolez par vos bienfaits
L'amour trahi par l'inconftance.
Que le dépit, d'intelligence,
S'uniffe aux plus tendres défirs;
Que le flambeau de la vengeance,
Soit allumé par les plaifirs.
Dieux! le fuccès fuit l'efperance:
Aux yeux de fon nouveau vainqueur,
La jeune Ariane confufe
Eprouve une douce langueur.
Ingrat Thefée! Elle t'accufe
Du feu qui s'allume en fon cœur.
Déjà fes yeux mouillés de larmes,
Demandent vengeance à Bacchus:
Des yeux en pleurs ont trop de charn
Pour craindre l'affront d'un refus.
Bacchus enivré de tendreffe
S'appuie avec emportement
Sur le charmant trait qni le bleffe;
L'amante avec moins de foibleffe
Réfifte encore à fon amant.

Cette rigueur involontaire
La consume d'un nouveau feu;
L'effort qu'elle fait pour se taire,
Augmente le prix de l'aveu.
Elle veut arracher encore,
Le trait dont son cœur est atteint.
Un baiser du Dieu qu'elle adore,
Rougit l'albâtre de son teint.
C'est vainement qu'elle en murmure,
Son rouge a trahi ses désirs:
Rouge charmant que la nature
Paitrit par la main des plaisirs.

Le chant du midi contient la jouissance d'Arethuse vaincue par l'amour d'Alphée: celui du soir célebre la victoire d'Endimion, qui obtint les dernieres faveurs de Diane: le chant de la nuit raconte le bonheur de Leandre, & la défaite de Hero. C'est celui où il y a le plus de vivacité, & le plus de passion.

Leandre a vaincu la nature,
Un Dieu l'éclaire & le conduit
Aux portes d'une tour obscure
Où la volupté l'introduit.
Hero sur un tapis sommeille,
Un songe d'or sur ses génoux.
L'instint de l'amour la réveille.
O mon cher Leandre est-ce vous?
Quoi! tant d'écueuils! . . . Sa voix expire,
Et le silence le plus doux
Donne le signal du délire;

Le Dieu leve un voile jaloux,
Et de la pudeur qui ſoupire
Excite & calme le courroux.
Hero du vainqueur qui la preſſe,
Irrite les tendres efforts :
En réſiſtant à ſon ivreſſe,
Elle en augmente les transports.
Severe, & même un peu farouche,
Quand elle refuſe un baiſer,
Son ame vole ſur ſa bouche,
Honteuſe de le refuſer.
Leandre brule, Hero deſire;
La volupté qui les inſpire
Brille tour à tour dans leurs yeux.
Mais quel bonheur, & quel martire,
Et quel tourment delicieux,
Tourment envié par les Dieux !
Hero l'éprouve, Hero pâmée,
Leve au Ciel des yeux languiſſans ;
Un cri de ſa bouche enflammée
Prouve à peine qu'elle a quinze ans.
A ce cri les amours répondent.
La Lune jalouſe pâlit,
Le jour rénaît, l'air s'embellit,
Et tous les plaiſirs ſe confondent.
Qu'ainſi puiſſe couler toujours
L'été rapide de nos jours !
Rions des préceptes ſauvages
De nos Seneques rigoureux ;
Nous ſerons toujours aſſez ſages,
Si nous ſommes ſouvent heureux.

Il y a dans ces vers beaucoup de facilité, d'esprit & de naturel. Tous les autres ouvrages de Mr. l'Abbé de Bernis sont marqués au même coin: ils montrent un poëte ingénieux, qui badine comme Anacréon, & qui peint comme Horace. Les critiques dévots se sont longtemps élevés contre Mr. l'Abbé de Bernis: c'est apparemment pour les appaiser que dans le même temps qu'il composoit des vers galans, il travailloit à un poëme contre l'irreligion. J'ai vu quelques morceaux de ce poëme, qui m'ont paru écrits plus poëtiquement que philosophiquement, & plus spirituellement que profondément. Quant à nous, dont la severe morale est temperée par la raison, nous ne croyons pas qu'on puisse reprocher justement à Mr. l'Abbé de Bernis d'avoir écrit dans sa jeunesse, & lorsqu'il n'avoit de l'Ecclésiastique que le collet & l'habit noir, quelques poësies galantes: nous pensons que les gens impartiaux doivent considérer Mr. de Bernis sous trois points de vûe différens, & c'est ainsi que nous le regardons dans cet ouvrage. Comme poëte, nous avons loué ses vers; comme Ministre nous n'en dirons ni mal ni bien, c'est à l'Europe, surtout à la France, à prononcer, un jugement qui n'intéresse en rien la républi-

publique des lettres : comme Cardina
Evêque, nous nous contentons de respe
son rang, en attendant qu'il nous donne
casion de le louer en qualité de prélat,
que nous l'avons loué en qualité de poët

Remarquons, avant de finir cet art
que si Mr. le Cardinal de Bernis a es
les revers si communs à la cour, ce
toit pas faute de la connoître: il en d
une idée bien vraie:

Heureux qui n'a point vû le dangereux séjo
Où la fortune éveille & la haine & l'amour;
Où la vertu modeste, & toujours poursuivie
Marche au milieu des cris qu'elle arrache à l'e
Tout présente en ce lieu l'étendard de la pai
Où se forge la foudre il ne tonne jamais.
Les cœurs y sont émus : mais les fronts y sont c
Et toujours lesciprès s'y cachent sous les pa
Théatre de la ruse & du déguisement :
Le poison de la haine y coule sourdement,

²² Depuis que nous avons écrit cet article M
Cardinal de Bernis n'a pas tardé à montrer des v
dignes des Ciprien & des Ambroise : l'Europe e
ne peut assez louer sa conduite, sa charité enve
pauvres, sa modération, & son désintéressement.
homme illustre & apostolique tout à la fois, ap
malheur arrivé à la ville d'Albi, a retranché de s
son toutes les dépenses qui n'y étoient pas d'un

Il n'est point à la cour de pardon pour l'offense.
Hommes dans leurs arrêts, & Dieux dans leurs vengeances,
Les courtisans cruels restent toujours armés
Contre des ennemis que la haine a nommés.
Partout j'y vois errer la sombre jalousie,
Qui cachant le poignard dont elle s'est saisie,
Imprime sur son front les traits de l'amitié,
Appelle sur ses pas l'amour & la pitié,
Redouble les sermens, s'abandonne aux allarmes,
Et prépare son fiel en répandant des larmes.
La fureur dans le cœur, & la paix dans les yeux,
Même en les invocant elle trahit les Dieux;
Elle attaque à la fois le nom & la fortune;
La gloire l'éblouit, la grandeur l'importune.
Fuyez de cet aspic les yeux étincelans,
Il vous perdra, mortels, s'il connoît vos talens.

Il est difficile de parler aussi bien de la cour, & de la regretter beaucoup: mais quand même Mr. le Cardinal de Bernis seroit sensiblement affligé d'en être éloigné, on

folue nécessité, & surtout celles de la table, que les gens de cour ne diminuent jamais; il fait distribuer tous les jours à plus de douze cents pauvres de quoi pouvoir subsister, & paye plus de six cents travailleurs pour réparer les bâtimens & les maisons. Voilà qui montre bien la supériorité de l'esprit de la religion, sur l'esprit du monde.

ou trouve un grand motif de consolati
quand on en sort Cardinal-Archevêq
avec cent cinquante mille livres de rent
L'on peut dire d'un pareil exil ce que Ph
nace dit des Etats de Mitridate après la
faite de ce Roi.

Et dont le débris fait un empire puissant.

Je conviens que la véritable philosopl
est plus propre à consoler de la perte
grandeurs de la cour, que la conservati
d'une partie de ces mêmes grandeurs : m
la philosophie est comme la grace des J
senistes, elle ne s'acquiert pas, & elle n'
le partage que de ceux qui sont prédesti
à l'avoir; la nature en naissant nous dor
un caractere, qu'il est impossible à l'art
pouvoir jamais changer, & nos premie
passions nous suivent dans le tombeau,
ge les affoiblit & ne les détruit pas.

MONSIEUR,

Votre très-humble Serviteur,

* * *

LETT

LETTRE VINGT-HUITIEME.

SUR PLUSIEURS AUTEURS MODERNES.

MONSIEUR,

Il me reſte encore à vous parler de quelques Orateurs, de quelques philoſophes moraliſtes, & de quelques auteurs qui ont travaillé à épurer le gout. Je commençerai par Balzuc. On ignoroit que la langue françoiſe, ſans le ſecours du vers, pouvoit être, & étoit véritablement, ſuſceptible d'un tour nombreux. Amiot, Marot, l'un dans la proſe, & l'autre dans les vers, avoient été plus occupés à enrichir la langue, qu'à la polir. Elle étoit, avant eux, dans un état pitoyable. Ils furent obligés de pourvoir d'abord au néceſſaire, & de courir au plus preſſé; c'étoit l'abondance des mots & la clarté de la conſtruction. Malherbe fut le premier, qui chercha la cadence, & qui la fit ſentir: mais il crut que cette cadence ne pouvoit ſe trouver que dans les

vers: *il se mocquoit*, dit l'historien de vie, *de ceux qui disoient que la prose avo ses nombres, & il s'étoit mis dans l'espi que faire des périodes nombreuses, c'étoit fa re des vers en prose.*

Balzac trouva le premier le secret donner à la langue françoise un to qu'elle n'avoit jamais eû, & qui, aujou d'hui, chez les bons écrivains, fait une ses plus grandes beautés. Il n'est donc p étonnant qu'il ait été regardé de so temps, comme le plus éloquent homme son siecle; & qu'il soit encore aujourd'h estimé, malgré ses défauts, qui sont tr considérables. Il est rempli d'hyper outrées; son stile est enflé & affecti n'est pas toujours vrai, &, pour voulo être trop sublime, il perd entierement vûe la belle & simple nature. De tous s ouvrages celui qui me paroît le moins bo c'est celui, qui lui a acquis autrefois plus de réputation; je veux dire ses le tres: c'est aussi le sentiment de Despréau „Dans quelle estime, *dit-il*, n'ont point é „il y a trente ans, les ouvrages de Balza „on ne parloit pas de lui simplement, com „me du plus éloquent homme de son siecl „mais du seul éloquent. Il a effectiv „ment des qualités merveilleuses :

pe

„peut dire que jamais personne n'a mieux
„sû sa langue que lui, ni mieux entendu
„la propriété des mots, & la juste mesure
„des périodes: c'est une louange que tout
„le monde lui donne encore. Mais on
„[illegible] apperçu, tout d'un coup, [illegible]
„[illegible] s'est employé toute sa vie [illegible]
„l'art, qu'il savoit le moins: je veux [illegible]
„l'art de faire une lettre [illegible]
„sonnes soient toutes pleines [illegible]
„choses admirablement [illegible]
„que par-tout les [illegible]
„lui au genre [illegible]
„[illegible] & l'[illegible]
„lui pardonner [illegible]
„dire toutes les choses [illegible]
„les [illegible]
„que tous les [illegible]
„& même [illegible]
„à sa louange.

Il s'est [illegible]

„Il y a [illegible]
[illegible]

Ce [illegible]
ple [illegible]
ajouter [illegible]

trois ouvrages de Balzac, le Prince, le
crate Chrétien & les Entretiens. Bal
avoit beaucoup d'érudition : & cette éru
tion étoit conduite par un grand bon sens
un esprit supérieur. Il a fait des vers
tins qui ne sont point indignes des
de la bonne latinité. Si Balzac s'étoi
né autant de soin pour dire nature
ment de très-belles choses, qu'il en a p
pour les dire hyperboliquement, il se
encore regardé comme un des premi
hommes de son siécle [1].

P A T R U.

On a donné, & on donne encore aujo
d'hui, à Mr. [2] Patru le surnom de G

[1] Jean Louïs Guez, Seigneur de Balzac étoit d'
goulême, où il naquit en 1595, suivant Mr. Bayle,
en 1594, suivant un mémoire de Chapelain. Il mou
le dix huit Fevrier 1654: c'est lui qui a fondé le
de la prose de l'Académie Françoise, dont il étoit m
bre. Il eût de grands différens avec le pére Goulu G
ral des Feuillans. Ce pére Goulu naquit à Paris
25 Aout 1576, & mourut le cinq Janvier 1621. Il
fils de Nicolas Goulu savant Professeur en grec, & aut

[2] Olivier Patru, Doyen de l'Académie Franço
Avocat au Parlement de Paris, naquit dans cette
l'an 1604. Il fit à sa réception dans l'Académie en 16

vre *François*. Il a été non-ſeulement le modele des Orateurs, mais encore le reſtaurateur du Bareau. Avant lui, un Avocat qui vouloit avoir la réputation d'être éloquent, étoit beaucoup moins occupé des raiſons qui pouvoient rendre ſa cauſe bonne, que d'une eſpece d'érudition déplacée, par laquelle il étaloit de grands paſſages des auteurs anciens. Les péres de l'Egliſe, les poëtes grecs, les conciles, tout étoit également bon : St. Auguſtin, Homere, & St. Baſile étoient pour lors d'un auſſi grand poids au Barreau, que du Moulin, Grotius & le Préſident d'Argentré le ſont aujourd'hui, dans une queſtion de droit obſcure & équivoque. Patru comprit qu'on ne

un diſcours qui plus ſi fort aux Académiciens qu'ils ordonnerent qu'à l'avenir ceux qui ſeroient reçus feroient un diſcours pour remercier la Compagnie. Voilà l'origine de tant de bons, de médiocres, & de mauvais diſcours, qu'on a recueillis dans pluſieurs volumes, qui montrent que le même ſujet peut être traité d'un nombre infini de manieres. Car celui qui prononce ſon diſcours, s'il faut en croire Mr. de Voltaire, eſt obligé d'y montrer que Louïs XIV. étoit un très-grand homme, le Cardinal de Richelieu un grand homme, le Chancelier Seguier une eſpece de grand homme, & lui récipiendaire un homme, qui étoit appelé à remplir la place d'un homme, qui avoit été un grand homme.

ne devoit citer, dans un Plaidoyer, ‹
des autorités absolument nécessaires; ‹
ces autorités devoient être puisées dans
plus fameux Jurisconsultes, & point
tout dans des auteurs qui ne devoient ‹
d'aucune considération dans des matie
de droit & de coûtume; il sentit enc
qu'il étoit nécessaire de ne point affoil
les raisons tirées du fond de la cause,]
trop d'autorités étrangéres. Enfin, i
forma sur Ciceron, dont il a même trac
l'Oraison pour le Poëte Archias. Il p
fectionna, ou du moins il porta bien l
du point où elle étoit, l'éloquence de
siécle.

Un homme de Lettres prétend que
tru suivit l'Orateur romain de *fort près*
tout, hors en ce qui regarde la force
la véhémence. Il croit qu'il faut attrib
au caractére doux du François la dista
qu'il y a entre lui & le Romain pour
véhémence: mais ne seroit-il pas plus
turel de fonder cette distance sur la di
rence des sujets qu'ils ont traités. Ci
ron plaidoit pour la conservation de la]
publique Romaine, pour le salut d'un R
pc

3 Juvenal Satire I.

4 C'est un des meilleurs plaidoyers de Patru, p

pour la perte d'Antoine, un des successeurs du maître du monde. Il n'est gueres difficile à un homme naturellement éloquent d'être véhément dans de pareilles causes; on le feroit même avec un mérite médiocre: c'est-là le cas où l'on peut appliquer le vers de Juvenal [3]: *Si negat Apollo facit indignatio versum.* Patru plaidoit pour la cassation du Testament d'un pauvre particulier; pour un jeune Laquais Allemand [4], qu'une servante de cabaret accusoit du crime de seduction. Quels pitoyables sujets, pour fournir à l'Orateur la véhémence & la force de Ciceron! Le sage & éclairé Despréaux regardoit Patru non-seulement comme un homme des plus éloquens, mais comme un des plus surs & des plus savans critiques: c'est de lui qu'il a voulu parler dans ces vers de son Art Poëtique.

> Faites choix d'un censeur solide & salutaire,
> Que la raison conduise & le savoir éclaire,
> Et dont le crayon sur d'abord aille chercher
> L'endroit que l'on sent foible & qu'on veut se cacher.

Le Commentateur de Despréaux a fait une note sur ces vers, que je rapporterai ici: ceux

qu'il a su tirer parti de la qualité d'étranger, & des droits de l'hospitalité.

ceux qui aiment les anecdotes littéraire trouveront de leur gout. *Mr. Patru é eu réputation de si grande rigidité que, qu Mr. Racine faisoit à Mr. Despréaux quel observation un peu trop subtile sur des droits de ses ouvrages, Mr. Despréaux, lieu de lui dire le proverbe latin*, ne sis truus mihi, n'ayez point pour moi la vérité d'un oncle, *lui disoit*, ne sis Pa mihi, n'ayez point pour moi la sévérité Patru.

Mr. Patru étoit aussi honnête-homr qu'il étoit savant & éloquent. Il mér l'estime de tous ceux qui le connurent: cependant il vécut presque dans l'indigen C'est à cet état, qui sembloit devoir être peu fait pour lui, que Despréaux fait lusion dans ces deux vers;

> Et j'aime mieux Patru, même dans l'indigence,
> Qu'un commis engraissé des malheurs de la Fran

Despréaux avoit en vue, dans ce d nier vers, un Fermier général, qui pr soit si fort Patru de lui payer une somr assez considérable, qu'il lui devoit, que lui-ci étoit sur le point de vendre ses livr la plus agréable, & presque la seule cho qui lui restoit. Despréaux le tira de c embarras, & lui prêta une somme bea

cou

coup plus considérable que celle pour laquelle il avoit résolu de vendre sa bibliothéque. Il voulut qu'il la gardât pendant toute sa vie, & ne la prit qu'après sa mort. Dans l'esprit des véritables Philosophes, ce trait de Despréaux lui fait autant d'honneur que ses ouvrages, & peut être plus, quelque beaux qu'ils soient. Il est bien étonnant que, dans un temps, où les gens de lettres étoient protegés en france, on y ait laissé Patru .dans l'indigence. Il fut connu personnellement du Cardinal de Richelieu, qui le fit recevoir de l'Académie Françoise, faveur très petite, pour aider à vivre, lorsqu'elle n'est pas jointe à d'autres. Il faut que le sort de Patru ait été bien bisarre & bien infortuné. Chapelain étoit riche, jouissoit de plusieurs pensions de la cour très-considérables : & lui étoit dans l'indigence ! *ô tempora ! o mores !*

J'ai dit que Patru avoit été regardé par tous les plus grands hommes de son temps, comme le critique le plus éclairé. Mr. l'Abbé d'Olivet fait, au sujet de la réputation de Patru sur ce point, une remarque qui me paroît de la plus grande utilité. *Il nous est important*, dit-il, [5] *de nous faire des*

[5] Hist. de l'Acad. Françoise Tom. II. p. 110.

des amis prompts à nous censurer; d'un autre côté nous pouvons, quelquefois nous devons même, résister à leur censure. Premier exemple, celui de la Fontaine: jamais il n'eût fait les Fables, s'il en eût cru Mr. Patru. Ce n'est pas, *dit-il dans sa Préface*, qu'un des maîtres de notre éloquence n'ait désapprouvé le dessein de les mettre en vers. *Autre exemple; celui de Mr. Despréaux, à qui Patru soutenoit que l'art Poëtique, dans le détail, où il se proposoit d'entrer, n'étoit pas une matiere susceptible d'ornement. Ainsi ces deux ouvrages, les Fables de la Fontaine & l'Art Poëtique de Despréaux, ouvrages admirables & des plus parfaits sans doute, que nous ayons en notre langue, nous ne les aurions pas si l'autorité d'un habile critique avoit prévalu. Il faut, ce me semble, qu'un habile écrivain distingue l'entreprise d'avec l'exécution: pour l'exécution, qu'il s'en rapporte à ses amis sincéres; c'est à eux à juger ce qu'elle vaut: mais pour l'entreprise, qu'il consulte ses forces, & qu'il se livre à son génie; c'est à lui à se sentir.*

Ces réflexions de Mr. l'Abbé d'Olivet sont excellentes: & il n'est déjà que trop arrivé

[6] Monsieur le Maître avoit un frére appellé Louis Isaac le Maître de Saci, qui naquit à Paris en 1613, &

yé que l conseils de gens fort habiles
détourné plusieurs de leurs amis d'en-
prendre des ouvrages qui auroient été
de grande utilité au public. Si Racine
ajouté foi aux avis de Corneille, nous
avons point tous les chef-d'œuvres,
il a donnés. Comme ce fait est de con-
sequence, je citerai ici où je l'ai puisé;
t dans une Lettre écrite par Mr. de Va-
court, ami intime de Racine : cette Let-
est rapportée dans l'histoire de l'Aca-
mie Françoise. *Un autre fait*, dit Mr.
Valincourt, *que je tiens de Racine, c'est
étant allé lire au grand Corneille la seconde
ses Tragédies, qui est Alexandre, Corneille
donna beaucoup de louanges: mais, en
même temps, lui conseilla de s'appliquer à tout
autre genre de Poësie qu'au dramatique:
...t qu'il n'y étoit pas propre. Corneil-
était incapable d'une basse jalousie : s'il par-
lait ainsi à Racine, c'est qu'il pensoit ainsi.
...s vous savez qu'il préféroit Lucain à
Virgile.*

LE MAÎTRE.

Les Plaidoyers de le Maître [6] me pa-
raissent bien inférieurs à ceux de Patru;
quoi-

l'Éleve de Mr. Arnaud son oncle. Les troubles qui
...verent contre la maison de Port-Royal le firent

quoiqu'il y ait assez souvent, de fort be
morceaux. Mais ils sont remplis d'
érudition monstrueuse, & presque :
gout, à force d'être abondante : à p
trouve-t-on quinze lignes qui ne so
suivies d'un passage d'un pére de l'ég
ou d'un Concile. On prétend que Mı
Maître n'avoit point d'abord farci ses I
doyers d'autant de citations saintes & p
fes; mais qu'après s'être retiré avec les
litaires de Port-Royal, il fit ce pieu
ennuyeux mêlange dans ses Plaidoy
Les partisans de Port-Royal l'en loué
beaucoup : ils aimoient trop St. Augu
p

mettre à la Bastille : il y fût deux ans & demi,
travailla à la traduction du vieux Testament, à la q
il joignit ensuite des remarques. Nous avons déj
que deux des plus savans hommes du dernier si
Mr. Huet Evêque d'Avranche, & Mr. le Clerc, trouv
qu'il y avoit plus d'onction & de piété dans se
marques, que de science & d'érudition.

7 Lettre pour servir de réponse à celle de Mr
cine.

8 Il y a eu deux auteurs sous le regne de Louïs
portant également le nom de Desmarets, que que
écrivains étrangers ont confondus mal à propos :
premier dont il s'agit ici, s'appeloit Jean Desmare
St. Sorlin : il étoit de l'Académie Françoise & Inten

pour n'être pas charmés de le retrouver dans les Plaidoyers de Mr. le Maître, quoiqu'en lambeaux. Ils ont même donné des marques publiques de leur approbation à cet égard. *Tout le monde sait*, disent-ils [7], *que Mr. le Maître a fait des Plaidoyers*, *que les Jurisconsultes admirent*, *où l'éloquence défend la justice*, *où l'Ecriture instruit*, *où les Péres prononcent*, *où les Conciles décident*. C'étoit Mr. Racine qui avoit occasionné cet éloge des Plaidoyers dévots de Mr. le Maître, par une comparaison badine, qu'il avoit faite entre la dévotion de Mr. le Maître & celle de Desmarets [8]. *Que faisoit*, dit-il,

du Duc de Richelieu. Il fit le sonnet qui sert d'inscription à la statue équestre de Louïs XIII. qui est à Paris à la place Royale; il composa plusieurs ouvrages, dont les plus connus sont la comédie des Visionaires, à laquelle le Cardinal de Richelieu avoit aussi travaillé; & le poëme de Clovis, si souvent & si justement critiqué par Despréaux, dans ses satires & dans ses épigrammes.

Le second s'appeloit Seraphin Regnier Desmarets; il étoit aussi de l'Académie Françoise: il naquit à Paris, & fut prieur commendataire de Grammont, & Abbé de St. Laon de Thouars. Il devint Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoise. Nous avons de lui une traduction de Rodriguès assez exacte: mais beaucoup de gens pré-

dit-il, 9 *dans le monde Mr. le Maître?* *Il plaidoit, il faisoit des vers: tout cela est également profane, selon vos maximes. Il avoue aussi, dans une Lettre, qu'il a été dans le dèreglement, & qu'il s'est retiré chez vous pour pleurer ses crimes. Comment donc avez-vous souffert qu'il ait tant fait de traductions, tant de livres sur les matieres de la grace? Ho, ho, direz-vous, il a fait auparavant une longue & sérieuse pénitence, il a été deux ans entiers à bêcher le jardin, à faucher les prés, à laver les écuelles. Voilà ce qui l'a rendu digne de la doctrine de St. Augustin. Mais vous ne savez pas quelle a été la pénitence de Desmarets: peut-être a-t-il fait plus que tout cela.*

EVRAD.

Il y a de très beaux plaidoyers parmi ceux d'Evrad: le plus éloquent & le meilleur est pour un jeune Conseiller au Parlement, accusé du crime de rapt par une demoiselle des premieres maisons de la Cour. On y trouve de très-bonnes choses sur la dignité de la magistrature, & sur les égards qui lui

ferent celle de Binet. Il a aussi composé une grammaire françoise, ouvrage sec par lui-même, au quel toutefois il s'est appliqué avec beaucoup d'exactitude.

lui sont dûs. Le plaidoyer pour Mr. le Duc de Mazarin contre sa femme est aussi fort bon: j'aimerois cependant mieux le premier.

THOMAS ET GAILLARD.

La perte de tant de grands hommes fait sans doute un vuide bien considérable. Cependant il ne faut pas croire que les lettres & les talens ayent été ensevelis avec eux. Car, sans parler ici des Littérateurs connus depuis longtemps, & qui vivent encore, combien n'avons-nous pas de personnes qui entrent dans la carriere, & qui par leurs premiers essais, nous font espérer pour la suite, les succès les plus grands? Je ne puis me refuser au plaisir d'en nommer quelques-uns. Mr. Thomas a montré dans ses éloges historiques, une éloquence mâle & nerveuse, philosophique & hardie. Il y joint des vues aussi justes que vastes, & des connoissances très-étendues: qu'on en juge par les notes dont il a enrichi son éloge de Descartes, celui de Sully, &c. On est étonné de voir qu'à la fleur

On a publié un récueuil assez considérable de ses poësies qui a été très-bien reçu du public.

9 Lettre de Mr. de Racine.

fleur de ſon âge, il ſoit ſi bien inſtruit de ce qu'il y a de plus recherché & de plus profond dans l'art de gouverner, dans celui de faire la guerre, ſoit ſur terre, ſoit ſur mer, dans les finances, dans les divers ſyſtèmes philoſophiques, &c. Nous ne parlons point de ſa poëſie, quoiqu'il ait pluſieurs morceaux qui prouvent qu'il eſt poëte auſſi bien qu'orateur. Ce qu'il a de plus beau, c'eſt qu'il ſait allier les vertus ſociales, & les procédés les plus nobles à ſes rares talens.

Mr. Gaillard qui s'eſt trouvé ſon concurrent [10], a ſu l'égaler par une éloquence toute différente. Le goût & la juſteſſe, la douceur & l'élégance rendent ſa philoſophie aimable. Son hiſtoire de François I. morceau d'un autre genre, vient de lui aſſurer de nouveau les ſuffrages de l'Europe.

Ce n'eſt pas ſeulement dans les Académies, que l'on trouve aujourd'hui des hommes éloquens. Le Barreau a de nouveaux Patru, & de nouveaux Cochin. Mr. Gerbier

[10] Mrs. Gaillard & Thomas ont partagé l'année 1766, le prix de l'Académie Françoiſe ſur l'éloge hiſtorique de René Deſcartes.

bier & Mr. de Beaumont ſuffiſent pour le prouver. Généreux défenſeurs de l'innocence ils ont le glorieux avantage de ne triompher, qu'en aſſurant le triomphe de l'humanité & de la juſtice. Ce n'eſt point aux affaires importantes qui leur ont été confiées, qu'ils ſont redevables de leur célébrité: ce ſont eux au contraire, qui par leurs talens ſupérieurs, rendent célébres les cauſes dont ils ſe chargent.

Au reſte, nous finiſſons par un aveu bien conſolant: c'eſt que ſi nous voulions nommer ici tous ceux qui le méritent, ce petit article deviendroit un morceau exceſſivement long.

BOURDALOUE.

Parmi tous les prédicateurs, j'ai toûjours placé Bourdaloue au premier rang. Selon moi il eſt auſſi au deſſus de tous les autres, que la verité eſt au deſſus de l'illuſion. Flechier a eu les graces de la diction; Boſſuet a été pathétique, ſublime; Saurin a été éloquent: mais Bourdaloue a mis la raiſon dans tout ſon jour, & nous a forcé à la goûter par la maniere éloquente dont il nous l'a préſentée. Dans ſes ouvrages, l'éloquence n'eſt que l'organe de la raiſon: il ne cherche jamais

à plaire, mais à persuader; & il plaît sans le vouloir, & persuade comme il le souhaite. Il établit d'abord des principes bien liés & bien déduits; il fait ensuite l'application de ces principes à un point de morale; & il développe avec une sagacité merveilleuse, tout ce qui peut en résulter d'utile pour les hommes, dont il peint souvent la vie & les moeurs au naturel. Jamais personne n'a fait des portraits tels que ceux de Bourdaloue [11].

FLECHIER.

Flechier a composé de très-beaux Panégyriques: celui de Mr. de Turenne est regardé comme le meilleur. Il avoit toutes les graces de la diction: mais il manquoit de force. Il étoit cependant grand orateur

[11] Louïs Bourdaloue, Jesuite, a été regardé avec raison comme le premier prédicateur du Royaume. C'est la justice que toute la cour de Louïs XIV. (c'est à dire la plus éclairée qu'il y eût en Europe) lui a rendue, dans cinq avents & autant de carêmes qu'il a prêchés. Il étoit né à Bourges le vingt Août 1632, & mourut le treize May 1704.

[12] Esprit Flechier, de l'Académie Françoise, Evêque de Nîmes, naquit à Pernes, diocese de Carpentras.

orateur: & les graces réparoient en lui le défaut du peu de véhémence. Il a fait la vie de Théodose: cet ouvrage est fort bien écrit, mais les connoisseurs trouvent qu'il semble plûtôt sortir de la main d'un bon orateur que d'un grand critique [12].

BOSSUET.

Mr. Bossuet fut un de ces génies supérieurs, que dix siecles produisent à peine, & qui paroissent tous les mille ans, parmi les hommes, comme des phénomenes de l'esprit humain. Il fut grand dans toutes les sciences, sublime & pathétique dans le discours oratoire: son Oraison funebre de la Reine de la Grande-Bretagne est un chef-d'oeuvre. Il fut concis, exact dans l'histoire. Quelque abregé que soit son Dis-

Son merite lui attira l'estime de Mr. le Duc de Montausier, qui fut son Mecene. Le Roi pour lui donner le moyen de faire plus de bien à l'Eglise, lui donna d'abord l'Evêché de Lavaur, & ensuite celui de Nîmes. Il a composé l'histoire de Theodose le grand, pour l'instruction de Mr. le Dauphin; il a aussi écrit la vie du Cardinal Commendon, celle du Cardinal Ximenes. Nous avons encore deux volumes de ses Sermons & de ses panégyriques: il mourut le seize Fevrier 1710 agé de septante-huit ans.

Discours sur l'Histoire universelle, il est excellent. Il s'acquit dans les matieres de Théologie & de controverse un nom qui ne périra jamais. L'Histoire des variations sur les dogmes des Protestans, est le livre le plus fort qu'on ait écrit contre eux. Ses ouvrages contre Mr. Claude sont aussi profonds que savans: & je crois que la

13 Mr. Bossuet fit une fort mauvaise critique de l'admirable poëme de Telemaque; elle fut trouvée si plate par le public, que Mr. Bossuet en eut honte, & tâcha vainement de faire croire qu'il n'en étoit pas l'auteur.

Telemaque est un si excellent livre, il est si utile à former les mœurs & le caractere d'un Prince vertueux, qu'on ne sauroit assez en recommander la lecture à ceux qui par leur naissance sont destinés à gouverner les hommes. Il y a plus de choses utiles pour le bonheur du genre humain dans les différentes explications des loix de Minos, & surtout dans celle que donne Telemaque, & qui remporte le prix, que dans tous les ouvrages de Mr. Bossuet. Quel bien réel produit à la société une éloquente oraison, une exacte discussion des variations d'une secte ? Ceux qui y sont attachés répondent en opposant d'autres variations à ceux qui leur reprochent les leurs, & chacun reste dans la communion qu'il suit. Un auditeur dit, en sortant de l'Eglise, voilà un beau discours, & un éloge bien fait de la Reine d'Angleterre, & ne devient ni meilleur, ni plus utile à ses concitoyens. Mais un Roi, mais un

la Bruyere a eu raison de dire, en faisant mention de ce qu'on penseroit un jour de Bossuet, *Parlons d'avance le langage de la postérité, un Pere de l'Eglise.* Je ne sai si le caractere de Bossuet fut aussi bon, que son génie fut beau: il eut des démêlés avec l'illustre [13] Mr. de Fenelon, qui ne lui ont pas fait honneur dans la République des Lettres

Prince destiné à régner, qui voit comment Idomenée avoit été conduit dans les plus grands égaremens par de lâches flateurs, & par un Ministre trompeur & dissimulé, réfléchit d'autant plus sur ce qui peut lui arriver, & reconnoît qu'on ne peut traiter avec plus de force & en même temps avec plus de verité les dangers où la flatterie, l'aveugle confiance, peuvent entraîner un Prince. Toutes les Nations ont voulu partager un ouvrage aussi precieux que le Telemaque de Mr. de Fenelon: il est traduit en Anglois, en Allemand, en Hollendois, en Suedois, en Italien, en Espagnol. Un très-bon poëte Italien en a donné, il y a environ trois ans, une nouvelle traduction en vers, qui a eu beaucoup de succès. Mr. de Voltaire prétend, qu'on ne doit pas donner le nom de poëme au Telemaque, parce qu'il n'est pas écrit en vers. Il sera donc selon ce principe un poëme pour les Italiens, & pour nous un Roman admirable, ayant, à la rime près, toutes les qualites d'un poëme épique dans un degré supérieur.

Nous avons déjà dit que Mr. de Fenelon a fait des dialogues des morts, qui sont très-instructifs & très-amusans ; ils joignent l'utile à l'agréable. Comme ces

Lettres, & peut-être même dans l'esprit du public.

MASSILLON.

Nous avons des Sermons sous le nom de Massillon [14]: on prétend qu'ils ne sont point tels qu'ils ont été prêchés par l'auteur. Il y a cependant de bien belles choses: & il seroit à souhaiter qu'on pût les imprimer sur un manuscrit exact, & qui eût été écrit par l'auteur, ou copié sur le sien. Le Sermon sur la Passion m'a paru toujours un des plus beaux morceaux qu'il y ait dans ce genre. Le mérite du Pere

dialogues étoient composés pour Monseigneur le Duc de Bourgogne, on y trouve partout des préceptes, & des avis très-nécessaires à un Prince.

Nous avons encore de Mr. de Fenelon un traité de l'existence de Dieu, écrit avec beaucoup de clarté & de précision.

Le caractere de Mr. de Fenelon fut aussi aimable que son esprit; il avoit des mœurs pures sans être austere; il étoit charitable, haïssant le vice, mais cherchant à sauver le vicieux, à le ramener à la vertu, & non pas à le perdre. Les Jansenistes, qui ne l'aimoient pas, ont voulu lui faire un crime de sa sage tolérance: jamais il ne persecuta personne dans son diocese pour la religion, dans un temps où l'on renouveloit en France les persécutions des premiers Empereurs contre les Chrétiens.

Pere Maſſillon lui fit avoir l'Evêché de Clermont: on pourroit former un doute ſur ſon avancement. Il étoit Pere de l'Oratoire. Ses ennemis le firent-ils faire Evêque pour l'éloigner de Paris, ou pour montrer qu'ils récompenſoient le mérite même dans leurs adverſaires? Décidera la queſtion qui voudra: ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il n'a plus prêché dès qu'il a été Evêque.

SAURIN.

Les Proteſtants louent beaucoup Saurin [15]; ils ont raiſon: ils le placent à côté de

Le livre des Maximes des ſaints, dans le quel Mr. Boſſuet prétendit trouver des principes de Quiétisme, fournit à cet Evêque le prétexte de perſecuter Mr. de Fenelon: mais ce ſage Evêque donna à ſes confréres l'exemple de la plus grande modération: car ſon livre ayant été condamné à Rome, il fut le premier à déſapprouver ſon ouvrage, & ſe ſoumit aux déciſions du Saint-Pere.

14 Jean Baptiſte Maſſillon, prêtre de l'Oratoire naquit à Hieres en Provence, de parens pauvres. Son merite éminent répara le défaut de ſa naiſſance; il fut fait Evêque de Clermont in 1718.

15 Les partiſans de Mr. Saurin & ceux de Mr. de la Chapelle partagerent pendant un temps les Miniſtres du

de Bourdaloue ; ils ont tort. Saurin ne l'égale point: il n'a, ni autant de force ni autant de véhémence que lui ; il ne connoît point aussi bien le cœur humain ; disons plus, il n'a point cette éloquence mâle. Il est plus fleuri, plus embelli, si l'on veut : mais l'éloquence de Bourdaloue entraine, ravit : & celle de Saurin flatte, plaît & attache.

MONTESQUIEU.

Mr. de Montesquieu, Président à Mortier au Parlement de Bourdeaux, est un des écrivains françois qui a trouvé le plus d'admirateurs dans les nations étrangeres, le plus de partisans dans ses concitoyens éclairés, & le plus d'ennemis parmi les gen
q'

Saint Evangile en Hollande : le grand nombre étoit p
Mr. Saurin. Ils voulurent interdire dans un sinod
prédication & les autres fonctions du Ministere à
de la Chapelle: mais les Etats Généraux lui ordo
rent de continuer de prêcher malgré les ordres d
node : c'est ce qu'il a fait jusqu'à sa mort. Le
de la dispute entre ces Ministres, qui avoient to
deux beaucoup de mérite, étoit venu d'une dispu
une question de théologie. Quelques dames q
tendoient, que sans être nommées, elles avoi
tournées en ridicule dans un ouvrage de M

qui croyent voir partout l'irreligion, & qui dèshonorent la France par leurs critiques, qui ne sont que trop appuyées quelquefois de l'autorité du gouvernement surprise par de fausses accusations, ou excedée par les cris & les clameurs de l'hipocrisie.

Lorsque Mr. de Montesquieu eut publié ses Lettres persanes, chef-d'œuvre du bon sens & de la plus fine plaisanterie, on commença à cabaler contre lui: on lui reprochoit d'avoir attaqué le chef de l'Eglise, en disant que *le Pape étoit une vieille idole qu'on encensoit par coutume.* On l'accusoit d'être mauvais citoyen & Socinien, parce qu'il avoit écrit dans une de ces lettres: „Le „Roi est un grand magicien; il exerce son „empire sur l'esprit même de ses sujets, & „les

Chapelle, parce qu'elles étoient amies de Saurin, se mêlerent de cette affaire, & l'embrouillerent bientôt de façon qu'il fallut toute la prudence & toute l'autorité des Etats-Généraux pour empêcher une espece de Schisme dans les Eglises françoises. Cette dispute donna occasion aux adversaires de Mr. Saurin de rechercher la conduite qu'il avoit tenue avant d'être dans le Ministere. Ils rapporterent plusieurs faits très-bien certifiés, qui auroient terni la réputation de cet éloquent Orateur, s'il n'eût pas reparé ses fautes passées, par une conduite exemplaire lorsqu'il fut devenu Ministre.

„les fait penſer comme il veut. S'il n'a
„million d'écus dans ſon tréſor, & qu
„ait beſoin de deux, il n'a qu'à leur
„ſuader qu'un écu en vaut deux ; &
„croyent. S'il a une guerre difficile à
„tenir, il n'a qu'à leur mettre dans la
„qu'un morceau de papier eſt de l'ar
„& ils en ſont auſſi-tôt convaincus.
„même jusqu'à leur faire croire, qu'i
„guérit de toutes ſortes de maux en
„touchant, tant eſt grande la force
„puiſſance qu'il a ſur les eſprits. Ce
„je dis de ce Prince ne doit pas t'étor
„il y a un autre magicien plus fort
„lui, & qui n'eſt pas moins maître de
„eſprit, qu'il l'eſt lui-même de celui
„autres. Ce magicien s'appelle le P
„tantôt il lui fait croire que trois ne
„qu'un, que le pain qu'on mange n'eſt
„du pain, ou que le vin qu'on boit
„pas du vin ; & mille autres choſes de
„te eſpece."

La Sorbone trouva fort mauvais qu
bek, écrivant à Ibben, ne crût pas
transſubſtantiation ; & les dévots n'on
mais pardonné à Mr. de Montesquieu
voir fait parler un Perſan comme il dc
parler. Quelques gens de lettres d'un
rite médiocre furent piqués de ce

avoit dit de l'Académie Françoiſe; mais les plus illuſtres Académiciens rirent avec le public d'une plaiſanterie ingénieuſe; & dans la ſuite, Mr. de Montesquieu fit lui-même l'ornement de cette célébre & illuſtre Compagnie. „J'ai oui parler, *fait-il dire à un* „*Perſan*, d'une eſpece de tribunal, qu'on ap- „pelle l'Académie Françoiſe: il n'y en a „point de moins reſpecté dans le monde; „car on dit qu'auſſi-tôt qu'il a décidé, le peu- „ple caſſe ſes arrêts, & lui impute des loix „qu'il eſt obligé de ſuivre. Il y a quel- „que temps que pour fixer ſon autorité, il „donna un Code de ſes jugemens: cet en- „fant de tant de peres étoit presque vieux „quand il naquit; & quoiqu'il fût légitime, „un bâtard qui avoit déjà paru l'avoit „presque étouffé dans ſa naiſſance. Ceux „qui le compoſent n'ont d'autres fonctions „que de jaſer ſans ceſſe: l'éloge va ſe pla- „cer comme de lui-même dans leur babil „éternel; & ſi-tôt qu'ils ſont initiés dans „ſes miſteres, la fureur du panegyrique „vient les ſaiſir, & ne les quitte plus. Ce „Corps a quarante têtes toutes remplies de „figures, de métaphores, & d'antitheſes: „tant de bouches ne parlent presque que „par exclamations. Ses oreilles veulent tou- „jours être frappées par la cadence & l'har-

„monie : pour les yeux il n'en eſt pas ques„tion ; il ſemble qu'il ſoit fait pour parler „& non pas pour voir. Il n'eſt point fer„me ſur ſes piés ; car le temps qui eſt ſon „fléau l'ébranle à tous les inſtans, & détruit „tout ce qu'il a fait. On a dit autrefois „que ſes mains étoient avides : je ne t'en „dirai rien, & je laiſſe à décider cela à „ceux qui le ſavent mieux que moi."

Les Evêques & ſur-tout les Evêques Janſeniſtes, quoiqu'ils fuſſent moins maltraités que les Moliniſtes, n'entendirent point la plaiſanterie, comme avoient fait les plus illuſtres Académiciens : ils n'ont jamais pardonné à Mr. de Montesquieu d'avoir dit „J'entrai l'autre jour dans une maiſon, où „je vis d'abord un gros homme avec un „tein vermeil, qui diſoit d'une voix forte „J'ai donné mon mandement, je n'irai point „répondre à tout ce que vous dites : mais „liſez le ce Mandement & vous verrez que „j'ai réſolu vos doutes. J'ai bien ſué pour „le faire, *dit-il*, en portant la main ſur le „front : j'ai eu beſoin de toute ma doctri„ne, & il m'a fallu lire bien des auteurs „latins. Je le crois, dit-un homme qui ſe „trouva là, car c'eſt un bel ouvrage ; & „je défierois bien ce Jeſuite, qui vient ſou-

„ver

„vent chez vous, d'en faire autant. Lisez „le donc, reprit-il, & vous serez plus in„struit sur ces matieres dans un quart d'heu„re, que si je vous en avois parlé toute „la journée. Voilà comme il évitoit d'en„trer en conversation, & de commettre sa „suffisance: mais comme il se vit pressé, „il fut obligé de sortir de ses retranche„mens; & il commença à dire théologi„quement force sotises, soutenu d'un Der„vis qui les lui rendoit très-respectueuse„ment. Quand deux hommes qui étoient „là lui disputoient quelques principes, il „disoit: cela est certain, nous l'avons jugé „ainsi, & nous sommes des juges infailli„bles. Et comment, lui dis-je alors, êtes„vous des juges infaillibles? Ne voyez-vous „pas, reprit-il, que le Saint Esprit nous „éclaire? Cela est heureux, lui dis-je, car „de la maniere que vous avez parlé tout „aujourd'hui, je reconnois que vous avez „grand besoin d'être éclairé."

L'esprit de tolérance, esprit sage & véritablement chrétien, que Mr. de Montesquieu a montré dans tous ses ouvrages, souleva contre lui une secte nombreuse de fanatiques, qui gémissoient eux-mêmes dans la persécution. Plusieurs bannis de leur patrie ne trouvoient une asile contre les poursui-

tes de leurs perſécuteurs qu'en faveur de cette même tolérance. L'auteur de la Gazette Janſeniſte, qui auroit été mis au pilori par les Moliniſtes, s'éleva pluſieurs fois dans ſes feuilles diffamatoires contre Mr. de Montesquieu, & le traita d'Athée pour avoir écrit: „On a beau dire qu'il „n'eſt pas de l'intérêt du Prince de ſouffrir „pluſieurs religions dans ſon état, quand „toutes les ſectes du monde viendroient s'y „raſſembler cela ne lui porteroit aucun „préjudice, parce qu'il n'y en a aucune „qui ne preſcrive l'obéiſſance, & ne prê„che la ſoumiſſion. J'avoue que les hiſtoi„res ſont remplies de guerres de religion: „mais qu'on y prenne bien garde, ce n'eſt „point la multitude de religions qui a „produit ces guerres, c'eſt l'eſprit d'intolé„rance qui animoit celle qui ſe croyoit la „dominante ; c'eſt cet eſprit de proſely„tiſme que les Juifs ont pris des Egyptiens, „& qui d'eux eſt paſſé comme une ma„ladie épidémique & populaire aux Maho„métans & aux Chrétiens. C'eſt enfin „cet eſprit de vertige, dont les progrès ne „peuvent être regardés que comme une „eclipſe entiere de la raiſon humaine. Car „enfin quand il n'y auroit pas de l'inhuma„nité à affliger la conſcience des autres, „quand

„quand il n'en résulteroit aucun des mau-„vais effets qui en germent à milliers, il „faudroit être fou pour s'en aviser. Celui „qui veut me faire changer de religion ne le „fait sans doute que parce qu'il ne changeroit „pas la sienne, quand on voudroit l'y forcer. „Il trouve donc étrange que je ne fasse pas „une chose qu'il ne feroit pas lui-même, „peut être, pour l'empire du monde."

Mr. de Montesquieu publia, plusieurs années après s'être acquis une très-grande réputation par ses Lettres Persanes, les Considérations sur les causes de la grandeur des Romains, & sur leur décadence. Cet ouvrage est celui d'un auteur qui joint la capacité d'un homme d'Etat aux réflexions d'un philosophe, & aux connoissances d'un grand historien. En effet pour produire un livre aussi bon que l'est celui de Mr. de Montesquieu, ce n'étoit pas assez de savoir parfaitement l'histoire, de connoître les mouvemens les plus secrets du coeur humain: il falloit encore avoir pénétré les secrets les plus cachés de la politique. Il y a cependant un endroit dans cet ouvrage, dont l'expérience semble avoir prouvé le peu de solidité: nous le rapporterons ici, & nous dirons ensuite ce qui nous oblige à le dèsapprouver. „Il y

„a un Prince dans le monde qui travaille „depuis quinze ans à abolir dans ſes états „le gouvernement civil, pour y établir le „gouvernement militaire. Je ne veux point „faire de réflexions odieuſes ſur ce deſſein: „je dirai ſeulement que par la nature des „choſes, deux cents gardes peuvent mettre la vie d'un Prince en ſûreté, & non „pas quatre-vingts mille; outre qu'il eſt „plus dangereux d'opprimer un peuple armé, qu'un autre qui ne l'eſt pas."

Ce Prince dont il ici queſtion eſt le feu Roi de Pruſſe: mais ce Monarque ne ſongea jamais à abolir le gouvernement civil, pour établir à ſa place le militaire; il avoit trop d'eſprit pour ſe figurer qu'il ne falloit d'autres magiſtrats dans ſes état que des militaires, au contraire il ſoumettoi ces militaires, fuſſent-ils Feldt-Marechaux même Princes, dans toutes leurs affaires viles, à l'autorité des tribunaux ordinair Mais il penſoit, que l'Etat militaire ét celui qui devoit être le plus diſtingué, plus honoré & le plus richement réc penſé. Qu'eſt-il arrivé d'une pareille duite? C'eſt que cet Etat, où le mili eſt ſi fort eſtimé, a réſiſté contre l'Europe, & a conclu une paix très rieuſe après ſept ans de guerre.

que ce Prince eût fait les établissemens que condamne Mr. de Montesquieu, il auroit eu bien de la peine à s'opposer à un seul des ennemis qui ont attaqué le Roi son fils; qui a été bien convaincu par l'expérience, qu'il vaut beaucoup mieux pour assurer la vie d'un Prince, & la sureté de ses états, quatre-vingts mille hommes, que deux cents gardes; & qu'un peuple armé est toujours plus prêt à défendre sa patrie, qu'un peuple qui n'est occupé que de commerce ou d'agriculture. Il faut joindre ces trois choses dans un état bien policé, & se souvenir toûjours, que c'est le militaire qui assure au laboureur sa tranquilité, & au marchand la liberté de son négoce.

Mr. de Montesquieu mit le comble à sa gloire & à sa réputation, en publiant son grand ouvrage sur l'Esprit des loix, livre admirable par son utilité pour les Magistrats, par ses instructions pour tous les citoyens, & par ses sages maximes pour tous les Princes, surtout pour les législateurs, à qui il découvre les véritables principes, & les véritables causes des loix, soit de celles qui sont déjà en usage dans tous les pays, soit des nouvelles qu'on croiroit devoir établir.

Tous les auteurs qui avoient écrit sur les loix avant Mr. de Montesquieu avoient traité cette matiere en jurisconsultes historiens, & lui l'a approfondie en philosophe jurisconsulte; il marche dans le labirinte obscur des loix, toûjours guidé par la nature, & conduit par la connoissance du coeur humain: c'est à l'aide de ce dernier secours qu'il démontre que le climat qui agit si fort sur le caractere & sur l'esprit des hommes, a sa plus grande influence dans la diversité des loix.

Qui peut douter de la vérité de ce principe s'il n'est pas stupide, ou de mauvaise foi? Qui peut n'y pas voir que l'usage du vin est nécessaire aux Nations qui vivent dans des climats froids, & pernicieux à celles qui habitent des pays extrémement chauds?

L'expérience nous apprend que tous les peuples qui vivent dans les contrées du Nord sont moins luxurieux, que ceux qui sont dans les climats méridionaux. Les Asiatiques & les Indiens ne sauroient se passer d'un serrail, qui seroit bientôt à charge à un Suedois, à un Danois, & dont un François ne s'accommoderoit, pendant quelque temps, que par inconstance &

par

par esprit de libertinage. La chaleur du climat donne perpétuellement une ardeur au sang qui doit nécessairement contribuer à l'amour des femmes.

Dans les pays que le soleil brule de ses rayons, les peuples sont lâches, mous, efféminés: il se fait par la transpiration une continuelle perte des fluides; ce qui affoiblit le corps: par la raison contraire les peuples qui vivent dans un climat froid ou temperé sont robustes, agiles, valeureux.

Tous les ennemis des philosophes, les fanatiques, les faux dévots, les hipocrites, & les imbéciles, que les cris de ces premiers entraînent toujours, se récrierent plus qu'auparavant contre Mr. de Montesquieu: ils le traiterent d'Athée, pour avoir dit que les peuples que Dieu avoit mis dans un pays chaud transpiroient davantage & avoient plus de soif que ceux qui étoient dans un pays plus froid. Le Gazetier ecclésiastique, ce calomniateur obscur, qui croit occuper la place de l'illustre Pascal, vomit des torrens d'injures contre Mr. de Montesquieu, un nombre d'auteurs subalternes se joignirent à lui: c'étoient de vieux mulets poussifs qui disputoient

dans la carriere le prix à un coursier andaloux. Tant de mauvais ouvrages contre l'Esprit des loix ont fait dire à un philosophe qui aux plus vastes connoissances joint l'esprit le plus délicat : *Que si ces brochures n'étoient pas mortes en naissant, la postérité auroit cru que l'esprit des loix avoit été écrit au milieu d'un peuple barbare.* Voilà comment s'explique l'illustre Mr. d'Alembert.

Defense de MONTESQUIEU.

Il vient de paroître un ouvrage intitulé, la *Théorie des Loix* civiles, ou principes fondamentaux de la société. Mr. de Montesquieu

16 Ce qui est écrit en lettre Italique dans cet article est pris mot à mot dans la Théorie des loix civiles; & tous les différens passages que nous citons contiennent les propres termes dont l'auteur se sert.

17 Jean Bodin, Jurisconsulte Angevin, naquit dans le seizieme siécle ; nous avons parlé plusieurs fois de lui ; il fut professeur en droit à Toulouse, & mourut de la peste à Laon en 1596 en sa soixante septieme année. On dit qu'il s'étoit fait Juif avant sa mort : mais la plus-part des écrivains conviennent qu'il mourut sans religion. Ses principaux ouvrages sont sa République, & son *Heptameron de abditis rerum sublimium arcanis :* il y examine les différents cultes, & il pa-

tesquieu est attaqué dans presque tous les Chapitres de ce livre. L'auteur prétend [16] *qu'on a trop loué les Ouvrages de ce célèbre Ecrivain après sa mort, & qu'on a révéré plusieurs autres savans, qui s'étant occupés des mêmes objets que lui, méritoient d'être encore moins estimés; ces savans sont* [17] *les Bodin, les Grotius, les Puffendorf, qui ont acquis une réputation presque aussi étendue que celle de Mr. de Montesquieu, sans qu'on sache sur quoi elle est appuyée. Le fameux livre de Grotius sur le droit de la guerre & de la paix n'offre qu'une collection terrible de passages grecs, latins, hébreux. C'est un amas d'érudition indigeste, assommante, un tissu de divi-*

roît pencher pour le Judaisme. Grotius, à qui on donna ce livre pour le réfuter, dit qu'il n'en valoit pas la peine : mais Grotius jugeoit de cet ouvrage trop légerement, & quelques incrédules ont prétendu qu'il n'en parloit avec tant de mépris, que parce qu'il ne se sentoit pas en état de répondre victorieusement aux objections de Bodin : & il faut convenir de bonne foi, que Mr. Huet, qui l'a entrepris dans sa Démonstration Evangélique, n'y a pas trop bien réussi. Ce célébre auteur a même employé quelquefois les injures à la place des raisons, & ce n'est rien moins qu'une démonstration de dire que Bodin étoit un fou & un impie. Le traité des monnoies de Bodin est préférable à tous ses autres opuscules qui sont en assez grand nombre.

divisions, de subdivisions inintelligibles. I
prouve rien : il cite ; il se propose
questions, des difficultés. Ce n'est pas au
raison qu'il travaille à les résoudre, c'est
sa mémoire. Voilà un sentiment qui pa
tra un peu extraordinaire aux plus gra
Jurisconsultes & aux plus savans Avoc
qui jusqu'à présent avoient cru apperce
dans Grotius un jugement solide, une
di[illegible] utile, qui servoit à autoriser ses
cisions par celles des plus grands homı
de l'antiquité. *On peut faire*, continue
Auteur, *les mêmes reproches à Puffena*
qu'à Grotius : il est presque aussi savant
encore plus diffus. Enfin ces deux Jurisc
sultes (qui ont été si fort estimés jusq
présent, & qui continueront de l'être jusq
à ce que le grand homme qui les attac
ait détruit des préjugés ridicules) *sembl*
s'être persuadé que pour exceller dans l'
d'écrire, il falloit commencer par poser
principes que personne ne peut entendre.
cherchant à être méthodiques ils ne mett
aucune liaison dans leurs idées : en parl
toujours d'évidence, ils sont si obscurs qu
font pitié à quiconque a un peu de nett
dans l'esprit. On sent bien qu'ils en f
beaucoup au critique qui les traite av
tant de mépris, & qui sans doute est bi

P

perſuadé qu'il a une bonne doſe de cette netteté d'eſprit qui eſt le partage de ceux qui mépriſent les auteurs qu'il condamne. Quant à cette foule de ſavans diſtingués, de célébres Avocats, de Profeſſeurs renommés, qui ſe ſont tant de fois ſervis, de l'autorité de Grotius & de Puffendorf, ce ſont des *eſprits louches, ſans netteté, qui ne peuvent ſouffrir qu'on les déſabuſe des erreurs dont ils ne s'apperçoivent pas: ce ſont des malades puſillanimes, qui cherchant à ſe faire illuſion ſur leur état, injurient le Medecin quand il leur en apprend le danger.*

Cette comparaiſon philoſophique & recherchée mettra ſans doute ſon auteur à l'abri de toute critique; & parmi cette foule de ſavans Juriſconſultes qui pourroient être tentés de prendre la défenſe de Grotius & de Puffendorf, aucun n'oſera le faire, dans la crainte d'être mis au nombre de *ces malades puſillanimes qui injurient leur medecin.* D'ailleurs ſelon l'Auteur de la *Théorie des Loix* on ne doit attaquer que les écrivains morts, & non pas les vivans. C'eſt, dit-il, *dans cette diſtinction des temps que conſiſte la différence eſſentielle qui ſe trouve entre la ſatire & la critique. La premiere eſt une vermine incommode qui ſuit les tom-*

tombeaux, elle ne cherche que les corps animés, qu'elle ronge & qu'elle tourmente. Voilà encore une comparaiſon fort inſtructive pour les Journaliſtes qui ſeroient tentés de critiquer cet Ecrivain tandis qu'il vivra. Si cela leur arrive ils ſeront réputés une *vermine incommode qui ronge les corps animés.* Ils doivent donc attendre pour condamner comme un mauvais ouvrage *la Théorie des Loix*, que l'auteur ſoit enterré. On dit qu'il eſt encore jeune, ce qui paroît bien par ſon livre : nous ne penſons donc pas qu'on puiſſe apprendre de longtems ce que les Critiques judicieux penſent de ſon ouvrage, & nous ſouhaitons en bon chrétien, (mais non pas en membre de la République des Lettres) qu'il jouiſſe longtemps du privilége qu'il accorde aux auteurs vivans. Nous pourrions cependant remarquer ici qu'il y a une indécence condamnable (pour nous ſervir d'une expreſſion polie) à outrager cruellement la mémoire de morts illuſtres, qui ne peuvent ſe juſtifier contre les attaques des vivans, ni par eux-mêmes ni par le ſecours de leurs admirateurs, puiſque, écrire contre les auteurs vivans qui les blâment c'eſt être une *vermine incommode*, c'eſt *ronger les corps animés.*

On

On préſuppoſe ſans doute que l'auteur dont nous parlons montrant autant de mépris pour Grotius & pour Puffendorf, n'eſtime guére Mr. Barbeirac: auſſi dit-il, *que ce pauvre traducteur ne ceſſe de gémir ſur le verbiage de ſon original, même en le mettant en François.* Ce ſévére critique auroit bien dû nous apprendre ſi les *pauvres traducteurs* Italiens, Anglois, Hollandois, Allemands de ces deux célébres Ecrivains avoient gémi ainſi que le François ſur le *verbiage de leur Original;* car toutes les Nations de l'Europe n'ayant point encore été guéries de leurs préjugés par le profond auteur de la *Théorie des Loix* ont voulu s'attribuer les ouvrages de Grotius & de Puffendorf.

Il paroît que le critique de l'Ouvrage dont nous donnons ici un court extrait, n'aimoit pas d'avantage les Philoſophes Anglois & Allemands, que leurs Juriſconſultes, il traite fort cavaliercment Locke & Hobbes. Quant à Leibnitz, voici ce qu'il en dit. *Si je croyois Leibnitz bien digne de ſa gloire, je ſerois affligé d'être contraint de lui reprocher un pareil oubli de lui-même: mais la ſurpriſe que me cauſe ſa célébrité me diſpenſe des ſcrupules & des ménagements.*

gements. . . . Quand on place ses ouvrages à côté de son nom, quand on s'arrête un moment sur celles de ses productions qui n'appartiennent point à la géométrie, on est étonné de le trouver aussi petit qu'il est grand dans l'Eloge de Fontenelle. Sa réputation est évidemment une affaire de parti. . . . Leibnitz ayant osé disputer à Newton l'invention du calcul différentiel, parut à ses Compatriotes les Allemands, digne de les commander dans la guerre qu'ils préparoient aux Anglois: mais c'étoient une troupe de Cosaques mal armés qui vouloient attaquer des Soldats agguerris conduits par un grand Capitaine. . . . Les partisans de Leibnitz ont ébloui par leurs éloges les étrangers, & produiront peut-être le même effet sur la postérité: mais il n'en est pas moins vrai que c'est un préjugé, & non pas un examen réflechi qui jusqu'ici a fait prendre Leibnitz pour un grand homme. Il seroit inutile de remarquer que les Fontenelle, les Bayle, les le Clerc, les Clarck, ont admiré le mérite supérieur de Leibnitz. Les jugements de pareils écrivains ne sont rien auprès de celui du sublime auteur de la *Théorie des Loix*. Il est pourtant vrai qu'on pourroit observer ici qu'il est étonnant que les Fontenelle & les Bayle Cartesiens déclarés, ayent si fort loué un philo-

philoſophe oppoſé à Descartes, & qui n'avoit aucun mérite. Par quel haſard ſe ſont-ils mis dans cette troupe de Coſaques mal armés, compoſée des partiſans de Leibnitz? Il paroît encore plus ſurprenant que toutes les Académies de l'Europe, celle de Paris, celle de Londres, de Bologne, &c. ayent cru voir un très-grand philoſophe dans un homme que l'auteur judicieux de la *Théorie des Loix* conſidére comme *un diſeur de mots inintelligibles qui ne ſervent qu'à donner lieu à des raiſonnemens ſans fin.* Voilà un exemple bien frappant de l'inſtabilité du jugement des hommes, & bien capable de fournir de puiſſantes armes aux Pirrhoniens. Comment voulez-vous, diront-ils, que nous puiſſions diſtinguer la verité du menſonge, la réalité de la vraiſemblance, lorsque d'un côté nous conſidérons toute l'Europe littéraire témoignant la plus grande admiration pour le mérite de Leibnitz, & que d'un autre côté nous voyons l'auteur de la *Théorie des Loix* nous aſſurer que c'eſt un préjugé, & non pas un examen réfléchi, qui a fait prendre jusqu'ici Leibnitz pour un grand homme? Ho, incertitude des choſes humaines! Quel parti prendre entre l'Europe littéraire, & l'auteur de la *Théorie des Loix*?

Voici comment un des plus beaux esj
& des plus universels qu'il y ait en F
ce, (c'est Mr. de Voltaire, & personne
lui refuse en Europe cette qualité) parl
Leibnitz.

„Le fameux Leïbnitz naquit à Leip
„il mourut en sage à Hanovre, ado
„un Dieu, comme Newton, sans consi
„les hommes. C'étoit le savant le plus
„versel de l'Europe; historien infatig
„dans ses recherches, Jurisconsulte profo
„éclairant l'étude du droit par la phil
„phie, toute étrangere qu'elle paroît à
„te étude; métaphysicien assez delié p
„vouloir réconcilier la théologie avec
„métaphysique; poëte latin même, &
„fin mathématicien assez bon pour disp
„au grand Newton l'invention du calcu
„l'infini, & pour faire douter quelque tem
„entre Newton & lui." *Oeuvres de Volt Tom. XVIII. p.* 212.

. . . . quis justius induit arma
Scire nefas: magno se judice quisque tuetur.

Les anciens ne sont pas mieux tra
que les modernes par l'Auteur de la Th
rie des Loix. *C'est un beau bouclier*, di
que quinze siècles d'antiquité. Plutarque m
gré les contradictions, les absurdités don

rempli, n'en sera pas moins jusqu'à à la fin siécles le judicieux Plutarque. Je doute e le critique qui juge si sévérement Pluque ait jamais chez la posterité un bouer de quinze siécles pour la défense de n ouvrage. Certains livres sont bien exsés à la voracité des vers ; si par hasard échapent aux beurrieres, ils deviennent pâture de ces insectes.

Après avoir détruit l'autorité de tous les is fameux Jurisconsultes, l'Auteur dont us parlons substitue à leur place Machial. On ne se seroit pas attendu à ce troc: ais ce n'est pas assez d'être décisif, il faut e encore singulier; on passe alors pour ire des choses nouvelles & intéressantes. *aque fois*, dit-il, *que je jette les yeux sur ouvrages de ce grand génie, je ne saurois cevoir, je l'avoue, la cause du décrit où il tombé. Je soupçonne fortement que ses is grands ennemis sont ceux qui ne l'ont r lû, ou qui abusent le plus de ses maximes: uns le déchirent par préjugés, les autres rce qu'il a rendu trop sensible la cruauté leur politique.*

Ciceron a eu raison de dire qu'il n'y a n de si absurde qui n'ait été dit par elque Philosophe. Comme le critique

dont nous examinons l'ouvrage se donne pour être bien au dessus de Leibnitz & de Locke, nous lui appliquerons ces paroles de Ciceron : *Nihil est tam absurdum quod non dicatur ab aliquo philosophorum.* Il est peu d'écrivains qui soient autant & aussi justement décriés dans le monde que l'est Machiavel [18] par les maximes dangereuses dont il a infecté presque tous ses ouvrages : celui qu'il a intitulé *le Prince* a été réfuté vivement par un grand Roi qui connoît si bien

[18] Nicolas Machiavel naquit à Florence : il est moins connu par son histoire de Florence, qui est fort bien écrite, d'une grande impartialité, enfin très-bonne à quelques réflexions près, que par ses ouvrages politiques, qu'on a tant blâmés dans la spéculation, & tant suivis malheureusement dans la pratique. Machiavel possedoit sa propre langue, mieux qu'aucun auteur Italien ne l'a jamais possedée ; il écrivoit avec noblesse dans un siécle encore barbare. Sa vie fut semblable à celle de tous les savans qui écrivent sur des matieres de politique ou de religion : elle fut traversée par une infinité de malheurs ; parce qu'il avoit loué Cassius & Brutus on l'accusa d'avoir eu part à une conspiration ; il se justifia de cette fausse accusation qui n'étoit pas même vraissemblable. Il avoit beaucoup d'esprit & point de religion : on eut recours à la justice criminelle pour le forcer de recevoir les sacremens dans sa derniere maladie. Il faut avouer que cette con

l'art de régner, que ses ennemis mê-
sont forcés d'en convenir. Dira-t-on
ce souverain si éclairé n'avoit pas lû
:hiavel ? Il en a fait imprimer le texte
: sa réfutation. Pour donner une idée
Machiavel, il suffit de dire ici que Ce-
Borgia, qui fut le plus méchant des
mes, est son héros; que c'est en approu-
: comme de grands coups de politique
forfaits de ce Prince, qu'il veut autori-
les affreux principes qu'il établit. Les
Ita-

siastiques Italiens est bien différente de celle de nos
es & de nos Curés, qui refusent les sacremens
ansenistes. Les choses changent selon les temps ;
Jansenistes devenoient les maîtres, peut-être for-
ent ils les Molinistes à recevoir les sacremens, parce
regarderoient leurs refus, comme une marque de
s & de réprobation pour le Jansenisme. On a
un exemple ds ce que je dis ici ; & un Chanoine
t. Victor, nommé Gourdens, que les Molinistes
lerent comme un grand saint, même comme un
Prophete pendant sa vie, aima mieux mourir sans
nunion, que de la recevoir de son supérieur, qui
Janseniste. Machiavel mourut en 1522 sans don-
aucun sentiment de religion : on prétend même
prononça en mourant quelques blasphèmes con-
Christianisme, qu'il n'avoit jamais aimé, & qu'il
souvent attaqué indirectement dans ses écrits.

taliens eux-mêmes ont condamné les o
vrages de Machiavel comme renversa
toutes les vertus humaines, & mettant
leur place les maximes les plus criminelle
telle eſt celle où il dit qu'il ne faut jama
commettre un crime à demi, & chercher à
diminuer. Voilà l'Ecrivain que l'Aute
de la *Théorie des Loix* ſubſtitue aux Groti
& aux Montesquieu. Au reſte les ſentimei
criminels de Machiavel ſe trouvent éga
ment dans tous ſes ouvrages. Ses diſcou
ſur les Decades de Tite-Live, ſon hiſtoi
de Florence, ont pluſieurs endroits qui
ſont pas moins nuiſibles à la ſociété, q
ceux qu'on trouve dans ſon *Prince.*

Juſques ici nous n'avons fait attent
qu'aux critiques de l'auteur: venons aſt
lement à ſon ouvrage. Il y établit
Mr. de Montesquieu n'a point exp
l'origine de la ſociété lorsqu'il a
„L'homme dans l'état de nature ne
„roit d'abord que ſa foibleſſe, ſa ti
„ſeroit extrême; & ſi l'on avoit beſ
„deſſus de l'expérience, l'on a trouv
„des forêts des hommes ſauvages:
„fait trembler, tout les fait fuir."
tique s'inſcrit en faux contre ce
ici Mr. de Montesquieu; il pré
cette timidité doit paroître plus

teufe; il rejette les relations des voyageurs comme n'étant pas fuffifantes pour en établir la réalité. Il veut que l'exemple des hommes fauvages découverts dans les pays éloignés ne foit pas convaincant, parce qu'il n'eft pas fur; & il prétend qu'un homme doit être fort tranquille dans une forêt lorsqu'il eft éloigné *des hurlemens des traqueurs & furtout du tonnere du cors de chaffe.* Mais en niant tout ce que les autres hommes affurent avoir vû, en ne faifant aucun cas des relations les mieux certifiées, alors il eft aifé de combattre les fentimens qui paroiffent les mieux autorifés, & de foutenir qu'un homme feul au milieu d'une forêt remplie de bêtes féroces, y eft fort tranquille, & fans crainte, pourvû qu'il n'entende pas le *tonnere du cors de chaffe.* „Les marques d'une crainte réciproque, „dit *Mr. de Montesquieu*, engagerent bien- „tôt les hommes à s'approcher." Le critique répond à cela: *Il eft difficile que de trembler tous deux foit un moyen pour fe raffurer; & qu'un être timide fe croye plus fort dans la compagnie d'un fecond.* L'expérience nous montre tous les jours la vérité de ce que dit Mr. de Montesquieu. Un berger feul voit venir un loup auquel il croit ne pouvoir réfifter, il s'enfuit: il

rencontre dans ſon chemin un autre ber ger qui auroit fui, tout comme lui, s'i avoit été ſeul; ils ſe raſſurent l'un l'autre ils vont chercher le loup, ils l'attaquen mutuellement, ils le tuent, & les force de ces deux hommes font ce que n'auroi pû produire celle d'un ſeul. N'eſt-c pas là une raiſon ſuffiſante pour les enga ger à s'approcher l'un de l'autre, toutes le fois qu'il ſera queſtion de leur défenſe r ciproque? Il en eſt de même chez le hommes dans toutes les occaſions où faut combattre, ainſi que dans celle qu nous avons rapportée entre ces deux ber gers. Plus dans un combat le nombre des combattans qui concourent à la même victoire eſt conſidérable, plus ces combat-tans eſpérent de devenir vainqueurs. Si le cenſeur de Mr. de Montesquieu, qui em-ploye toûjours de grandes expreſſions philoſophiques, avoit ſoutenu le ſentiment qu'il combat, il n'auroit pas manqué de dire que le courage des hommes croît en raiſon inverſe de leur multitude. Qui eſt-ce qui doute qu'il ſoit naturel que quatre combattans armés fuient devant vingt qui le ſont comme eux, & que ſix bergers qui attaquent un loup ſoient plus aſſurés de la victoire qu'un ſeul qui auroit à le com-

mbattre ? La, crainte, & la néceſſité de faire ceſſer, ont donc pû être une des uſes qui ont engagé les hommes à s'apocher les uns des autres.

Venons actuellement au principe de la ciété ſelon l'auteur de la *Théorie des oix.* Après s'être efforcé de prouver par ne ſuite de paradoxes, que l'agriculture n'a aucune part à la naiſſance de la ſociété des loix, il établit que c'eſt chez les aſſeurs qu'a dû ſe montrer la premiere pparence de ſociété, & que c'eſt la viollce qui a pû ſeule lui donner la naiſſan- . Voici les principales raiſons ſur lesuelles l'auteur fonde un principe qui ſemle détruire toutes les idées les plus raimables qu'on s'étoit formées juſques ici r la naiſſance de la ſociété; car perſonne vant lui n'avoit pû ſe figurer que la vioncé eût pû réunir les premiers hommes, avoit au contraire penſé qu'elle n'étoit ropre qu'à les éloigner les uns des aues. *Le chaſſeur*, dit-il, *ne voyoit dans s aſſociés que des compagnons utiles, tandis le l'agriculteur craignoit de trouver dans s ſeus des raviſſeurs impitoyables ; celui-ci ne devoit fuir ſes pareils, & l'autre les rechercher.* Il devoit arriver tout le contraide ce que dit ici notre profond Légis-

 lateur

lateur moderne; car dans les commencemens où les hommes peuplerent la terre, il étoit plus facile de trouver un champ pour le cultiver, qu'un cerf ou un chevreuil pour s'en nourrir. Qu'avoit à craindre un cultivateur pour sa moisson, d'un autre agriculteur qui avoit semé un champ voisin du sien ? Ils retiroient tous les deux abondamment de quoi se nourrir eux & leurs familles, ils voyoient leurs travaux leur devenir également utiles: pourquoi se seroient-ils donc fuis l'un l'autre, quelle en auroit été la raison? Mais il n'en étoit pas de même des chasseurs: le métier qu'ils faisoient les obligeoit sans cesse d'avoir des querelles entr'eux: l'un devoit envier à l'autre le gibier qu'il avoit tué, surtout quand il voyoit que celui à qui il envioit les animaux qu'il avoit tués, ne lui en faisoit aucune part; ce qui ne pouvoit manquer d'arriver très-souvent entre des hommes encore barbares, qui ne vivoient que de leur chasse journaliere; ils devoient appréhender s'ils en faisoient part à quelqu'un, d'en manquer quelques jours après. D'ailleurs il falloit qu'il regnât entre ces hommes carnaciers des disputes perpétuelles pour le terrein sur lequel ils chassoient, étant naturel qu'un chasseur n'aimât

nît pas qu'un autre vînt tuer les animaux du quartier qu'il habitoit. Nos voyageurs nous apprennent tous que les droits de la chasse & de la pêche sont les principaux objets des guerres que se font entr'eux les différentes nations sauvages. Il étoit donc peu naturel qu'un chasseur vît dans un autre chasseur un compagnon utile, & que l'agriculteur craignît de trouver dans un autre agriculteur un ravisseur impitoyable qu'il devoit fuir.

Les raisons que nous rapportons ici ne doivent avoir paru d'aucune considération au censeur de Mr. de Montesquieu: il en a trouvé parmi les différentes sociétés des animaux, *qui valent les plus longues démonstrations*, ce sont ses propres termes. Voyons donc ces raisons. *Ce que nous établissons ici*, dit-il, *se remarque même chez les animaux, dont une partie vit également de carnage, & l'autre des productions de la terre. Ceux que nous appellons domestiques & sociables ne forment pourtant aucune société, ils ne tirent de leur présence réciproque que l'agrément de n'être pas seuls, il ne leur en revient aucun avantage réel; ils ne cherchent pas à s'éviter, parce qu'ils n'ont rien à s'enlever, mais ils ne s'aident pas non plus. Tout ce qu'ils paroissent se pro-*

proposér quand ils se mettent par troupes, c'est le plaisir stupide de composér une bande nombreuse. Au contraire les renards, les loups, les chiens sauvages forment entr'eux des especes de sociétés, dont tous les membres agissent pour l'intérêt général, quoique se conduisant chacun par la vue d'un intérêt particulier. Personne n'ignore avec quelle adresse ces animaux se concertent pour faire tomber le gibier dans les embuscades qu'ils lui dressent. Une intelligence parfaite dirige leurs démarches quand ils veulent s'assurer de la proie, & une fidélité exacte préside à sa distribution. Cet exemple seul vaut une longue démonstration.

Faisons actuellement quelques réflexions sur la logique du censeur de Mr. de Montesquieu, & du grand philosophe qui méprise si fort Mr. Leibnitz. Selon lui le agriculteurs dont la société ressembloit celle des animaux que nous appelons d· mestiques *ont du craindre de trouver da leurs compagnons des ravisseurs impitoyabl* En voici les raisons, *parce que les anima domestiques ne tirent de leur présence r proque que l'agrément de n'être pas se parce qu'ils ne cherchent pas à s'éviter.*

Il faut convenir que les Grotius les Puffendorf n'auroient jamais ra·

é avec cette justesse. Ho, l'heureux rogrès qu'a fait l'esprit philosophique ans ces derniers temps! Il nous aprend qu'une société de Laboureurs, étant arfaitement semblable à celle des animaux lomestiques, qui ne s'entre-détruisent pas es uns les autres, & qui vivent en paix, rouvant dans les fruits de la terre abonamment leur nourriture, est une preuve vidente que la société des agriculteurs, ui ressemble parfaitement à la leur, ne auroit subsister. Ainsi, parce que les mouons ne cherchent pas à s'éviter, les agriulteurs doivent se fuir; parce que les œufs paissent ensemble, les agriculteurs loivent s'éviter; parce que les Chevres rouvant abondamment dequoi se nourrir ivent en paix & tranquillement, les cultivateurs, à qui leur travail assure les mêmes avantages, doivent craindre dans leurs compagnons des ravisseurs impitoyables; & out cela a dû arriver parce que la société les Laboureurs est parfaitement semblable à celle des paisibles animaux domestiques.

Il n'en est pas des Chasseurs comme des Cultivateurs: ces premiers doivent vivre très-fraternellement, & très-unis ensemble, *'eur société ressemblant à celle des renards, les loups, & des chiens sauvages, dont tous les*

les membres agissent pour l'intérêt général, qui ont une intelligence parfaite qui dirige leurs demarches quand ils veulent s'assurer de leur proie, & une fidélité exacte qui préside à la distribution de cette proie. Ce dernier raisonnement est un peu moins contradictoire que le premier: mais il est fondé sur une assertion que l'expérience dément tous les jours. Bien loin que les loups, les renards & les chiens partagent leur proie avec une exacte fidélité, ils s'entre-déchirent entre eux par rapport à cette proie. L'on trouve tous les jours en Pologne & dans les Etats du Nord, des loups blessés par d'autres loups, & quelquefois tués auprès des os decharnés des bœufs ou des chevaux que ces animaux ont étranglés. Preuve évidente que bien loin que les loups & les chiens sauvages se partagent leur proie avec une exacte fidélité, ils s'entretuent pour en manger d'avantage. Et ne voyons-nous pas tous les jours nos gros chiens se battre, se mordre, s'estropier pour se disputer un morceau de viande qu'ils auront attrapé? C'est en vérité vouloir heurter l'évidence & l'expérience journaliere, que de prétendre que les loups & les chiens *partagent entre eux leur proie avec une exacte fidélité:* ils s'en approprient

oprient aucontraire autant qu'ils peuvent, uand ils s'apperçoivent que cette proie à sa fin, ils veulent en conserver le reste eux, ils la défendent contre les atteintes utres chiens, qu'ils attaquent, qu'ils mor- qu'ils blessent, & qu'ils étranglent quel- ois. Voilà ce qui n'auroit pû manquer iver dans cette société prétenduë de seurs qui eussent sans doute imité les s & les chiens sauvages, non dans la té exacte du partage de leur proie, dans sa conservation, & dans les ens violens que ces animaux employent : empêcher qu'on ne la leur diminue, qu'on ne la leur ravisse.

près avoir établi que *la violence a été remiere occasion de la société & la force n premier lien*, le Censeur de Mr. de itesquieu assure avec un air de confian- ans ses profondes lumieres, que *ce prin- s'accorde avec les notions de la justice elle, dont l'éxistence est antérieure à celle a société, & a avec ces notions une rela- nécessaire. Une usurpation primitive est ause seconde dont Dieu s'est servi pour ner sur la terre un ordre que sa provi- e vouloit y établir. C'est ainsi qu'il tire ieu du mal, qu'il fait servir à ses desseins des*

des vues corrompues. Voilà en verité une belle métaphyſique & digne de la logique de ce Cenſeur. Pourquoi Dieu ſans raiſon néceſſaire a-t-il employé la cruauté, la perfidie, la violence pour établir la ſocieté, lorsque ſans avoir recours à des cauſes ſecondes auſſi vicieuſes, auſſi oppoſées à ſa bonté, & à ſon eſſence, il pouvoit produire le même effet avec la douceur & la vertu ? Le pere Mallebranche a remarqué judicieuſement que Dieu ſe ſert toûjours des voies les plus ſimples. Or n'étoit-il pas naturel qu'il employât plutôt l'inclination que les hommes ont naturellement à s'unir enſemble pour former une ſocieté, & ſe procurer leurs beſoins réciproques, que de mettre en uſage des ſcelerats pour opprimer des hommes juſtes ? Faire ſervir des Chaſſeurs (qui de l'aveu de l'auteur de la *Théorie des Loix* n'avoient d'autres inclinations, d'autres coutumes que celles que nous voyons aux loups & aux chiens ſauvages) pour cauſe ſeconde de la formation de la ſocieté humaine, eſt un arrangement digne d'un démon, mais non pas d'un Dieu. Que falloit-il pour que la ſocieté des hommes ſe formât ſans violence ? Que les Chaſſeurs du Cenſeur de Grotius, de Puffendorf & de Montesquieu n'exiſtaſſent que

dans

s son imagination déréglée. Croyons ce qu'ils n'ont jamais eu aucune realité, que la nature de Dieu ne lui permet de recourir à des causes secondes qui contraires à sa bonté, à sa justice, lorsque rien ne nécessite ces causes secondes, qu'il peut en employer qui sont très-simples, qui ne sont sujettes à aucun des inconvéniens des autres, & que la raison nous montre être dignes d'un être souverainement bon, & souverainement puissant.

Venons à un autre sentiment, qui n'est plus judicieux, ni mieux établi que celui la premiere cause de la societé des hommes. Cet auteur prétend qu'en accoutumant les femmes à se plaire dans la retraite on leur feroit goûter avec plaisir, sans la moindre contrainte, l'usage de la polygamie. *Chez un Peuple ainsi constitué*, dit-il, *on ne craigne pas que la Polygamie puisse venir dangereuse. Malgré le physique du climat, sans grilles ni verroux, on y verroit l'union subsister dans les ménages les plus considérables.* On ne se doute pas des raisons qu'apporte le sévére censeur de Montesquieu: elles sont aussi singulieres par leur nature, que par le stile dont il les narre; les voici. *On verroit chez ce peuple des*

créancieres assez généreuses, sinon pour renoncer entierement à leur tître primitif, au moins pour en voir sans peine réduire les interêts: le débiteur toûjours maître de fixer le terme du payement ne craindroit jamais de se voir réduit à l'insolvabilité. D'une part il consulteroit ses fonds avant que de contracter de nouveaux engagements, de l'autre trouvant toûjours des créancieres de facile composition, il n'auroit pas besoin de prendre des précautions pour se garantir de leurs poursuites. Voilà la maniere dont un Jurisconsulte doit écrire. Lourd & pésant Grotius, insipide & ennuyeux Puffendorf, pauvre traducteur Barbeirac, superficiel Montesquieu, obscur & visionaire Leibnitz, si vous existiez encore, vous apprendriez à penser, & à vous énoncer comme il convient à d'ingénieux Jurisconsultes & à des Philosophes éclairés. Vous auriez tous dit simplement que la multiplicité des femmes embarasseroit un homme qui ne pourroit pas les renfermer & les gouverner dans un serrail, parce qu'elles exigeroient à l'envi les unes des autres la préférence. Vous apprendriez, si vous viviez, que *ces créancieres généreuses, sans renoncer entierement à leur tître primitif, en réduiroient les interêts.* Quelques unes - même seroient assez généreuses pour se con-

senter du trois pour cent; & si l'on réplique que ces trois pour cent pourroient même être à charge quelque fois au débiteur, & le jeter dans un grand embarras, on répondra: *Que le debiteur, toûjours maître de fixer le terme du payement ne craindra jamais de se voir réduit à l'insolvabilité.* Ainsi, si les trois pour cent d'interêt sont échus, il en remet le payement à huit jours; & si après ces huit jours il ne peut s'acquiter, il demande (semblable à un banquier dont le coffre-fort se trouve vuide) encore huit autres jours. Enfin de huit jours en huit jours il peut toûjours obtenir de nouveaux délais, sans craindre d'être jamais obligé de faire banqueroute; parce que *ses créancieres étant de facile composition, il n'a pas besoin de précaution pour se garantir de leur poursuite.* Quel bonheur pour les Négocians, & combien de banqueroutes d'évitées, si le profond philosophe qui discute si bien les inconvéniens de la polygamie, vouloit rendre les négociants d'aussi facile composition que les femmes du peuple chez lequel il établit une polygamie nombreuse, *sans grille & sans verroux, malgré le physique du climat.*

Passons à une autre opinion qui est aussi solidement fondée que celle que nous ve-

nons de voir : elle regarde l'adultére. Tous les Jurisconſultes en ont établi la défenſe, principalement pour empêcher l'introduction d'un héritier étranger dans une famille, qui auroit recueilli une partie de la ſucceſſion au préjudice des héritiers legitimes. L'auteur de la *Théorie des Loix* prétend que ce n'eſt point là ce qui a fait défendre l'adultére ; ce fut l'eſprit de proprieté qui fut la ſeule cauſe des Loix qui furent faites ſur l'adultere : *elles ſevіſſoient contre le ſeducteur d'une femme, comme contre le raviſſeur d'un champ, elles regardoient ces voluptés furtives comme un vol fait au propriétaire, qui avoit conſacré ſon domaine même ſur ſes plaiſirs.* Il n'eſt pas douteux que les hommes n'ayent eu l'intention dans les lois qu'ils ont faites ſur l'adultére, de punir l'eſpece de vol qu'on faiſoit à un mari de ſa femme : mais ces Loix euſſent été plus douces, ſi les ſuites ordinaires de ce vol n'avoient pas été de placer un héritier étranger dans une famille.

Le Cenſeur ſévére de Montesquieu prétend *qu'on ne ſauroit croire à l'influence du climat ſur des uſages moraux qui n'ont aucun rapport à lui, quand on le voit formellement contredit ſur toute la terre, par des uſages phyſiques, faits ce ſemble pour reſter bien d'avan-*

vantage dans sa dépendance. Les Persans s un ciel sec & brulant portent des turns qui pésent douze ou quinze livres. Les sques au milieu des brouillards des Pyreés ne se coeffent que d'un simple réseau. s Hollandois prennent plaisir à parer des us beaux ombrages, des promenades les ieux couvertes, un terrein aquatique usurpé r l'Ocean, & qu'on peut appeler le séjour l'hyver & des frimats. Les Espagnols sur terrein aride ne savent pas même aligner jardin, ni se procurer l'ombre d'une treille. ns doute, si le climat entroit pour quelque ose dans la conduite des hommes, ils auroient it planter les allées sombres aux environs Valence, ou de Cadix, plutôt que sur les rds du Texel. S'il avoit eu quelque prinpe à inspirer aux habitans d'Hispahan, ç'auit été de diminuer l'épaisseur de leurs bonts, plutôt que de peupler leur serrail. Nous lons parcourir les foibles objections que it le censeur de Mr. de Montesquieu. u'auroit-il dit s'il en avoit trouvé de reilles dans Grotius & dans Puffendorf? eut-on prétendre que l'influence physique u climat soit contredite par toute la ter:, parce que quelques Visirs, quelques achas & quelques grands Seigneurs Perns portent un grand turban lorsqu'ils

ſont dans les fonctions de leurs charges, dont ils ſe débaraſſent bientôt, dès qu'ils ſont retirés dans leurs Palais, & dans leurs ſerrails ? Ces turbans péſants dont parle l'auteur de la *Théorie des Loix* ne ſont point ceux des bourgeois, des ſimples Magiſtrats, encore moins ceux du peuple. Tout le monde ſait que les différents turbans marquent chez les Perſans, ainſi que chez les Turcs, la dignité des perſonnes qui les portent dans les fonctions de leur charge. Que diroit-on d'un écrivain étranger qui ayant été en France ſoutiendroit que la chaleur des Mois d'Août & de Juillet n'influe point ſur les uſages des François, parce qu'il verroit les Conſeillers & les Préſidents mettre en allant au Palais, une robe ſur les habits ordinaires, dans les jours les plus chauds ? Les Seigneurs Perſans portent donc ſous un ciel ſec & brûlant, de grands turbans comme les magiſtrats françois des robes de Palais ſur leurs habits pendant les jours caniculaires : mais le reſte de la Nation françoiſe eſt vêtue fort légérement, parce qu'elle ſe reſſent de l'influence phyſique du climat. Il en eſt de même de tous les autres peuples, qui ſe conforment à cette influence. C'eſt la cauſe pourquoi les Siamois, les Tonquinois & tous

les

; peuples Indiens ſont presque nus, ou
:s-légérement vétus. Les Ruſſes, les Da-
is, les Suedois, & les autres Peuples du
ord, ſe couvrent de peliſſes & de fourru-
s, les trois quarts de l'année; les Lapons,
ii ſont encore plus expoſés à l'influence
ıyſique du climat, en portent perpétuelle-
:nt: Ces exemples ſont plus frappans
e les réſeaux dont quelques Basques
uvrent leur tête, garnie d'une groſſe
antité de cheveux, qui rétrouſſés les uns
· les autres font le même effet qu'un
nnet de fourrure. Si les Eſpagnols ne
ltívent pas des jardins, & ne plantent
s des allées avec autant de ſoin que les
ɔllandois; c'eſt l'influence phyſique du
mat qui en eſt la cauſe: il fait ſi chaud
ns leur pays pendant le jour, qu'ils reſtent
fermés dans des chambres dont les fe-
tres ſont expoſées au Nord, à l'abri du
leil, & qui leur procurent beaucoup
ıs de fraîcheur qu'ils ne pourroient en
ɔir dans les allées les plus couvertes.
us ceux qui ont voyagé en Eſpagne con-
iſſent la verité de ce que nous diſons ici.
s femmes ſurtout ne feroient aucun uſa-
pendant le jour, de ces allées, parce que
r teint ſeroit alteré par l'air & par la
ıleur du ſoleil; elles reſtent donc, ainſi

que les hommes, renfermées dans leurs maiſons, jusqu'à ce que la fraîcheur du ſoir leur permette de s'expoſer à l'air ſur leurs terraſſes ou ſur leurs balcons. Pendant les nuits de l'été tout le monde dort à Stockholm, à Coppenhague & à Amſterdam même, & les habitans de Valence, de Cadix jouent de la guitare & du Luth dans les Rues. Les Hollandois, les Suedois ſe promenent pendant le jour, les jardins leur ſont utiles, & les Eſpagnols vont faire la *ſieſte*, dormir & attendre le frais du ſoir & de la nuit. On auroit cependant tort de penſer qu'il n'y ait point de jardins & de promenades en Eſpagne: mais l'Auteur de la *Théorie des Loix*, qui ſe dispenſe ſouvent d'être conſéquent, nous apprend lui-même la raiſon pourquoi ils doivent être plus rares en Eſpagne qu'ailleurs : c'eſt que le terrein y eſt auſſi contraire à la conſtruction des jardins, que celui du bord du Texel y eſt favorable : *les Eſpagnols*, dit-il, *ſur un terrein aride, toûjours deſſeché par un ſoleil ardent, ne ſavent pas même aligner un jardin.* Ce critique, toûjours également judicieux n'offre-t-il pas à ſes lecteurs un endroit bien propre à faire croître des berceaux & des arbres, qui demandent de l'humidité ?

Nous

Nous ne finirions jamais si nous voulions rapporter toutes les idées singulieres que l'Auteur de la *Théorie des Loix* a répandues en abondance dans son ouvrage : celles par lesquelles il veut prouver que les gouvernements monarchiques de l'Europe sont beaucoup plus despotiques que ceux de l'Asie, sont fondées sur des principes qui ont toute l'obscurité du plus pompeux galimathias.

Nous ne dirons rien du renouvellement de l'esclavage que l'Auteur voudroit établir : il est convaincu que ce seroit un très-grand bien pour l'humanité : il paroît persuadé qu'un débiteur qu'on met en prison, seroit beaucoup plus heureux s'il devenoit l'esclave de son créancier ; il croit même que le bien moral de la société demanderoit qu'on en agît ainsi, par les inconvéniens qui peuvent arriver à un débiteur qu'on met en prison. Nous nous contenterons d'en rapporter un ici ; nos Lecteurs pourront juger de sa solidité. *Dans cet affreux séjour* (la prison) *l'ame d'un débiteur court encore plus de danger que son corps. Sa probité y est plus exposée que sa santé. Il n'étoit que malheureux en y entrant, il seroit très-possible qu'il en sortît coupable . . . tous les jours on enleve quelques uns de ses compagnons*

 pour

pour les livrer à la peine qu'ils ont bravée : il les voit remplacés par d'autres malfaiteurs réservés au même sort. A peine peut-il parler sans que l'idée du gibet vienne se présenter ; de qui peut-il s'approcher sans que l'image de la roue glace son imagination & son cœur? . , . Supposons qu'en ce moment un heureux hasard lui ouvre les portes de sa prison. . . . Vous aviez enlevé à la société un honnête-homme indigent, vous lui rendez un coupable, à qui rien ne coutera pour parvenir à l'opulence ou pour la dépouiller; il rougissoit auparavant de sa dette, aujourd'hui le crime même ne l'intimide plus. Je ne sais si Puffendorf & Grotius avoient dit qu'il est dangereux qu'un homme qui voit mener pendre des voleurs, & rouer des assassins, ne prenne l'envie de se faire pendre ou de se faire rouer; je ne sais, dis-je, si les plus zélés partisans de ces Jurisconsultes n'auroient pas trouvé un pareil sentiment extraordinaire. Pourquoi fait-on éxécuter les criminels en public, si ce n'est pour que leur mort intimide ceux qui pourroient être tentés de les imiter ? Si de voir rouer un homme donne envie de commettre une action qui fasse rouer, on devroit exécuter les criminels avec autant de secret que l'inquisition fait périr tant d'inno-

d'innocents dans ſes priſons. Au reſte l'exactitude que nous nous ſommes impoſée pour premiere régle dans cet ouvrage ne nous permet pas d'oublier ici qu'il y a de très-bonnes choſes & très-ſenſées dans les trois premiers chapitres qui traitent des inconveniens de l'empriſonnement pour dettes, & ce ſont ſans contredit les trois meilleurs du livre.

L'auteur de la *Théorie des Loix* prétend *que le Livre de Mr. de Monteſquieu eſt plein de citations haſardées & de conſequences qui le ſont auſſi.* Enſuite il s'inſcrit en faux contre la plupart des relations de nos voyageurs, & prétend que des obſervateurs inattentifs, qui ſemblables à ces voyageurs, viendroient en france, y prendroient quelques unes de nos démarches pour des impreſſions & des coutûmes générales. Voyons ce que le Cenſeur de Mr. de Monteſquieu croit que penſeroient ces obſervateurs inattentifs. *Qu'on jette les yeux ſur ce qui ſe paſſe en france. Par exemple, un étranger frappé de l'indifférence avec laquelle on y ſupporte les infidélités, ne pourroit-il pas en conclurre, pour peu qu'il fût auſſi inconſidére que les trois quarts de nos faiſeurs de deſcriptions, que l'uſage chez les François eſt de prêter ſa femme à ſes amis? . . .*

Ce

même homme remarqueroit une fille ir une réputation suspecte, & cepe urtisée par une foule d'épouseurs, pourv u'elle soit riche, surtout si elle est jolie, & quand même elle ne le seroit pas . . . cet homme ne seroit il pas aussi excusable que nos fabricateurs de voyages d'aller faire imprimer dans son pays, que les François ne redoutent rien tant que la fatigue attachée ordinairement à la premiere nuit du mariage, & qu'ils ne sont jamais si flattés que quand ils trouvent une femme qui les en dispense? Une pareille plaisanterie seroit bien placée dans les Amusemens serieux & comiques de du Freny, dans lesquels un Chinois prend les gens qui sont rangés autour d'une table de Lansquenet, pour des personnes qui font des prieres à un Dieu qui les rend furieux ou contents, selon les figures tracées sur des morceaux de papier que le grand Prêtre tient dans ses mains, & qu'i étale l'un après l'autre sur la table. Mai est-ce avec un conte pour rire qu'on d truit l'autorité de plusieurs voyageurs q rapportent des faits dont ils ont été les moins, & qui sont certifiés par d'au écrivains qui en assurent également la rité? Est-ce par des plaisanteries q doit vouloir suspecter de faux, des

que rien n'autorise à démentir, & qu'on ne réfute que par des raisonnements abstraits? Qu'auroit dit l'auteur de la *Théorie des Loix*, si Grotius pour rejeter le témoignage d'un écrivain qui assuroit avoir vû une chose, s'étoit contenté de faire une plaisanterie sur quelques femmes, & sur quelques filles coquettes d'Amsterdam? Est-ce donc là le stile d'un Jurisconsulte?

Remarquons ici que ce que dit l'auteur de la *Théorie des Loix* sur les citations hasardées dont il prétend que le livre de Mr. de Montesquieu est rempli, prouve invinciblement la nécessité de transcrire les propres paroles de l'auteur qu'on cite; & lorsque le fait que rapporte cet Auteur peut paroître ou suspect ou douteux, il faut joindre à son témoignage celui de plusieurs autres écrivains qui en certifient la vérité. C'est là ce qui a obligé souvent Grotius & Puffendorf de joindre plusieurs citations ensemble, de différens auteurs pour que leur concours unanime prouve mieux ce que ces Jurisconsultes établissoient sur le consentement général de ces auteurs. Cette maxime est très-commode pour les lecteurs, parce qu'ils peuvent d'abord, par le moyen de ces citations, consulter les écrivains dont on rapporte les opinions selon le texte de

leurs ouvrages, comparer ces différentes citations ensemble, voir si elles se rapportent bien les unes aux autres, & si elles concourent également à la verification du fait qu'on veut établir. Ce critique de Mr. de Montesquieu, malgré l'antipathie qu'il paroît avoir contre les citations, cite lui-même très-souvent beaucoup d'auteurs. Par exemple, dans moins de dix pages il cite, 1°. L'histoire de la Jurisprudence Romaine. 2°. Le Deuteronome, Chap. 24. v. 1. 3°. Encore le même chapitre du Deuteronome v. 2. 4°. L'esprit des Loix, Liv. 7. chap. 17. 5°. Plutarque. 6°. Diodore de Sicile. 7°. Les Commentaires de le Clerc sur l'Exode. 8°. Chardin. 9°. Ricault. 10°. Voyage de Paris à Hispahan. Il me paroît que pour un homme qui n'aime pas les citations, voilà cependant bien assez d'auteurs cités. Il est vrai que le critique de Grotius & de Puffendorf se garde bien de rapporter les paroles de ces auteurs: il ordonne qu'on les aille chercher dans leurs ouvrages. Il dit simplement: *Voyez* Chardin. *Voyez* Plutarque. *Voyez* le Deuteronome. *Voyez* Denis d'Halicarnasse. *Voyez* le Digeste. *Voyez* le Code. *Voyez* les Novelles, &c. Mais pour voir tous ces auteurs, pour aller vérifier ce qu'ils disent, il faut

it donc que j'interrompe à tout moment
lecture de la *Théorie des Loix*; je ne puis
ême faire cette lecture qu'au milieu d'une
bliothéque. N'auroit-il pas été plus
mmode pour moi que le févére critique
Grotius eût eu la complaifance de met-
e dans le texte de fon ouvrage, ou du
oins au bas de la page, les paffages qu'il
'ordonne de chercher, s'il ne vouloit pas
ier le plomb des citations à l'or pur de
n texte? Cette façon d'indiquer les au-
urs eft non-feulement pénible pour les
cteurs, mais elle devient quelquefois im-
raticable, furtout de la maniere dont s'en
rt fouvent l'auteur de la *Théorie des Loix*.
oyez, me dit-il, Denis d'Halicarnaffe:
ais ou dois-je le voir? Si vous ne vou-
z pas avoir la complaifance pour m'évi-
r d'interrompre ma lecture, de me rap-
orter ce que vous m'ordonnez d'examiner,
yez du moins la bonté de me dire où fe
ouve le paffage que je dois confulter.
ous m'apprenez que l'ouvrage de Mr. de
Iontesquieu eft rempli de citations hafar-
ées: peut-être ferai-je tenté de foupçon-
er que celles qui font dans la *Théorie des
oix* font auffi inexactes. Je fais bien que
: foupçon fera mal fondé; qu'un auteur
ui fe donne pour un medecin qui veut
guérir

guérir les préjugés n'ira pas falsifier ses re-
mèdes : mais enfin, que ce soupçon soit
bien ou mal fondé, il sera pourtant réel,
ne m'obligera pas moins d'interrompre
chaque instant ma lecture pour aller feui-
leter un *in folio* pendant une demi-heure
surtout si l'édition dont s'est servi l'auteur
de la *Théorie des Loix* n'est pas la même
que celle qui est dans ma bibliothéque.

Il auroit donc été à souhaiter que ce sévè-
re critique eût voulu citer les paroles des
écrivains dont il fait mention. Mais Gro-
tius, Puffendorf, Barbeirac avoient suivi
cette maniere : il auroit été honteux de les
imiter. D'ailleurs, chez les gens du bel
air les citations ne doivent être le partage
que des pédans & de Professeurs des Uni-
versités. Or il paroît que l'auteur de la
Théorie des Loix a un très-grand mépris
& pour les Professeurs & pour les Univer-
sités, surtout pour les Allemandes, il n'en
parle jamais que d'un ton ironique. *La
Note*, dit-il, *où Barbeirac étale cette chimè-
re m'apprend qu'elle a déjà été combattue par
un Professeur de Leipzig nommé Polycarpius
Mullerus. Je suis certainement flatté de me
rencontrer avec un Professeur de Leipzig : je
suis très-aise d'être du même avis que Mr
Poly-*

Polycarpe Müller. Je crois que si Mr. Müller, qui fut un très-savant homme, vivoit encore, il ne seroit pas si flatté d'être de l'avis de l'auteur de la *Théorie des Loix*: peut-être diroit-il comme Péricles lorsqu'il se vit applaudir du peuple, *Ai-je donc dit quelque sottise?* D'ailleurs je ne vois pas pourquoi le critique de Mr. de Montesquieu se joue sur le nom de *Polycarpe Müller*. C'est ici le cas de dire ainsi que dans le glorieux, *mon Parain vaut bien le vôtre*. Je ne trouve rien de si ridicule que toutes les mauvaises allusions & les fades plaisanteries que l'on a faites sur le nom de Jean Jacques Rousseau. Je ne vois pas qu'il soit plus singulier de dire Jean Jacques Rousseau que Nicolas Despréaux, Blaise Pascal, sur le nom de baptême du quel il auroit été aussi absurde de faire une fade allusion, qu'il l'est d'en chercher une sur celui de Mr. Rousseau.

Si l'auteur de la *Théorie* évite avec soin les citations, il a au contraire recherché avec empressement les comparaisons, son livre en est rempli. Il faut qu'il n'ait pas été persuadé de la vérité du Proverbe qui dit que *comparaison n'est pas raison*. Car il n'établit aucun principe, il n'étale aucune

aucune maxime, qu'il ne les accompagne de plusieurs comparaisons, auxquelles on peut donner plus justement le titre de *comparaisons à longues queues*, qu'à celles que Perrault reprochoit à Homere. Qu'il me soit permis ici d'en faire une sur l'auteur de la *Théorie des Loix*. Il ressemble à ces baladins qui sautent sur nos Théatres: ils font toûjours quatre ou cinq pas gravement; ensuite vient une cabriole; ils recommencent de marcher, & puis de cabrioler; cela dure jusqu'à la fin du spectacle. De même cet auteur écrit dix ou douze lignes, ensuite vient la comparaison: il recommence d'écrire dix nouvelles lignes, qui sont de nouveau suivies d'une comparaison. L'on peut dire que son ouvrage est un assemblage de paradoxes & de comparaisons, qui se succédent mutuellement: ces comparaisons sont presque toûjours, amenées par force, écrites dans un gout si alembiqué que toutes les expressions peu naturelles qu'on a reprochées à quelques-uns de nos auteurs sont très-simples eu égard à celles qu'on trouve dans presque toutes ces comparaisons. Nous en donnerons ici plusieurs exemples.

Voici la comparaison du despotisme avec la mer méditerranée. *Il mine sans bruit:*
les

les digues & les obſtacles qui l'enchaînent; comme on vit autrefois la mediterranée écarter les colonnes d'Hercule, & ne plus offrir à l'oeuil qu'une mer orageuſe dans l'endroit où il ne decouvroit auparavant que des campagnes fertiles & des payſages riants.

Voyons du ſublime: *Avant que la truelle & la bêche fuſſent devenues les armes de la ſervitude, avant que l'opulence eût mis une porte & des clés au magaſin de la nature, & qu'elle ſe fut acquis le droit de ne l'ouvrir qu'en faveur de ceux qui pourroient contribuer à ſes beſoins ou à ſes plaiſirs, le laboureur auroit inutilement cherché des coopérateurs dociles qui vouluſſent devoir leur ſubſiſtance à l'eſclavage, & troquer la liberté contre des alimens.* Nous avouons que cela eſt ſi ſublime que nous n'y entendons goutte. *Les portes & les clés du magaſin de la nature; la truelle & la bêche armes de la ſervitude*, nous paroiſſent cependant des choſes admirables malgré notre ignorance.

Voici encore quelques comparaiſons: *La force eſt la lance d'Achille qui guérit les bleſſures qu'elle a faites.*

Nous allons voir toutes les opérations de la chimie qui ſervent à expliquer le

mal que cauſe le luxe. *Les Chimiſtes pilent, broyent, pulvériſent les matieres qu'ils font entrer dans leurs alembics : ils en concentrent les eſprits par la diſtillation pour compoſer ces liqueurs voluptueuſes qui flattent le goût ou l'odorat ; le luxe en agit de même avec les hommes.* On voit que le critique de Mr. de Montesquieu doit être un grand diſtillateur *de liqueurs voluptueuſes.*

La chimie entre toûjours dans les matieres que traite l'auteur de la *Théorie des Loix.* Par exemple, pour dire que dans la ſociété l'amour qu'un pere a pour ſa famille diminue celui que la nature a placé dans le cœur de l'homme pour tous ſes ſemblables, voici comment il s'exprime : *Expoſez du vin foible & pâle à une grande gelée : ſes eſprits émouſſés d'abord par leur égale diſperſion dans toute l'étendue de la liqueur, ſe reſſerrent bientôt ſous la croute épaiſſe dont le froid la couvre ; ils ſe raſſemblent dans un foyer commun, ils y acquierent par leur union, une activité ſurprenante. Et tandis que l'enveloppe extérieure, deſtituée de ſes ſels pénétrans, n'offre plus qu'une maſſe morte ſans action & ſans ſaveur, au deſſous ſe forme une quinte-eſſence ſpiritueuſe & limpide, qui flatte autant l'oeuil par ſa netteté, qu'elle étonne*

ne

ne le goût par ſa vigueur. Il en eſt de même de ce mouvement aveugle qui dans l'état de la nature nous porte ſans exception vers tous les hommes qui ſouffrent. Dès qu'une fois la ſociété a glacé les cœurs où il eſt épars, dès qu'elle en a concentré la force dans la cabane où l'homme renferme deſormais tout ce qui lui appartient, dès qu'elle l'a amené au point de regarder comme indifférent pour lui tout ce qu'une muraille ſepare de lui, cette impulſion qui le maîtriſoit à l'approche de tous les êtres de ſon eſpece, ſe borne à un cercle bien plus étroit, elle acquiert une activité proportionnée à la petiteſſe de l'eſpace auquel elle eſt réduite. „Ho! che belle coſe, che belle „coſe, Signor Dottore Pantalone!"

Les lecteurs s'étonneront peut-être que je m'éléve avec autant de vivacité contre les fautes que je viens de remarquer. Je placerai ici pour montrer les raiſons que j'ai eu d'agir ainſi, ce que diſoit, il y a déjà pluſieurs années, un écrivain de grand mérite dans ſon Diſcours de réception à l'Académie Françoiſe. Après avoir blâmé le ſtile précieux de quelques auteurs, Mr. Charpentier ajoute: „Je fais ce qu'à mon „avis doivent faire tous ceux qui écrivent: „ils ſont obligés, préférablement à tout, de

„chercher l'utilité du public. Or on ne „ſauroit trop le prémunir contre les fautes „de certains auteurs. Que ſi une pareille „précaution peut jamais être néceſſaire, cer- „tainement c'eſt en ce temps, où il ſemble „qu'on ait formé le deſſein de boulever- „ſer notre langue, & de corrompre entiere- „ment le gout. Car enfin, ſi j'oſe pour un „moment perdre de vue mon ſujet, à quels „excès ne ſe porte-t-on pas de nos jours? „Non-ſeulement on veut nous arracher des „mains les grands auteurs que l'antiquité „nous a laiſſés: on tâche encore de nous „détourner des routes ſures que d'excellens „modeles nous ont tracées depuis cinquan- „te ans." Il y a dans le livre de la *Théo- rie des Loix* tout ce qui peut jeter dans l'erreur les jeunes gens qui commencent à s'appliquer aux lettres: un ton mépriſant en parlant des ſavans à qui l'Europe a ac- cordé une eſtime générale, des paradoxes debités avec une oſtentation que l'orgueuil accompagne, un mépris affecté pour des nations très-reſpectables par leurs connois- ſances, des paradoxes évidemment faux propoſés comme des verités, des compa- raiſons recherchées & enchâſſées ainſi que des piéces de marquetterie, un ſtile guindé & précieux viſant aſſez ſouvent au *Phœbus*:

voilà

Voilà ce que tous les gens de lettres doivent éviter, mais surtout ceux à qui l'âge n'a pas encore donné le temps de se former un gout assuré.

Lorsqu'on rompt & qu'on passe les digues que les maîtres de l'art ont établies, l'imagination des auteurs devient *une mer orageuse telle que la mediterranée, qu'on vit autrefois écarter les colonnes d'Hercule.* Alors semblables *aux Chimistes qui pilent, broyent, pulvérisent les matieres qu'ils font entrer dans leurs alembics*, les critiques détruisent tous les ouvrages produits par une imagination aussi déréglée & aussi impétueuse. Un auteur sage doit toûjours se ressouvenir, *que le bon sens a mis une porte & des clés au magasin de la littérature, & qu'il s'est acquis le droit de ne l'ouvrir qu'en faveur de ceux qui peuvent contribuer à sa gloire.* Les paradoxes, les comparaisons recherchées, les plaisanteries indécentes ont de tout temps nui à la réputation des auteurs, & ont empêché qu'elle n'ait été publiée en Europe *au bruit du tonnere, du cors de chasse;* l'on peut même assurer *qu'avant que la truelle & la bêche fussent devenues les instrumens de la servitude*, les défauts que nous blâmons étoient ceux qui nuisoient aux ouvrages d'esprit, & qui

en accélérent la chute encore aujourd'hui. *Semblables à un vin foible & pâle exposé à une grande gelée, dont les esprits émoussés se resserrent bientôt sous la croûte épaisse dont le froid les couvre;* de même les esprits des lecteurs *se réunissent au foyer* de l'ennui, & l'ouvrage de l'auteur *destitué des sels pénétrans n'est plus qu'une masse morte sans action & sans saveur.*

Si l'on me demande ce que les nations étrangeres penseront du livre de la *Théorie des Loix*, je crois que je puis hardiment répondre, que les Allemands diront : Voilà un livre qui prouve bien la supériorité que nous avons sur les auteurs qui donnent à nos gens de lettres le nom méprisant de *Cosaques*. Les Anglois, après avoir beaucoup ri de la profondeur du génie de quelques-uns de nos écrivains modernes, citeront ce livre quand il sera question de cette profondeur. Les Italiens en le lisant répeteront sans doute ce qu'un de leurs auteurs à écrit de la philosophie Françoise & de l'Angloise. *La philosophia francese è in comparazzione della inglese, cio che è il giuoco della dama verso il giuoco degli scacchi.* Les Hollandois en parleront dans leurs différents journaux avec cette impartialité qui

qui les fait haïr en france de tous les mauvais écrivains, & eſtimer de tous les bons. Malheur à l'auteur dont la réputation n'eſt fondée que ſur l'approbation de quelques ſociétés de la rue St. Denis, & du Fauxbourg St. Germain, qui eſt inconnu ou mes-eſtimé du reſte de l'Europe: il s'apperçoit bientôt que ce ſont ces nations qu'il a dédaignées avec tant d'orgueil, qui établiſſent la durée des bons ouvrages: exemptes des préjugés nationaux pour des livres qui n'ont pas été produits chez elles, elles prononçent toûjours un jugement équitable que la poſtérité ratifie. Une ſuite d'exemples juſtifie cette vérité, & l'on peut dire que nous n'avons pas un ſeul bon livre en France dont les étrangers n'ayent annonçé l'immortalité par les louanges qu'ils lui ont données, & par les traductions qu'ils en ont publiées.

TOUSSAINT.

Parmi les livres qui ſont utiles à rendre les hommes vertueux, & qui ont paru dans ces derniers temps, *les Mœurs*, ouvrage écrit par Mr. Touſſaint, philoſophe éclairé & modeſte, eſt un des meilleurs; il a éprouvé, pour avoir dit la verité, ce qui eſt arrivé depuis Socrate à presque tous

les écrivains qui ont osé s'élever contr erreurs consacrées par les préjugés ; c inquiété dans sa patrie, le fanatisme cité les Magistrats, depuis quelques te trop credules, & que le souvenir de de fautes qu'ils ont faites par précipita devroit rendre plus circonspects. Ces M strats ont proscrit un livre dont tout hor de bien devroit faire son manuel. Au rest desagrémens qu'a essuyé cet écrivain son pays n'ont fait que lui procurer sort heureux & honorable dans un a Un grand Roi protecteur des talens, & de la vertu, l'a attiré dans ses Etats : récompensé un sage qu'on outrageoit sa patrie pour avoir présenté à ses ci toyens les principes de la plus saine rale. Mr. Toussaint est aujourd'hui m ses ennemis honoré & estimé de tou gens sensés :

Laissez dire les sots, le savoir a son prix.

LA BRUYERE.

De tous les ouvrages qui ont été é pour l'instruction des hommes, il en peu qui me paroissent aussi utiles que celui des Caractères de Mr. de la Bruy La nature humaine y est développée ; c'est avec tout l'esprit possible, avec la

on la plus exacte : rien d'inutile, rien superflu. Chaque coup de pinceau fait portrait ; & chaque portrait, pris dans nature, est un chef-d'œuvre. Le seul 'aut que je trouve à la Bruyere, c'est e quelquefois, pour vouloir être trop :cis, il abuse un peu de l'usage des mé- ıhores.

Mr. l'Abbé d'Olivet semble avoir voulu ıaisser le prix des ouvrages de la Bruye- ; il paroît d'abord donner la preférence ɪ Caractères de Théophraste. *Mr. de la uye*, dit-il, *montre beaucoup d'esprit dans des Caractères, & peut-être qu'il en montre trop : du moins en jugera-t-on si, lorsqu'on jugera de sa maniere d'écrire r comparaison à celle de Théophraste, dont a mis les Caractéres à la tête des siens* [19]. ne veux point rabaisser ici le mérite de ıéophraste : je me suis souvent déclaré, je me déclare encore dans ce moment, rtisan des anciens. Mais je regarde la uyere comme ayant un génie bien au- ssus de celui de Théophraste. Ce Grec peint une vingtaine de caractères géné- ux, & les a peints simplement : ses por- ıits sont naturels, mais ils manquent, ut-être, de force. Je passe cependant par

9 Hist. de l'Acad. Franc. Tom. II. p. 353.

par deſſus ces défauts, & quelques autres, qu'on pourroit reprocher à Théophraſte. Eſt-il poſſible qu'on puiſſe comparer un auteur, qui a fait vingt portraits, à un autre qui en a fait quatre ou cinq-cents, dans leſquels il a peint tout le genre humain en détail ? Je défie qu'on puiſſe trouver un caractère parmi les hommes, quelque ſingulier qu'il ſoit, dont la Bruyere ne nous ait donné un portrait reſſemblant. On accuſe la Bruyere d'être fardé, de montrer trop d'eſprit: mais on confond l'art de dire fortement & brievement les choſes, avec le défaut d'une préciſion affectée. Il eſt vrai que la Bruyere eſt concis: mais il eſt clair. Il eſt vrai qu'il paroît y avoir beaucoup d'eſprit dans ſes ouvrages; mais cet eſprit eſt dans les penſées; il eſt inſéparable des choſes, qu'il fait valoir; enfin c'eſt un véritable eſprit, qui n'a rien de ſuperficiel, & qui brille ſans clinquant. Mr. l'Abbé d'Olivet aſſure, que les caractères de la Bruyere ſont moins eſtimés aujourd'hui, quils ne l'étoient lorsqu'ils parurent: il

20 La proſodie de Mr. l'Abbé d'Olivet eſt un très-bon ouvrage, & Mr. de Voltaire a eu raiſon d'en montrer toute l'utilité, ſurtout dans ces temps-ci, où il ſemble qu'on ait réſolu de renverſer & de détruire la langue,

il ſemble qu'il veuille inſinuer qu'ils n'ont été recherchés avec empreſſement, que par le plaiſir, qu'on avoit d'y voir des traits de ſatire, qui tomboient ſur des gens qu'on connoiſſoit. Ces gens ſont morts: & le prix du livre de Mr. de la Bruyere a beaucoup diminué, ſelon Mr. l'Abbé d'Olivet. Mais ne peut-on pas lui dire, que par tous les gens qui aiment à s'inſtruire des mouvemens les plus ſecrets du cœur humain, les caractères de la Bruyere ſont auſſi eſtimés qu'ils l'ont jamais été? Mr. l'Abbé d'Olivet ſe trompe en jugeant des ſentimens des autres par les ſiens. Il a condamné très-ſouvent Bayle; il a fait une ample & longue critique des piéces de Racine; il mépriſe la Bruyere; il ne s'agit plus que de ſavoir ſi les lecteurs ſont du même avis que l'auteur. Je doute que cela arrive à la lecture de certains ouvrages de Mr. l'Abbé d'Olivet. Au reſte, il y en a pluſieurs de lui, qui ſont très-bons: [20] & les traductions de cet Abbé ſont des chefs-d'œuvres. Il eſt éloquent, érudit, il poſſe-

pour y ſubſtituer un pompeux *galimatias*, qui ne ſert qu'à rendre obſcures les idées les plus claires. „Le de„placé, le faux, le giganteſque, dit Mr. de Voltaire, ſem„blent vouloir dominer aujourd'hui; c'eſt à qui ren-

possede parfaitement le Grec & le
Tant de talens sont un peu ternis par

„chérira sur le siecle passé. On appelle de to
„les passans pour leur faire admirer des tours
„ce, qu'on substitue à la démarche simple, nc
„sée, décente des *Pelisson*, des *Fenelon*, des *Boss*
„*Massillon*. Un charlatan, (*Mr. Rousseau, pourqu*
„*on critique un auteur avec raison, lui dire des i*
„est parvenu jusqu'à dire, dans je ne sais que
„tres, en parlant de l'angoisse & de la passion
„*sus-Christ*, que si *Socrate* mourut en *sage*, *Jesu*
„mourut en *Dieu;* comme s'il y avoit des Di
„coutumés à la mort; comme si on savoit c
„ils meurent; & comme si une sueur de sang
„caractère de la mort d'un Dieu, & enfin cc
„c'étoit Dieu qui fût mort.

„On descend d'un style violent & effréné au
„le plus bas & le plus dégoûtant: on dit de l
„que du célèbre *Rameau*, l'honneur de notre
„qu'elle *ressemble à la course d'une oie grasse*, &
„*lop d'une vache*. On s'exprime enfin aussi r
„ment que l'on pense; *rem verba sequuntur;* &
„honte de l'esprit humain, ces impertinences ont
„partisans. *Cette sage critique regarde encore Mr. R*

„Je vous citerois cent exemples de ces extra
„abus, si je n'aimois pas mieux me livrer au pla
„vous remercier des services continuels que vou
„dez à notre langue, tandis qu'on cherche à l
„honorer. Tous ceux qui parlent en public, d
„étudier votre traité de la Prosodie; c'est un
„classique qui durera autant que la langue Franç

de critiquer, & d'écrire, même assez immodestement, contre les plus grands hommes.

L'ABBE

Mr. Charpentier s'étoit plaint avant Mr. de Voltaire, du préjudice que plusieurs écrivains portoient au langage & au style. „Il semble, *dit-il*, qu'on ait formé „le dessein de bouleverser notre langue, & de cor„rompre entierement le goût. Car enfin, si j'ose pour „un moment perdre de vûe mon sujet, à quel excès „ne se porte-t-on pas de nos jours! Non-seulement „on veut nous arracher des mains les grands mo„déles que l'antiquité nous a laissés, mais on tâche en„core de nous détourner des routes sûres que d'excellens „modeles nous ont tracées depuis cinquante ans; on „commence à trouver que leurs ouvrages sont trop „simples, trop uniformes, trop négligés; on abandonne „les beautés naturelles, qui faisoient tout l'objet de „leurs soins, & l'on ne court qu'après des ornemens „recherchés: on s'éloigne de leur stile périodique & „nombreux, pour se jetter dans un stile coupé & dé„pourvu d'harmonie. Aux irrégularités heureuses qu'ils „laissoient à dessein dans leurs écrits, & qui en effet „contribuent beaucoup à donner de l'énergie & de la „vivacité au discours, on substitue une triste exactitu„de, qui ne fait qu'énerver la diction, & que la ren„dre moins rapide. Qu'arrive-t-il de cette nouveauté? „Que notre prose n'a plus les graces de celle des Voi„ture, des Sarazin, des Pelisson; que notre poësie n'a „plus la naïveté ni la force de celle des Malherbe, des „Corneille, des Racine, des Despreaux, des la Fontai„ne: l'une & l'autre ne sont remplies que d'antitheses, „que d'affetterie, que de rafinement: on ne veut rien

L'ABBÉ DU BOS.

Nous avons de Mr. l'Abbé du
excellent ouvrage; ce sont des ré
sur la poësie & sur la Peinture.
flexions, qui sont très-variées & fo

„dire qu'avec esprit; autant de mots, autant
„Une ode n'est aujourd'hui qu'une suite d'épi
„rangées méthodiquement bout à bout; une
„n'est qu'un amas de réflexions alembiquées,
„de phrases brillantes." *Charp. préf. Tom. I.*

Une des principales causes qui gâtent le stil
sieurs auteurs, c'est la manie de mettre de la
phie partout, & d'étaler une érudition déplac
le-t-on de la conformité d'humeur & de
qui unit deux amis: on les compare à deux
qui s'attirent en raison de leur quarré de
Veut-on louer une belle personne qui rasse
elle plusieurs qualités estimables: on dit qu'elle
ble à la couleur blanche, qui résulte du méla
fait de toutes les couleurs simples: enfin si q
fait l'éloge de ses différentes vertus, c'est le prism
pare les rayons de différente espece. Nos femm
demi-beaux esprits admirent toutes ces com
ridicules, & nos jeunes auteurs croyent faire
le, en donnant dans un travers qui les éloig
mais du bon goût & de cette noble simplicité,
nécessaire à tous ceux qui veulent plaire aux
connoisseurs. L'un entortille si bien ses pens
un stile guindé, qu'on vient à bout d'écrire

dues, contiennent une fine & ſage critique. Le ſiſtème général du livre de Mr. l'Abbé du Bos ſouffre quelques difficultés: il prétend qu'on juge mieux des ouvrages d'eſprit, par le ſentiment [21], que par les connois-

en François, dont la diction eſt plus difficile à entendre que celle de l'auteur Grec qui nous paroît le plus obſcur. Il y a tel livre françois, écrit ſur des matieres très-ſimples, qui me donne plus de peine à comprendre, que les énigmes les plus obſcures. J'ai dit pluſieurs fois en liſant de pareils ouvrages, ce que St. Jerome diſoit au ſujet de ceux de Perſe, *ſi non vis intelligi, non debes legi;* ſi tu ne veux pas être entendu, tu ne dois pas être lû.

21 Ciceron regarde ce ſentiment comme un don naturel que tous les hommes ont reçu; il le met au nombre des ſens cachés. *Omnes tacito quodam ſenſu, ſine ulla arte aut ratione, quæ ſint in artibus ac rationibus recta ac prava dijudicant - - - - quod ea ſunt in communibus infixa ſenſibus, neque earum rerum quemquam funditùs natura voluit eſſe expertem.* Cic. Lib. III. de Orat. cap. L.

„C'eſt ce ſixieme ſens, *dit Mr. l'Abbé du Bos*, qui „eſt en nous ſans que nous voyions ſes organes: c'eſt „la portion de nous-mêmes qui juge ſur l'impreſſion „qu'elle reſſent, & qui pour me ſervir des termes de „Platon, prononce ſans conſulter la regle ni le com„pas; c'eſt enfin ce qu'on appelle communément ſen-

connoiſſances qu'on peut avoir acquiſe
l'étude. Cette opinion me paroît ſuj
de grands inconvéniens ; & c'eſt ſoum
les tragédies de Racine & les piéc
Moliere à la décifion de tous les
geois de la Ville; c'eſt rendre le p
maître du ſort des meilleures piéces.
périence nous a cependant demontré
Phédre de Racine, que le Miſanthro
Moliere ne plurent point, par le ſenti
à la multitude, & que ce fut les véri
connoiſſeurs, qui jugent des choſes
la raiſon & par l'étude, qui ſoûtinre
chef-d'œuvres contre le mauvais
de ceux qui ne jugent que par le
ſentiment.

LE DUC DE LA ROCHEFOUCAUL

Le Duc de la Rochefoucault nous
né deux ouvrages excellens. Le premi
un livre des Mémoires de la Regen
la Reine Anne d'Autriche: il eſt écri
beaucoup d'eſprit; il y a d'excellent
flexions, & c'eſt un des meilleurs

„timent." *Reflex. crit. ſur la poëſ. & la peint.*
ſect. 22. Jean Baptiſte du Bos diacre, Chan
l'Egliſe de Beauvais, Prieur de Veneroles, A

ceaux d'hiſtoire que nous ayons en France; l'auteur avoit vû lui-même les choſes dont il parle; ſa naiſſance & ſes emplois l'avoient mis à même d'écrire en homme véritablement inſtruit. Le ſecond de ſes ouvrages eſt un livre de maximes, c'eſt un thréſor d'eſprit & de bon ſens. Si l'amour propre pouvoit être corrigé, il le ſeroit par ces excellentes maximes qui en dévelopent tous les plus ſecrets mouvements, & qui l'attaquent jusques dans ſes derniers retranchemens.

Le Duc de la Rochefaucoult joignoit à un génie ſupérieur une timidité qui venoit de ſa modeſtie, & qui l'empêcha d'être reçu à l'Académie Françoiſe: je rapporterai ici cette anecdote curieuſe; c'eſt Mr. l'Abbé d'Olivet qui me l'a fournie. *L'obligation*, dit-il, *où auroit été le feu Duc de la Rochefoucault de haranguer publiquement le jour qu'il auroit été reçu, fut le ſeul obſtacle qui l'éloigna de l'Académie; & cela parce qu'avec tout le courage qu'il avoit montré dans pluſieurs occaſions des plus vives, & avec toute*

Reſton, Cenſeur Royal, Secretaire perpetuel de l'Académie Françoiſe, mourut le 23 Mars 1741. âgé de 72 ans.

toute la supériorité que sa naissance & son esprit lui donnoient sur des hommes ordinaires, il ne se croyoit pas capable de soutenir la vue d'un auditoire, & de prononcer seulement quatre lignes en public, sans tomber en pâmoison. Le Duc de la Rochefoucault mourut à Paris le 17 de Mars 1680, âgé de soixante & huit ans.

BRANTOME.

Pierre de Bourdeille Seigneur de Brantome, étoit de l'ancienne & noble maison de Bourdeille en Perigord; & il mourut au commencement du dix-septieme siécle, étant âgé d'environ 76 ans, autant qu'on peut le conjecturer de ses écrits. Il avoit en commande l'Abbaye de Brantome en Perigord; & il est connu & cité ordinairement sous le simple nom de Brantome. Ses ouvrages sont remplis d'anecdotes curieuses: ils sont écrits avec une certaine naïveté qui plaît. Son stile est simple, mais gracieux & léger. On lui reproche d'être trop libre quelquefois dans ses expressions. Il est certain qu'un auteur qui écriroit aujourd'hui comme Brantome, trouveroit des censeurs, non-seulement chez les dévots, mais encore chez les Dames: cependant elles lisent les ouvrages de Brantome

tome avec plaiſir, & pardonnent certaines libertés en faveur du temps où l'auteur a écrit ; on n'exigeoit point encore alors cette bienſeance & cette retenue ſans les quelles le meilleur ouvrage eſt condamné par tous les gens de goût. On peut dire aujourd'hui tout ce qu'a dit Brantome: mais il faut le dire differemment. Les expreſſions dont on ſe ſert rendent la même idée ou badine ou orduriere.

Quoique nous ayons déjà eu occaſion de parler de Mr. Marmontel, connu par ſa traduction de la Pharſale de Lucain, par ſa Poëtique, & par ſes Contes moraux, nous y revenons ici pour faire mention de ſon dernier ouvrage : nous entendons par-là le roman moral de Beliſaire. Cet ouvrage contient pluſieurs préceptes très-utiles non-ſeulement pour les particuliers, mais encore pour les ſouverains. Un auteur anonime en a fait une critique très-amere, dans laquelle il ne ſe contente pas d'outrager Mr. Marmontel, mais où il injurie aſſez groſſierement tous les auteurs de l'Enciclopedie, Mr. de Voltaire, Mr. Rouſſeau & quelques autres gens de lettres. Il y a dans cette critique pluſieurs endroits qui non-ſeulement contiennent des fauſſetés

évidentes, mais qui ſont peu judicieux, & qui fourniſſent des armes à ceux que cet écrivain cherche à rendre odieux par les ſentimens qu'il leur prete. Parmi pluſieurs exemples que je pourrois citer, je me contenterai de rapporter celui-ci. „Ils (les „philoſophes) ſe vantent d'être les bienfai- „teurs du genre humain: ils affichent la „vérité, ils étalent partout la vertu, il „ſemble qu'ils en ayent à revendre, & leurs „écrits enfantent tous les jours des mon- „ſtres qui dèshonorent la France. C'étoit „auſſi le cri de guerre des Manichéens, & „*dicebant veritas.*" Eſt-ce que les ouvrages de Charron avoient formé le Dominicain Clement, & le Prieur Bourgoin? Eſt-ce que ceux de Montagne avoient inſtruit Bariere? Eſt-ce que Chatel avoit lû les livres de la Mothe le Vayer? Eſt-ce que Ravaillac avoit été ſeduit par Gasſendi? Eſt-ce que le Jeſuite Malagrida s'occupoit à la lecture de Bayle? Eſt-ce que les Enciclopediſtes paſſoient les nuits dans les ſales du Palais, avec ces prêtres ſeditieux ennemis de l'Archevêque, par les diſcours des quels Damiens a depoſé avoir éte ſéduit, ayant toûjours dit (avant, pendant, & après la queſtion) *qu'il avoit cru faire un œuvre méritoire pour le Ciel, & que c'étoit*

c'étoit tous ces prêtres qu'il entendoit dans le Palais qui le disoient? Est-ce donc enfin de Mr. de Voltaire, & de Mr. Rousseau que le Roi d'Espagne parle, lorsqu'il dit, qu'il *veut renfermer dans son cœur royal la connoissance & les preuves des manœuvres les plus pernicieuses?* En vérité il y a bien de la maladresse aux hipocrites & aux théologiens, d'accuser les philosophes d'avoir enfanté des monstres qui dèshonorent la France. Combien au contraire n'en est-il pas sorti des écoles de St. Thomas, & de celles de St. Ignace!

§. II.

CHARRON.

Je crois ne pouvoir finir de parler des auteurs qui ont illustré la France, d'une maniere plus avantageuse aux gens de lettres, qu'en faisant mention de tous les excellens préceptes que Charron a donnés dans ses trois livres de la Sagesse à tous les hommes qui aiment & qui recherchent cette même sagesse, principalement aux philosophes, pour qui il semble que cet excellent écrivain ait composé la plus grande partie de son ouvrage. J'examinerai donc les choses qui conviennent à la vie, à l'état, à la situation des gens de lettres, & je

n'autoriserai les avis que je leur donnerai & les maximes que je leur prescrirai, que par les sentimens de Charron que je rapporterai tels qu'ils sont dans son livre de la Sagesse, qui devient tous les jours plus estimé des veritables savans, mais tous les jours plus rare, parce que depuis les Elzevirs aucun libraire n'a réimprimé cet excellent ouvrage, qui mérite d'être le breviaire de quiconque veut s'attacher véritablement à la recherche de la sagesse. Je dirai un mot auparavant des principaux évenemens de la vie de ce grand homme.

Pierre Charron naquit à Paris en 1541: son pére s'appeloit Thibaud Charron: il étoit marchand libraire, & eut de Nicole de la Barre sa seconde épouse vingt & un enfans, tant mâles que femelles; il en avoit eu quatre auparavant de sa premiere femme. Ainsi Pierre Charron eut vingt-quatre fréres ou sœurs. Quoique son pére fût peu riche, il en reçut cependant une très-bonne éducation: il apprit dans sa premiere jeunesse les langues grecque & latine, dont il y avoit alors de très-célébres professeurs dans l'Université de Paris. Il étudia ensuite en philosophie, en droit civil, & en droit canon, & se fit recevoir avocat; il suivit

le

le barreau pendant cinq ou ſix ans: mais s'appercevant qu'il étoit difficile, n'ayant aucun parent dans la robe, qu'il pût s'avancer dans la profeſſion qu'il avoit embraſſée, il la quitta pour entrer dans l'état eccléſiaſtique; il s'y diſtingua bientôt, & Arnaud de Pontac Evêque de Bazas, l'ayant entendu prêcher, l'engagea à venir avec lui dans ſon évêché. Charron fit connoiſſance en Guiene avec pluſieurs évêques, qui lui donnerent des canonicats dans leurs Egliſes. Il reſta pluſieurs années dans cette province, continuant d'acquérir une grande réputation par ſes ſermons: mais il voulut ſe retirer tout à fait du monde, & ſe préſenta aux Chartreux pour être reçu parmi eux. Ils refuſerent de lui accorder ſa demande parce qu'il étoit déjà âgé de quarante ſept ans. Il vint alors à Bourdeaux, où il fit connoiſſance avec Montagne; ces deux hommes illuſtres lierent entre eux une amitié qui dura le reſte de leur vie.

Charron fit réimprimer à Bourdeaux pluſieurs de ſes ouvrages, entre autres ſes *Diſcours Chrétiens*, & ſes *Trois verités*, qui avoient déja paru auparavant avec beaucoup de ſuccès: mais ce qui lui donna une réputation qui ſera immortelle, ce fut

ſon livre de la Sageſſe, qu'il publia en 1601, Je remarquerai ici que ce livre, qui dans la ſuite fut attaqué ſi vivement par des fanatiques théologiens, fut alors très-approuvé par pluſieurs illuſtres Evêques. Et pour qu'on ne croye pas que je diſe cela ſans fondement, je placerai ici ce que rapporte l'auteur qui publia, après la mort de Charron, la ſeconde édition de cet ouvrage: „Sa réputation s'étendit au long & „au large, & il prit place à l'endroit des „plus beaux eſprits de France. Entre autres „Meſſire Claude Dormy, Evêque de Boulogne, „ſur mer, & Prieur de St. Martin des „Champs à Paris, lui écrivit quelques lettres „ſur le ſujet de ſes livres de la Sageſſe, lui „témoignant qu'il en faiſoit grand état, & „qu'ils étoient bien à ſon gout, & lui fit „offre de la Théologie de ſon Egliſe. Ces „lettres firent venir l'envie au Sieur Char„ron de faire un troiſieme voyage en cette „ville, afin de venir reconnoître & remer„cier ledit Sieur Evêque de Boulogne, & „pareillement pour y faire imprimer ſes „livres & diſcours, & autres œuvres nou„velles, n'étant point aſſez ſatisfait des im„preſſions qui en avoient été précedem„ment faites à Bourdeaux. Il arriva donc „à Paris le 9 Octobre 1603." Ce fut dans

cette

dans cette ville que Charron mourut quelques ſemaines après ſon arrivée. Etant ſorti de ſa maiſon pour aller faire une viſite, il ſe trouva mal dans la rue: il en avertit ſes domeſtiques, qui le ſoutinrent: mais il tomba ſur ſes genoux; & *ayant* (dit l'auteur de ſon l'éloge) *les mains jointes & levées en haut, & la face tournée vers le ciel, il expira ſur le champ, & rendit ſon ame à Dieu, ſans aucune apparence de douleur, étant ſuffoqué d'une apoplexie de ſang. Sa mort arriva le* 16 *Novembre* 1603.

A l'ouverture du teſtament de Charron, on trouva qu'il laiſſoit à Demoiſelle Leonore de Montagne, femme du ſieur de Camain, Conſeiller du Roi en ſon Parlement de Bourdeaux, *la bonne ſœur du feu ſieur de Montagne, Chevalier de l'ordre du Roi, & ſa commere, la ſomme de* 500 *écus, & qu'il inſtituoit le ſieur de Camain ſon héritier univerſel, en payant & acquitant les legs faits aux pauvres.* Ce teſtament de Charron en faveur de la ſœur & du beaufrére de Montagne étoit une marque de réconnoiſſance de la faveur que Montagne avoit faite à Charron. Il lui permit, en mourant, par ſon teſtament, *de porter les armes de ſa noble famille.* Si les exemples d'amitié & de reconnoiſſance ſont toûjours utiles aux gens qui ont aſſez de vertu

pour

pour en profiter: combien ne ſont pas admirables ceux que nous donnent de grands hommes, tels que Montagne & Charron !

Je viens actuellement aux préceptes de Charron, qui doivent ſervir à tous les gens de lettres pour les conduire dans le chemin de la véritable ſageſſe. Tout homme de lettres doit établir pour premier principe, que la ſcience, quelque grande qu'elle ſoit, eſt infiniment au deſſous de la vertu & de la prudence. Ces deux qualités ſont abſolument néceſſaires au bonheur de la vie: ſans elles on n'eſt jamais certain d'un inſtant de tranquillité; & toutes les connoiſſances littéraires ne peuvent rien, ſi elles ne ſont point accompagnées de la prudence, pour nous mettre à l'abri de mille évenemens fâcheux. C'eſt ce que l'expérience nous montre tous les jours dans la perſonne de pluſieurs gens célébres par leurs talens, & malheureux par leur conduite. „La ſcience, *dit Charron*, eſt un petit & „ſterile bien auprès de la ſageſſe. Non-ſeu„lement elle n'eſt point néceſſaire, car des „trois parties du monde les deux & plus „s'en paſſent: mais encore elle eſt peu uti„le, & ſert à peu de choſes, eu égard à la „ſageſſe. Elle ne ſert point à la vie. Com„bien

„bien de gens riches, pauvres, grands, &
„petits, vivent plaiſamment & heureuſement,
„ſans avoir oui parler de ſcience! Aux cho-
„ſes naturelles l'ignorant fait auſſi bien que
„le ſavant; la nature eſt à celà ſuffiſante
„maîtreſſe . . . . . Bref la ſcience
„peut nous rendre plus courtois, mais
„non plus gens de bien . . . La ſa-
„geſſe eſt un bien néceſſaire & univerſelle-
„ment utile à toutes choſes: elle gouverne
„& regle tout. Il n'y a rien qui ſe puiſſe
„cacher ou dérober de ſa jurisdiction &
„connoiſſance. Elle régente par-tout, en
„paix, en guerre, en public, en privé: elle
„régle même les débauches, les jeux, les
„danſes, les banquets, & y porte de la
„bride & de la modération. Bref il n'y
„a rien qui ne ſe puiſſe & ne ſe doive faire
„ſagement, diſcretement, prudemment: au
„contraire ſans ſageſſe tout s'en va en
„trouble & en confuſion."

Après avoir établi que l'étude de la ſageſſe eſt la premiere à laquelle un homme de lettres doive s'attacher, diſons ici que la préſomption & l'amour propre ſont les vices qui ſont les plus oppoſés à cette étude: rien n'eſt plus capable de nuire aux gens qui cultivent les ſciences, qu'un or-

gueuil

gueuil qui leur perſuade qu'ils ſont au deſſus de tous ceux qui courent la même carriere qu'eux. Une ſage modeſtie eſt la vertu la plus eſſentielle dans l'acquiſition des ſciences. Les talens médiocres ſont presque toûjours accompagnés de la vanité. Les talens ſupérieurs ſont le partage de la modération & de la retenue: lorsque ces vertus ne leur ſont pas aſſociées, quelques grands qu'ils ſoient, ils perdent la moitié de leur prix. „Sur toutes paſſions, *dit Charron*, ſe „faut très-ſoigneuſement garder & délivrer „de cette philautie, préſomption & fol „amour de ſoi-même; peſte de l'homme, „ennemi capital de ſageſſe, vraie gan-„grene & corruption de l'ame, par la-„quelle nous nous adorons, & demeurons „tant contens de nous, nous nous écoutons „& nous croyons nous-mêmes. Or nous „ne ſaurions être en plus dangereuſes mains „que les nôtres. C'eſt un beau mot venu „originellement du langage Eſpagnol: *O* „*Dieu, garde moi de moi.*"

Les gens de lettre, qui veulent acquérir une réputation ſtable, ne peuvent trop méditer les ſages préceptes de Charron. Le public accorde avec peine ſon ſuffrage à un ouvrage dans lequel la préſumption de

l'auteur

l'auteur paroît à chaque page. C'est envain qu'il cherche à se couronner lui-même aux yeux de ses lecteurs: les louanges qu'il se donne font qu'on cherche plutôt à le critiquer, qu'a l'approuver; & son orgueuil prévient contre lui ceux dont il auroit fait des admirateurs, par une sage modestie. Les lecteurs judicieux se mocquent d'un écrivain qui prétend les forcer à le louer, en commençant de s'accabler lui même, d'éloges; & qui étale une longue énumeration de tous ses talens, souvent dans un endroit où il n'auroit du parler que de celui des autres, dont il affecte de ne pas dire un seul mot. On ne sauroit même lui appliquer ce vers :

Hors moi & mes amis nul n'aura de l'esprit :

Car il croiroit diminuer son mérite si l'éloge de qui que ce soit paroissoit à côté de celui qu'il fait de ses talens. Dans combien de livres ne voit-on pas tous les jours, les défauts que je reléve ici.

Une suite fâcheuse de l'orgueuil, & de la présomption, c'est de supporter impatiemment les plus légeres critiques. Si par hasard un écrivain n'est pas du sentiment de certains auteurs aussi vains que décisifs, ils le regardent comme un ennemi dange-

reux,

reux, comme un envieux de leur gloire; dès lors - ils se croyent tout permis contre C'est peu de l'accabler d'injures, de plai teries: ils cherchent à flétrir son honn à le perdre de réputation dans le mon ils compilent avec soin, également les ritables défauts, & les fausses accusati Tout est bon pour eux, pourvu qu'il se à leur vengeance; mais à quoi aboutis tous ces emportemens? A rien, si ce n à indigner les lecteurs judicieux? Q les invectives n'a-t-on pas écrites con Bayle; quelles injures n'a-t-on pas dites ne dit t-on pas encor tous les jours à M

22 Charron fut persécuté non-seulement tandis q vécut, mais encor après sa mort. L'auteur de son ge nous fournira la preuve de ces deux persécuti faites par des théologiens fanatiques, tandis que d tres très-raisonnables le protégeoient. „Des livres d „gesse & discours Chrétiens, *dit cet auteur*, furent „primés après son trepas (de Charron) par l'extr „soin qu'en prit ce sien ami, dont il l'avoit prié „ſectueusement de son vivant, non obstant les tra „ses & empêchemens qui lui furent donnés par „hommes malitieux ou superstitieux, qui avoient l'e „foible, bas, & plat; & téoient, *per quam similes* „*tuis quarum oculi tantum splendorem ferre non poter* „*& ad istius solis lumen caligabant;* ne pouvant s „frir ni supporter les éclats & belles pointes de

de Voltaire ; que n'a-t-on pas écrit contre Montagne, contre le Clerc, & contre Charron ? Voyons comment ce dernier répondoit aux inveĉties & aux critiques de ſes ennemis. Il prévoyoit combien elles ſeroient mépriſées ; & bien loin de rendre à ſes critiques fanatiques injure pour injure, & d'imiter leurs défauts, en les leur reprochant, comme font tant d'auteurs aujourd'hui, en écrivant contre leurs adverſaires ; il ſe contentoit de dire à ceux qui non-ſeulement le critiquoient, mais qui le [22] perſécu-

„eſprit ſingulier, rare, vigoureux, merveilleuſement relevé „& divin ; car on vouloit empêcher l'impreſſion nommément de ſes livres de la Sageſſe, & pour cet effet „on y employa l'autorité du Recteur de l'Univerſité, „& d'aucun Docteur de Sorbonne, même de Meſſieurs „les gens du Roi, tant au Parlement qu'au Châtelet, & „outre on y fit intervenir Simon Millanges imprimeur „de Bourdeaux, pour ſon intéreſt particulier ; il en fut „fait plaintes en divers lieux, au châtelet, aux Requêtes de l'hotel, en la cour du Parlement, & au Conſeil privé ; & même elles vinrent jusqu'aux oreilles du „Roi ; on ſaiſit par trois diverſes fois les feuilles qui „étoient imprimées, & la minute de l'auteur. Mais parce que ce fidele ami en avoit deux ou trois copies, „& qu'il déſiroit faire paroître, par bonnes preuves que „l'amitié qu'il portoit au défunt ſieur Charron n'étoit „pas finie par ſa mort, il fit tant qu'enfin tous les

ſécutoient : „Aucuns trouvent ce livre trop „hardi & trop libre à heurter les opi- „nions communes, & s'en offenſent. Je me „plains

„livres furent imprimés; & auparavant que de les pou- „voir rendre, il en falloit plaider en pluſieurs endroits, „& finalement Meſſieurs les Chancelier, Procureur Gé- „néral du Roi les firent voir à deux Docteurs de Sor- „bonne, qui baillerent par écrit ce qu'ils trouvoient à „redire dans ces livres, qui ne parloient que de la ſa- „geſſe humaine traitée moralement & philoſophique- „ment; & le tout fut mis entre les mains de Mr. le „Préſident Jeannin, Conſeiller d'Etat, perſonnage des plus „judicieux & expérimentés de ce temps, qui les ayant „veus & examinés, dit haut & clair, que ces livres n'é- „toient pour le commun & bas étage du monde, ains „qu'il n'appartenoit qu'aux plus forts & relevés eſprits „d'en faire jugement, & qu'ils étoient vraiment livres „d'état; & en ayant fait ſon rapport au Conſeil privé, „la vente d'iceux en fut permiſe au libraire qui les „avoit fait imprimer, & eut entiere delivrance & main- „levée de toutes les ſaiſies qui avoient été faites."

Perſonne ne pouvoit mieux décider que le Préſident Jeannin ſi les livres de la Sageſſe de Charron *appartenoient aux plus forts & relevés eſprits, & étoient vraiment livres d'état*: car il fut un des plus grands hommes de ſon ſiécle, & des plus éclairés. Nous avons ſes lettres qui contiennent ſes négociations, ou l'on trouve toute la pénétration, & tout le jugement poſſibles: elles ne peuvent être trop lues par les perſones deſtinées aux négociations. Le Cardinal de Richelieu faiſoit un trés

„plains d'eux à mon tour, & leur repro-
„che cette foiblesse populaire, & délicatesse
„feminine, comme indigne & trop tendre
„pour

grand cas des mémoires de Jeannin, qui naquit en Bourgogne en 1340, & mourut à Paris, le 31 Octobre 1622. Henri IV. aima personnellement le Président Jeannin, & le regarda comme le plus habile négotiateur qu'il eût. Le seul qui pût lui être comparé, c'étoit le Cardinal d'Ossat, dont nous avons encore les lettres & les négociations ; on en a fait plusieurs éditions. Arnaud d'Ossat, Cardinal, Evêque de Rennes, & puis de Baïeux, naquit le 23 Août 1536, dans le Comté d'Armagnac, & mourut à Rome en 1601, Le Cardinal de Joyeuse ayant succedé au Cardinal d'Est en qualité de Protecteur de la Couronne de France, employa d'Ossat. Il commenca, sous ce Cardinal, à exercer la charge de Sécretaire d'Ambassade, d'où il parvint ensuite jusqu'au cardinalat. Ce fut lui qui négocia le raccommodement de Henri IV, avec la cour de Rome, après que ce Prince se fut fait Catholique; les lettres qui concernent cette négociation ne sont pas les moins curieuses que nous ayons de lui.

Remarquons avant de finir cette note, que dans l'édition qui fut faite après la mort de Charron, on changea plusieurs passages: mais le libraire les imprima à la fin de l'ouvrage avec des renvois aux endroits ou ils avoient été autrefois. On a fait la même chose dans l'édition de 1607, *chez David Douceur à Paris*; & c'est de cette édition que je me sers ; je me dispenserai de citer les pages, on peut les trouver aisément.

„pour entendre c ... & du
„tout incapable ... e. Les plus for-
„tes & hardies ... ons ſont les plus
„ſortables à l'eſprit ... & relevé, & il n'y
„a rien d'étrange à celui qui ſait que c'eſt
„que du monde. C ... foibleſſe de s'éton-
„ner d'aucune cho... il faut roidir ſon
„courage, affermir ſ... ame, l'endurcir &
„acérer à ouïr, ſ... r, entendre, juger
„toutes choſes, tant étranges ſemblent-
„elles. Tout eſt ſortable & du gibier de
„l'eſprit . . . . . D'ailleurs ce que je
„propoſe je ne prétends y obliger perſon-
„ne: je préſente ſeulement les choſes & les
„étale comme ſur le tablier, je ne me
„mets pas en colère. Si l'on ne m'en
„croit, c'eſt à faire aux pedans, la paſſion
„témoigne que la raiſon n'y eſt pas; qui
„ſe tient par l'une à quelque choſe, ne s'y
„tient pas par l'autre. Mais pourquoi ſe
„courroucent ils? Eſt-ce de ce que je ne
„ſuis pas par-tout de leur avis? Je ne me
„courrouce pas de ce qu'ils ne ſont pas du
„mien. De ce que je dis des choſes qui
„ne ſont pas de leur gout ni du commun?
„Et c'eſt pourquoi je les dis. Je ne dis
„rien ſans raiſon: s'ils la ſavent ſentir &
„goûter, s'ils en ont une meilleure qui
„detruiſe la mienne, je l'eſcouterai avec
„plaiſir,

„plaisir & gratification à qui la dira. Et „qu'ils ne pensent pas me battre d'authori„té, de multitude d'allégations d'autrui, car „tout cela a fort peu de crédit en mon „endroit. . . . C'est une injuste ti„rannie & folie enragée de vouloir assub„jectir les esprits à croire & suivre tout „ce que les anciens ont dit, & ce que le „peuple tient, qui ne sait ce qu'il dit n'y „ce qu'il fait: il n'y a que les sots, qui „se laissent ainsi mener; & ce livre n'est „pas pour eux. S'il étoit populairement „reçu & accepté, il se trouveroit bien dé„chu de ses prétentions. Il faut ouir, con„sidérer, & faire compte des anciens, non „s'y captiver qu'avec la raison: & quand „on le voudroit suivre, comment fera-t-on? „Ils ne sont pas d'accord, Aristote qui a „semblé le plus habile, & a entrepris de „faire le procès à tous ses devanciers, a „dit de plus lourdes absurdités que tous, „& n'est point d'accord avec soi même, & „ne sait quelquefois où il en est: témoin „les matieres de l'ame humaine, de la gé„nération des vents & des eaux. Il ne se „faut pas esbahir si tous ne sont pas du „même avis: mais il faudroit s'esbahir si „tous en étoient. Il n'y a rien de plus séant

„à la nature & à l'esprit humain qu'i[...]
„diversité."

Que de différentes & utiles instructio[...] n'y a-t-il pas dans ce passage pour to[...] les gens de lettres ! Continuons à leur tr[...] cer la route qu'ils doivent tenir en suivan[...] les préceptes de Charron. Un des princ[...] paux écueils contre lesquels va se heurte[...] la plus grande partie des savans ; c'est, pou[...] me servir des termes de Charron, *de croir[...] & de mécroire légerement.* Avant d'em[...] brasser une opinion on ne sauroit tro[...] l'examiner : il faut agir de même avant d[...] la rejetter ; l'erreur marche à la suite de l[...] précipitation, & la vérité est presque tou[...] jours la récompense de la méditatio[...] „Croire & recevoir, *dit Charron*, ce qu[...] „l'on propose, avec quelque apparence o[...] „authorité, appartient à la niaise simplici[...] „té, mollesse & foiblesse du petit peupl[...] „des esprits efféminés, malades, supersti[...] „tieux, étonnés, indiscretement zelés, qu[...] „comme la cire reçoivent facilement tou[...] „impression, se laissent prendre & mene[...] „par les oreilles ; c'est plutôt erreur, foibles[...] „se, que malice, & loge volontiers a[...] „ames débonnaires. *Credulitas error est* [...] *„gis quam culpa, & quidem in optimi cujus[...] „que mentem facilè irrepit.* Suivant ce[...]

„nou

„nous voyons presque tout le monde mené „& emporté aux opinions & créances, non „par choix & jugement, voire ſouvent „avant l'âge & diſcrétion; mais par la „coutume du pays, ou inſtruction reçue en „ſa jeuneſſe, ou par rencontre, comme une „tempête; & là ſe trouve tellement collé, „hypothéqué & aſſervi, qu'il ne s'en peut „plus déprendre: *Veluti tempeſtate delati* „*ad quamcunque diſciplinam tanquam ad* „*ſaxum adhæreſcunt*. Le monde eſt ainſi „mené, nous nous en fions & remettons à au„trui: *Unusquisque mavult credere quam ju*„*dicare; verſat nos & præcipitat traditus* „*per manus error, ipſa conſuetudo aſſentiendi* „*periculoſa & lubrica*. . . . . On dit „d'où vient cela? Comment ſe fait cela? „préſuppoſant que cela eſt bien vrai: il „n'en eſt rien. On traite, agite les fonde„mens & effets de mille choſes, qui ne „furent jamais, dont tout le *pro* & *contra* „eſt faux. Combien de bourdes, faux & „ſuppoſés miracles, viſions, & révélations „reçues au monde, qui ne furent jamais! Et „pourquoi croira-t-on une merveille, une „choſe non humaine & naturelle quand on „peut detourner & éluder la verification „par voie naturelle & humaine? La vé„rité & menſonge ont leur viſage confor-

„mes ; le port, le goût & les alle
„reilles ; nous les regardons de mêm
„*Ita sunt finitima falsa veris, ut in*
„*tem locum non debeat se sapiens c*
„*re.* L'on ne doit croire d'un
„que ce qui est humain. . . .
„facilité de croire avec le temps
„cit, & dégénere en opiniâtreté in
„& incapable d'amendement ; voire
„jusques-la que souvent l'on souti
„les choses que l'on sait & que
„tend le moins : *Majorem fidem hon*
„*hibent iis quæ non intelligunt : . c*
„*humani ingenii lubentiùs obscura cr*
„L'on parle de toutes choses par
„tion. Or l'affirmation & opiniâtr
„signes ordinaires de bêtise & d'ig
„accompagnée de folie & d'ar
„Mais ce qui est le faîte de la p
„tion, est de vouloir persuader, f
„loir, & recevoir, à autrui ce que l'c
„& les induire, voire impérieuseme
„obligation de croire, & inhibiti
„douter. Quelle tyrannie ? . .
„n'est rien à quoi communément l
„mes soient plus tendus qu'a donn
„à leurs opinions : *Nemo sibi tantum*
„*sed aliis erroris causa & autor est.*
„moyen ordinaire faut, l'on y adj

„commandement, la force, le fer & le feu; „ce vice eſt propre aux dogmatiſtes, & à „ceux qui veulent gouverner & donner la loi „au monde . . . . La vérité ne dépend pas „de l'autorité ou témoignage de l'homme."

Si c'eſt un vice contraire à l'avancement des ſciences, & à la juſteſſe de l'eſprit, que de croire légerement les choſes, & de les ſoutenir enſuite avec opiniâtreté ce n'en eſt pas un moindre de rejetter quelquefois les choſes les plus claires & les plus évidentes, par prejugé & par entêtement, ou parce qu'on ne ſauroit comprendre comment elles peuvent avoir lieu. Si l'on examine avec ſoin & avec impartialité tant de choſes qui nous paroiſſent biſarres, abſurdes, criminelles, on trouvera que leur ſingularité, n'eſt pas une raiſon pour les rejetter, & que ce que nous croyons ne pouvoir être, exiſte très-ſouvent chez d'autres peuples. „C'eſt une choſe étrange, *dit* „*Charron*, que la diverſité des loix & cou„tumes qui ſont dans le monde; il n'y a „opinion ni imagination ſi bigearre, ſi for„cenée, qui ne ſoit établie par loix ou coû„tumes en quelque lieu: . . . . Tuer „par office de pieté ſes parens en certain „âge & les manger, aux hôtelleries prêter „leurs enfans femmes, filles à jouir, aux

 „hôtes

„hotes en payant ; tenir bourdeaux
„des mâles ; les vieillards prêter leurs f
„à la jeunesse ; les femmes être comn
„honneur aux femmes d'avoir accoint
„sieurs mâles, & porter autant de
„houpes au bas de leur robe ; les filles
„trer à découvert par-tout leurs partie
„teuses, les mariées les couvrir soig
„ment ; les filles s'abandonner à leur
„sirs & devenues grosses se faire avor
„veu & scu d'un chaque un ; mais
„mariées devenir chastes & fideles à
„maris ; les femmes mariées la pre
„nuit des noces avant l'accointance d
„époux, recevoir tous les mâles qu
„de l'état & de profession du mari c
„aux nopces, & puis être loyales à
„maris ; les mariées présenter leur
„lage au Prince avant qu'au mari ;
„ges de mâles ; les femmes aller à la
„re & au combat avec leurs maris,
„mes mourir, se tuer lors ou tôt ap
„decès de leurs maris : femmes veuf
„pouvoir remarier si leurs maris sont
„de mort violente, & non autrement ;
„maris pouvoir répudier leurs fe
„sans alleguer cause, si non pour ce
„les sont femmes, & puis emprunter
„mes des voisins au besoin : les fe

„s'accoucher ſans plainte & ſans effroi; tuer „les enfans parce qu'ils ne ſont pas beaux, „bien formés, ou ſans cauſe: en mangeant „eſſuyer ſes doigts à ſes génitoires, & à „ſes pieds, vivre de chair humaine, man„ger chair & poiſſon tout crud; coucher „enſemble pluſieurs mâles & femelles, jus„ques au nombre de dix ou douze; ſa„luer en mettant le doigt à terre, & puis „le levant vers le ciel; tourner le dos pour „ſaluer, & ne regarder jamais celui qu'on „veut honorer; recueuillir en la main les „crachats du prince; ne parler au Roi que „par ſarbatane; ne couper en toute ſa vie „ni poil ni ongle; couper le poil d'un „côté & les ongles d'une main, & non de „l'autre; les hommes piſſer accroupis, & „les femmes debout; faire des trous & fos„ſettes en la chair du viſage & aux tetins „pour y porter des pierreries & des ba„gues; mépriſer la mort, la feſtoier, la „briguer, & plaider en public pour en être „honoré comme d'une dignité & grande „faveur, & y être préferé; ſépulture ho„norable être mangé des chiens, des oiſeaux, „être cuit & pilé, & la poudre avalée avec „le breuvage ordinaire. Quand ce vient à „juger de ces coutumes, c'eſt le bruit & „la querelle: le ſot populaire & pedant

„ne

„ne s'y trouve point empêché, car to
„detrouſſément il condamne comme me
„ſonge, ou comme barbarie & bêtiſe . .
„Le ſage eſt bien plus retenu; il ne ſe hâ
„point d'en juger de peur de s'échauder,
„faire tort à ſon jugement."

La tolérance eſt une vertu néceſſaire
bien de la ſociété, & qui doit être pra
quée par tous les gens de lettres. Si no
conſidérons combien la diverſité des re
gions eſt grande, & combien tous ceux q
ſont élevés depuis leur naiſſance dans c
religions y ſont attachés de bonne fo
nous conviendrons qu'il y a autant d'in
ſtice que de barbarie, à exiger que d
perſonnes qui croyent faire un crime én
me de changer d'opinions, ſoient cep
dant obligés de prendre les nôtres, &
les recevoir, ſans les examiner : car l'i
lérance s'embaraſſe peu de convaincre
perſuaſion, elle exige ſimplement l'obe
ce aveugle. Quelle tyrannie n'y a-t-i
à contraindre des gens nourris & élev
le moment de leur naiſſance dans ces
opinions, a les abandonner, pour en
dre d'autres qu'on leur a repréſentées
me fauſſes pendant tout le cours
vie !

La religion eſt auſſi ancienne dans l'homme que ſa configuration, puisqu'il recoit l'une & l'autre en naiſſant, & que dès le moment qu'il reſpire, ceux qui l'ont formé décident de ſa religion. La nation, le pays, le gouvernement de l'état déterminent la croyance qu'on doit ſuivre; l'on eſt circoncis, baptiſé, Juif & Chrétien avant que l'on ſache que l'on eſt homme; ſuivant la famille dans la quelle on naît, on devient Chrétien, Turc, Idolatre, Juif, ſi le haſard en décide. Le même enfant qui fera un jour un grand théologien de Sorbonne, parce qu'il eſt né à Paris, auroit été un très-habile Dervis s'il fut né à Conſtantinople, un bonze fort zelé s'il eût pris naiſſance à Peckin, & un habile Rabin, s'il avoit été fils d'un Juif Polonois. Quel barbarie n'y a-t-il pas à ſoutenir qu'on peut par les châtimens les plus ſéveres, par le fer & par le feu, contraindre des gens qui ont ſi longtemps vécu dans des préjuges nés avec eux, & augmentés par l'éducation, à les abandonner, & à prendre une croyance qui leur paroît auſſi mauvaiſe que celle qu'on veut qu'ils quitent leur ſemble bonne & véritable? „Toutes „les religions, *dit Charron*, ont cela qu'el„les ſont étranges & horribles au ſens com„mun,

mauvais argument. [25] *Les fidèles de la circoncision qui étoient venus avec Pierre s'étonnèrent de ce que le don du Saint Esprit étoit aussi répandu sur les gentils. Car ils les entendoient parler diverses langues, & glorifier Dieu. Alors Pierre prenant la parole dit qu'est-ce qui pourroit s'opposer à ce que ceux-ci, qui ont reçu comme nous le Saint Esprit, ne soient baptisés d'eau. Il commenda donc qu'ils fussent Baptisés au nom du Seigneur.* Voilà comment se firent sous les Apôtres les Chrétiens : mais aujourd'hui on les fait en les pendant, en les brulant, en les pillant. Les disciples du Seigneur auroient été bien surpris s'ils avoient veu tant de dragons missionaires pour ramener les Protestans au sein de l'Eglise. Qu'auroit dit St. Paul, s'il eût apperçu un soldat, le sabre à la main, caressant la femme d'un Calviniste qu'il vouloit convertir, violant sa fille, volant ses meubles, & l'accablant souvent de coups, le tout en jurant, & en disant les

25 Καὶ ἐξέστησαν οἱ ἐκ περιτομῆς πιστοὶ ὅσοι συνῆλθον τῷ Πέτρῳ, ὅτι καὶ ἐπὶ τὰ ἔθνη ἡ δωρεὰ τοῦ ἁγίου πνεύματος ἐκκέχυται, ἤκουον γὰρ αὐτῶν λαλούντων γλώσσαις, καὶ μεγαλυνόντων τὸν Θεόν. Τότε ἀπεκρίθη ὁ Πέτρος· Μήτι τὸ ὕδωρ κωλῦσαι δύ-

les mots les plus ſales. Ce Saint auroit ſans doute trouvé bien étrange cette maniere d'éclairer les eſprits.

Il paroît que Dieu a voulu ſouvent donner des marques viſibles des punitions qu'il réſerve à ceux qui ſous le prétexte de défendre ſes droits, ont violé tous ceux de l'humanité. Sans aller chercher les preuves de cette vérité dans l'hiſtoire, qui nous en fourniroit pluſieurs, parcourons ſeulement ce qui s'eſt paſſé depuis un ſiécle. Les Jeſuites furent la cauſe principale de la perſécution cruelle qui s'éleva en France ſous Louïs XIV contre les Proteſtans ; les Janſeniſtes s'unirent dans cette occaſion avec les Jeſuites, ſoit par politique, ſoit par préjugé ; & la plume de Mr. Arnaud ne s'exerça pas moins contre les Proteſtans que contre les Jeſuites. Les Janſeniſtes furent les premiers punis d'avoir favoriſé l'intolérance ; ils virent ce même roi qui avoit chaſſé les Proteſtans de ſon royaume, détruire de fond en comble le Port-Royal ; les effets de ce monaſtere

ναται τις τοῦ μὴ βαπτισθῆναι τούτους, οἵτινες τὸ πνεῦμα τὸ ἅγιον ἔλαβον καθὼς καὶ ἡμεῖς· προσέταξέ τε αὐτοὺς βαπτισθῆναι ἐν τῷ ὀνόματι τοῦ Κυρίου. Act. Apoſt. Cap. X. verſ. 45. 46. 47 *&* 48.

naſtere furent livrés au pillage, les édifices raſés jusques au fondemens, (& ce que la ſeule haine théologique eſt capable de produire) les os des morts, & les cadavres, deterrés afin que le cimetiere pût être labouré.

L'hiſtoire d'un évenement auſſi ſingulier & qui prouve jusqu'où peut aller l'eſprit de

24 „L'Abbaye de Port-Royal doit ſa fondation à Ma„thilde de Garlande, femme de Mathieu de Marli, Ca„det de la Maiſon de Montmorenci, qui partant pour „la Terre-Sainte laiſſa à ſa femme une ſomme d'argent „pour l'employer en des oeuvres de pieté, afin d'ob„tenir la protection de Dieu, & un bon ſuccès de ſon „voyage. Mathilde ſuivant le conſeil d'Odon de Sully „Evêque de Paris, commença la fondation de ce mo„naſtere par la donation du fief de Porrois ou Port„Royal, ſitué dans une vallée près de Chevreuſe, à ſix „lieues de Paris, vers l'occident: elle l'acheta pour ce „deſſein, & y ajouta encore quelques revenus. Telle „fut l'origine du nom de ce monaſtere, & dès le „Mois d'Aouſt 1204 l'Egliſe portoit celui de Notre„Dame de Port-Royal; la maiſon fut bâtie en 1207, „& il y eut des religieuſes dès l'année ſuivante. Au „Mois de Decembre 1214, Pierre de Nemours Evêque „de Paris, donna à ce monaſtere le droit de paroiſſe, „& en fit faire ceſſion au curé de Magni-Leſſarts, qu'il „dédommagea. Il y fit en même temps une viſite, „& ayant ſupputé les biens de cette maiſon, il y trouva „dequoi entretenir treize ou quatorze religieuſes. Il per„mit qu'on y elût une Abbeſſe ſelon l'intention des fonda-

de parti, conduit par le fanatisme, mérite de tenir une place dans les Mémoires de l'esprit humain. Je placerai ici dans une note, une histoire très-abregée du sort de ce monastere si célébre, & dont le nom sera immortel [24]. On auroit tort de ne pas ajouter foi à cette histoire, car elle est écrite

„teurs, & il y en avoit une en 1216. La conduite de „Port-Royal fut donnée aux religieux de l'Abbaye des „Vaux de Scernai, ordre de Cîteaux, qui n'en est éloi-„gnée que d'une lieue & demie; & en 1225 deux moi-„nes de cette Abbaye étoient Confesseurs & Chape-„lains de ce monastere. Une Bulle du Pape Hono-„ré III. accorda à cette abbaye plusieurs priviléges; en-„tre autres choses il défendit aux Evêques d'empêcher „l'élection réguliere de l'Abbesse, ou d'en déposer une „élue canoniquement; il annulla les suspenses & ex-„communications que les Evêques pourroient faire con-„tre elles & contre les personnes qui leur apparte-„noient; il leur permit de célébrer les divins Offices „pendant un interdit général; il défendit qu'on arrêtât „personne, & qu'on exerçât aucune violence dans leur „maison, ni dans l'enclos de leurs granges, & il ex-„communia ceux qui troubleroient ce monastere, qui „s'empareroient de ses biens, & qui les retiendroient. „Gregoire IX. déclara par une Bulle, qu'il prenoit „l'Abbesse & les religieuses de Port-Royal, & tous „leurs biens, sous la protection de Saint-Siege, & leur „en accorda une nouvelle pour la dédicace de leur „Eglise, qui se fit le 25 Juin 1230. Cette Abbaye

te par un auteur qui étoit parfaitement neutre, qui n'avoit pas plus de raiſon pour haïr

„compta entre ſes bienfaiteurs Philippe Auguſte, „Louis VIII. Saint-Louis, Marie de Bourbon femme „de Jean Comte de Dreux, Renaud de Corbeil Evê„que de Paris, comme Baron de Chevreuſe, & diver„ſes autres perſonnes de haut rang. Dès le mois de „Novembre 1233 ſes biens ſuffiſoient à l'entretien de „ſoixante religieuſes.

„C'eſt à l'hiſtoire particuliere de cette maiſon à rap„porter la ſucceſſion de ſes Abbeſſes, & les accroiſſe„mens qu'elle reçut en différens temps. Je paſſe tou„à coup à Angelique Arnaud, qui fut la cauſe inno„cente de la ruine de cette Abbaye. Cette religieuſe „étoit d'une famille odieuſe à la Société depuis l'éta„bliſſement des Jeſuites en France. Elle avoit à peine „huit ans lorsqu'elle prit l'habit, & fit ſes voeux à „neuf ans le 29 Octobre 1600, & la même année elle „fut nommée Coadjutrice de l'Abbeſſe, qui étant mor„te deux ans après, laiſſa ſa place à un enfant de „onze ans, qui fut bénie, & fit ſa premiere commu„nion le 29 de Septembre 1602. Elle trouva l'Abbaye „occupée par dix religieuſes dont trois étoient imbecil„les, & deux novices, & toutes qui n'obſervoient ni „regle ni cloiture. Six années s'écoulerent dans ce relâ„chement: mais en 1609 l'Abbeſſe prit des ſentimens „dignes de ſon état, & entreprit de rétablir la diſcipli„ne. Cette conduite lui attira des ennemis, qui ne pu„rent arrêter ſon zele; & la réforme qu'elle établit à

haïr les Jesuites, que les Jansenistes, qui n'étoit de la secte ni des uns ni des autres,

tres,

„Port-Royal, la fit choisir pour en faire une pareille „à Maubuisson, autre Abbaye qui en avoit du moins „autant besoin que la sienne. Ces occupations ne lui „permettant pas de résider à son Abbaye, elle proposa „de céder la dignité d'Abbesse à sa soeur Agnès Arnaud, „qui ne fut reçue que Coadjutrice. Ainsi Angelique „n'étant point dégagée par-là de ses obligations, quitta „Maubuisson, & fut accompagnée de vingt & une no-„vices, qui ne voulurent pas la quitter, & la suivirent à „Port-Royal, quoiqu'elles n'apportassent point de bien „à cette Abbaye. Après un voyage qu'elle fit encore „pour un pareil sujet, elle s'établit à Paris à l'extrémi-„té du fauxbourg St. Jacques, où sa mere lui donna „une grande maison. Ce fut là l'origine de l'Abbaye „de Port-Royal de Paris: elle la fit bâtir, & obtint „des lettres patentes de Louis XIII. avec permission d'y „transferer sa communauté, du consentement de l'Arche-„vêque de Paris, & de l'Abbé de Cîteaux. Cette com-„munauté de soixante & dix religieuses s'y transporta „en 1626; Port-Royal des Champs n'ayant point alors „de bâtimens suffisans, pour un si grand nombre de „religieuses: les édifices y étoient en fort mauvais „état; & la conduite des eaux y ayant été longtemps „négligée, y formoit des marécages très-incommodes, „& en rendoit le séjour mal sain. Il demeura à Port-„Royal des champs un Chapelain pour desservir l'Egli-„se, & conserver le droit de paroisse; & ce fut dans le „même lieu que l'on continua à rendre foi & hom-

tres, qui n'avoit jamais eu aucun demêlé avec eux, qui vivoit dans un pays ou aucun

„mage, & tous les autres droits ſeigneuriaux. La me-
„re Angelique fut encore employée à réformer d'autres
„monaſteres, ſelon les pratiques de dévotion qu'elle
„avoit introduites parmi ſes religieuſes. Elle trouva
„tant d'oppoſitions dans les moines qui les dirigoient,
„qu'elle prit un parti qui parut bon alors, mais qui
„eut des ſuites bien funeſtes pour le monaſtere. Ce
„fut de ſe démettre de ſa dignité d'Abbeſſe, pour réta-
„blir la liberté de l'élection, & de ſe mettre ſous la
„jurisdiction de l'ordinaire. Au mois de Juin 1627 elle
„obtint d'Urbain VIII. une Bulle qui la tiroit de la ju-
„risdiction de l'Ordre de Cîteaux pour la ſoumettre à
„celle de l'Archevêque de Paris. Le Roi donna auſſi
„tôt ſes lettres patentes pour l'enregiſtrement. Elle ob
„tint de plus au commencement de 1629. par l'entr
„miſe de la Reine Marie de Medicis, que le Roi reno
„ceroit à ſon droit de nomination, en faveur de
„réforme, pour accorder l'élection triennale d'une A
„beſſe, & en 1630 elle donna ſa démiſſion pure
„ſimple. Agnès ſa ſoeur ſe démit auſſi de ſa coa
„torerie, à condition que la réforme ſubſiſteroit. Le
„jour que la mere Angelique fit à Paris lui pro
„la connoiſſance du fameux Abbé de St. Cyran, e
„le prit pour ſon directeur, après s'être retirée de
„ſous la conduite de l'Evêque de Langres. Et ce
„Agnès Arnaud fut élue Abbeſſe de Port-Roy
„1636, & qu'elle poſſeda cette dignité juſqu'en
„cet Abbé ſe fit une liaiſon très-étroite non-ſeu

cun ménagement ne l'obligeoit à déguiser la vérité, qui n'espéroit ni graces des Jesuites,

„avec tout le monastere, qui le regardoit comme un „homme d'une spiritualité très-sublime, mais encore „avec toute la famille des Arnauds. L'Abbé de St. Cy- „ran avoit été fort attaché à la personnne de Janse- „nius, que la plus grande partie du clergé traitoit „d'hérétique, & il n'épargnoit rien pour justifier la doctri- „ne de son maître.

„En 1637 Antoine le Maître neveu de la mere An- „gelique, renonça au barreau où il brilloit par son „éloquence, & quoiqu'il n'eût alors que vingt-huit „ans, il renvoya un brevet de conseiller d'état que „son mérite lui avoit obtenu. Sericour son frere, „homme de guerre, quitta en même temps la profes- „sion des armes. Ils se retirerent dans une petite mai- „son près de Port-Royal de Paris, pour ne plus son- „ger qu'à leur salut. Leurs freres de Saci, de St. El- „me & de Valmont se joignirent à eux, & ils goû- „toient les douceurs de la retraite lorsque l'Abbé de „St. Cyran fut arrêté & envoyé au Chateau de Vincen- „nes le 14 de Mai 1638, & l'Archevêque leur fit dire, „qu'il avoit ordre de les déloger de-là. De son con- „sentement ils se retirerent tous les cinq dès le lendemain „à Port-Royal des Champs, où ils étoient à peine de- „puis deux mois, lorsque Laubardon Conseiller d'Etat „y fut envoyé pour les interroger, & les faire sortir de „ce refuge. L'Orage regardoit aussi la mere Angeli- „que, que l'on pensa enlever: mais l'Archevêque de

[illegible]

[illegible] protection des [illegible] n'avoit [illegible] liaison avec eux; [illegible]

[illegible] mois

,,Paris l'empêcha. Lorsque la tempête fut un peu appai-
,,sée, nos solitaires retournerent au Port-Royal des
,,Champs, trois mois après leur sortie. La vie pure &
,,chrétienne qu'ils y menoient grossit leur société, &
,,ils se virent bientôt une nombreuse compagnie de per-
,,sonnes qui avoient paru avec distinction dans le cler-
,,gé, dans l'épée, dans la robe, & à la cour.
,,Après quatre élections d'intervalle la mere Angelique
,,fut élue en 1642, & fut continuée douze dans cette
,,charge; & quatre mois après, l'Abbé de St. Cyran
,,fut mis en liberté. Il est vrai qu'il mourut la même
,,année qu'il fut élargi: mais il eut assez de loisir pour
,,inspirer son zele à la nouvelle société de Port-Royal
,,Le bruit qu'excita Antoine Arnauld, Docteur de Sor
,,bonne par son livre de la fréquente communion, r
,,veilla les ennemis du Jansenisme, leur indignation s'a
,,luma contre Port-Royal, où ce Docteur avoit
,,mére, plusieurs sœurs, & plusieurs nièces religi[illegible]
,,On décria ce monastere comme une pépiniere de J[illegible]
,,nisme. Cependant la maison de Port-Royal de P[illegible]
,,prenoit la forme d'un véritable monastere, l'[illegible]
,,fut commencée en 1646, & achevée en deux ans. [illegible]
,,te maison devenant de jour en jour trop petite p[illegible]
,,grand nombre de religieuses qu'y attiroit la [illegible]
,,tion de vertu & de sainteté; on travailla à d[illegible]
,,des marais de Port-Royal des Champs, & à [illegible]
,,l'ancien monastere plus habitable; & avec la [illegible]
,,sion de l'Archevêque de Paris, on y envoya [illegible]

moit également ce qu'ils pouvoient avoir de bien, & condamnoit sans préjugé ce qu'ils

„de May 1648. dix religieuses. Les solitaires qui en „l'absence des religieuses habitoient le monastere, se „retirerent aux Granges, maison située sur la montagne, „& il ne resta qu'Arnaud d'Andilli, deux prêtres, un „chirurgien & un medecin : mais les guerres civiles „obligerent les solitaires à descendre dans l'abbaye au „commencement de l'année suivante, & forcerent les „religieuses mêmes à changer de lieu pour se mettre „à couvert de l'insulte des gens de guerre.

„La Bulle d'Innocent VI, ayant condamné les cinq „propositions de Jansenius en 1653, donna lieu à une „persécution que l'on fit au monastere de Port-Royal; „les deux années suivantes se consumerent en justifica„tions, qu'on employa inutilement auprès du Cardinal, „qui étoit à Rome, c'est a dire dans le lieu le moins „favorable à des filles qui y étoient déjà accusées com„me désobeissantes aux decrets des Papes, & qui refu„soient de condamner sur la parole du pére, ce qu'el„les ne se croyoient pas en état d'entendre.

„Cependant il y avoit une école très-florissante „établie aux Granges ; & c'est de là que nous „sont venues ces excellentes Méthodes pour les langues „grecque & latine, les Elémens de géometrie, l'Art „de penser, & quantité d'ouvrages qui sont aujourd'hui „d'un usage plus général. Peut-être la réputation de „cette école contribua-t-elle à dissiper ceux qui la gou„vernoient. Le 30 Mars 1656, d'Aubrai Lieutenant-civil

qu'ils avoient de mauvais. Voilà les
riens qu'on doit consulter, & aux qu

„se rendit par ordre de la Cour à Port-Ro
„Champs, pour en chasser ceux qui y étoient re
„renvoyer tous les enfans qu'on élevoit aux G
„les solitaires prevenus sur sa visite se retirer
„cun de son côté; quelques mois après Arnaud
„dilli obtint pour lui & pour Luzanci son fils,
„mission d'y retourner, & lorsque l'orage parut
„calmé, presque tous les autres y revinrent :
„10 de Mai 1661. le Lieutenant-civil rétourna
„Royal des Champs, & chassa les enfans qui
„dioient, & qui étoient dans les villages voisin
„tempête devenoit de temps en temps plus dan
„jusqu'au 13 d'Avril 1662 que le Conseil du R
„lut la destruction de Port-Royal. Le Confess
„Roi prit le temps des dévotions de la fête de
„pour l'engager à ce sacrifice, qu'il lui demando
„la religion, ou plutôt pour la jalouse Société.
„le Lieutenant-civil alla faire sortir toutes les p
„naires de Port-Royal de Paris; un commissai
„les mêmes ordres pour celles de Port-Roy
„Champs, & les executa le lendemain. Le 13 Mai
„défendit de plus recevoir des novices. Le forr
„qui fut dressé à l'occasion du Jansenisme, fut l
„ble de leurs maux: on s'obstina à prétendre q
„filles le signassent purement & simplement : &
„moyen d'accorder une telle signature avec les p
„que l'Abbé de St. Cyran, & d'autres théologier
„avoient donnés en faveur de l'innocence & de

faut ajouter foi lorsqu'il s'agit de décider ſur des événemens qui ſont rapportés d'u-
ne

„trine de Janſenius, qu'ils aſſuroient n'avoir jamais écrit „les propoſitions cenſurées ? De-là les enlevemens de „religieuſes, l'interdiction des ſacremens à celles que „l'on traita de rebelles à l'égliſe. Les religieuſes dis-„perſées furent enſuite renvoyées à Port-Royal des „champs. Onze ou douze qui étoient reſtées à Paris, „ſignerent le formulaire; & furent déclarées capables „de faire communauté à part, & d'élire entre elles „une abbeſſe; ce qu'elles firent. On ne chercha plus qu'à „leur ſacrifier tout le temporel de cette communauté; „dont le principal étoit à Port-Royal des Champs, on „défendit aux autres de procéder à l'élection d'une Ab-„beſſe, & on prétendit les ſoumettre totalement a celles „de Paris.

„Comme les Archevêques qui occuperent, depuis la ſé-„paration de Port-Royal de champs, & de Port-Royal „de Paris, le ſiége de la capitale, n'obtenoient cette „dignité, que par le canal des ennemis de Port-Royal „des champs, à condition d'en hâter la deſtruction, on „pouſſa la ſévérité jusqu'à dragoner les religieuſes, com-„me on fit enſuite les Proteſtans. Rien ne fut oublié „pour laſſer la conſtance de ces religieuſes : mais tou-„tes les perſécutions devinrent inutiles ; elles ſouffri-„rent longtemps, avec la plus grande fermeté, tous les „maux auxquels elles étoient expoſées : mais enfin le „Cardinal de Noailles ſe voyant à la veille d'être ac-„cuſé de Janſeniſme, ne trouva point de plus court

ne maniere entierement différente les écrivains qui sont interessés à

„moyen pour prévenir cette accusation, que de r
„ce monastere jusqu'aux fondemens. Quoique l'u
„des sacremens leur eût été rendu, puis ôté à div
„fois, elles furent enfin traitées comme les plus
„gereuses hérétiques de l'univers. Le 29 d'Octobre
„d'Argenson Lieutenant de Police, accompagné de
„Commissaires, d'un Greffier des Commissions extr
„dinaires, de quelques exempts & archers, alla se
„de leurs papiers, & de toutes les clés du mona
„de Port-Royal des Champs, & fit mettre toutes
„religieuses en différens carrosses, qui prirent aussi-tô
„routes qu'il leur avoit marquées, & les dispersa
„les couvents de France, ou l'on étoit le plus pr
„nu contre elles. Après leur départ les effets du
„nastere furent vendus & dissipés, les édifices dém
„jusques aux fondemens; & afin que le cimetiere pût
„labouré avec moins d'horreur, on recueillit tous le
„qu'on y trouva, & ils furent jetés pêle-mêle
„un cimetiere de Paris. Telle fut la fin de cette mai
„dont le nom est devenu immortel par une multit
„d'excellens livres composés par les solitaires dont
„parlé, & qui sont encore aujourd'hui appelés les liv
„de Port-Royal. Le Cardinal de Noailles n'attei
„point le but qu'il se proposoit par ce sacrifice,
„n'empêcha pas ses ennemis de le flétrir comme Ja
„niste; & il fut obligé peu après d'avoir recours à c
„dont il avoit conjuré la perte, pour se défendre c
„tre leurs communs adversaires." *Histoire de Fra*

événemens, occasionés par le parti au quel ils sont attachés ; & qui croiroient manquer

sous le regne de Louïs XIV par Mr. de Larrey Conseiller de la Cour & des Ambassades de sa Majesté le Roi de Prusse. Tom. IX. p. 302. jusqu'à 317. Edit. de Rotterdam 1722.

Cet auteur, né en France, passa à Berlin lors de la révocation de l'édit de Nantes ; il est mort dans cette ville. Son ouvrage peche quelquefois par trop de prolixité ; d'ailleurs on y voit beaucoup d'impartialité. S'il rapporte quelque fait incertain ou douteux, il cite ses garants au bas de la page. On lui a reproché qu'il s'étoit plusieurs fois contredit, & quil avoit parlé différemment dans son histoire de Louïs XIV, & dans celle de Guillaume III. Roi d'Angleterre, voici ce qu'il a répondu pour sa justification : „J'ai encore une réflexion, „*dit-il*, à faire sur la diversité de *cette histoire* en quel„ques endroits, & de *celle d'Angleterre*, que j'ai écrite la „premiere. Cela vient de ce qu'un auteur est en quel„que sorte obligé de révêtir l'esprit du pays dont il „écrit l'histoire, & de former son plan sur les principes „de gouvernement qu'il y trouve établis, sans en approu„ver les défauts. Mais il ne doit jamais, ni supposer, „ni déguiser les faits, & c'est en quoi consistent l'im„partialité & la fidelité que j'ai gardées, caractères es„sentiels, qui distinguent l'histoire, de la fable & du „roman." Pourquoi cet auteur ne disoit-il pas une raison qui l'eût encore mieux justifié que celle dont il se sert ? Il devoit avouer de bonne foi, qu'il lui étoit arrivé ce qui arrive à tous les historiens qui écrivent

quer à ce qu'ils doivent à ce parti s'ils n'en déguiſoient pas toutes les fautes, & s'il ne les rejetoient pas ſur celui qui lui eſt oppoſé.

Les Jeſuites ont été bien plus ſeverement punis que les Janſeniſtes de leur intolérance: auſſi le méritoient-ils. Leurs perſécutions contre les Proteſtans, contre les Janſeniſtes, enfin contre toutes les perſonnes qu'ils n'aimoient pas, ou qui n'étoient pas de leurs ſentimens, avoient été pouſſées à l'extrè-

ſéparément la vie de deux Monarques qui ont été contemporains & rivaux. Nous avons une preuve démonſtrative de cette vérité dans l'hiſtoire de Charles XII. Roi de Suede, & dans celle de Pierre I. Empereur de Ruſſie: la concordance de la bible n'eſt guere plus difficile à trouver, que celle de ces deux hiſtoires.

25 Le 26 Septembre Antoine Arnauld, Marquis de Pompone, mourut à Paris âgé de quatre-vingt-dix-ans, fils du célébre Arnauld d'Andilli, & neveu du famaux Arnaud Docteur de Sorbonne. Il eut tout le mérite de cette illuſtre famille: mais il en éprouva auſſi les disgraces: comme ſi la fortune en eût envié la vertu, & pris plaiſir à la perſécuter. Le neveu fut pourtant plus heureux que l'oncle, & le mécontentement de la cour contre le premier fut moins implacable que la haine des Jeſuites contre l'autre. Le Marquis de Pom-

l'extrème. Qu'en eſt il arrivé ? Ils ont été détruits & anéantis dans le temps même qu'ils ſe croyoient au deſſus de tous leurs ennemis, dont le nombre étoit bien plus grand qu'ils ne ſe l'étoient figuré. Cela ne pouvoit être autrement, car ils avoient perſecuté non-ſeulement les perſonnes qui leur étoient oppoſées, mais celles qui avoient quelques liaiſons, ou quelque alliance avec les gens qu'ils n'aimoient pas. C'eſt ainſi que par leur cabale ils firent disgracier [25] le Marquis de Pompone, Miniſtre

pone étoit entré de bonne heure dans les grandes affaires, n'ayant pas plus de vingt-trois ans lorsqu'il fut employé en diverſes négociations importantes en Italie, où il conclut pluſieurs traités. Il fut enſuite Intendant des Armées du Roi à Naples & en Catalogne. Ses Ambaſſades en Suede & en Hollande, en 1665 & en 1667, acheverent d'en faire connoître la capacité à la cour; & au retour de Suede, où étant retourné pour la ſeconde fois en 1671, il avoit négocié le traité qui retint cette couronne dans l'alliance de la France, le Roi l'honora de la charge de Miniſtre & Sécretaire d'Etat. Une intrigue de cour où les Jeſuites eurent beaucoup de part le firent disgracier: mais le ſouvenir de ſes ſervices, & le beſoin qu'on en avoit, le firent rappeler, & il mourut Miniſtre d'Etat. Il eut encore avant ſa mort, la joie de voir le mariage de ſa fille avec le Marquis de Torci, Miniſtre & Sécretaire d'Etat, qui réu-

les Jesuites persécutoient à outra

nit en sa personne & en sa famille, toutes l
qualités des deux maisons. *Histoire de Fr*
Regne de Louïs XIV. par Mr. de Larrey, &c.
p. 207 *&* 208.

26 Blaise Pascal, dont nous avons parlé
dans cet ouvrage, naquit à Clermont en Au
19 Juin 1623, il étoit fils d'Etienne Pascal, l
la Cour dec Aides de la même ville, & mo
Août 1662 à Paris, accablé de douleurs & de
causées en partie par les grandes austérités
quoit. On a peine à comprendre comment t
votion pouvoit s'allier avec tant de fiel, & a
nes, mais dures, plaisanteries dont ses admirab
provinciales sont remplies. On peut conclurre,

ce qui pouvoit avoir quelque rapport avec le parti qui leur étoit opposé: ils faisoient la même guerre aux gens de lettres, je ne dis pas à ceux qui comme Pascal, Nicole, Arnauld, écrivoient contre leurs opinions [26], mais à tous les écrivains qui n'embrassoient pas

des offenses, & qui cependant poursuivit les Jesuites avec autant d'acharnement, & plus de fureur que Pascal, fortifie ce que nous disons ici de la haine implacable des dévots, qu'ils sanctifient par le nom de zele pour la religion. Un pareil prétexte est un excellent bouclier pour mettre à couvert l'esprit de parti, & lui donner le moyen d'attaquer impunément non-seulement les ouvrages, mais les mœurs & le caractère des personnes qui lui sont opposées. Qu'on lise tous les ouvrages des Jansenistes & des Jesuites: on verra qu'ils ne s'accablent d'injures & de calomnies que pour la gloire de Dieu: *ad mojorem Dei gloriam.* C'est par la même raison que ces Jansenistes & Molinistes, non-contents, de s'égorger entre eux, se réunissent pour persécuter les philosophes, parce que ces méchans citoyens disent qu'il ne faut point troubler l'état par de frivoles disputes, qu'on doit obéir à son prince lorsqu'il ordonne de garder le silence; & qu'il est ridicule de vouloir regarder comme des dogmes de la religion, de pures opinions de l'école, qui n'avoient jamais troublé ni l'Etat ni l'Eglise avant que des théologiens vains & ambitieux eussent voulu s'en servir pour se faire connoître. Si lorsque les disputes sur le Jansenisme & sur le Molinisme commencerent, le gouvernement eût mar-

pas leur défenſe, & qui reſtoient dans une neutralité ſenſée. Si l'on n'étoit pas leur partiſan déclaré l'on devenoit leur ennemi: c'eſt ce qui arriva au ſavant pére Richard Simon, dont nous avons parlé pluſieurs fois dans cet ouvrage. Ayant été Pere de l'oratoire, il avoit vécu long temps à Paris, à l'occaſion de ſes études: les troubles excités par les diſputes du Janſeniſme l'engagerent à chercher le repos à Dieppe ſa patrie. Les Jeſuites qui ne l'aimoient pas, parce qu'il avoit été Pére de l'Oratoire, & parce qu'il avoit un mérite ſupérieur, qui excitoit leur jalouſie, le rendirent ſuſpect à l'Intendant, qui le fit appeller, & lui parla d'une manie-

qué le plus profond mépris pour les chefs de ces deux partis, ces demélés théologiques auroient eu le ſort de tant d'autres ſottiſes, dont on parle deux jours de ſuite, & dont on ne dit plus rien le troiſieme: mais l'attention que la cour donna à des opinions ſcholaſtiques, les rendit conſidérables; & des theſes de college devinrent des affaires d'état.

Pierre Nicole naquit à Chartres en 1625. Il fut intimement lié avec Mr. Arnauld le Docteur de Sorbonne, traduiſit en latin, & commenta par de longues notes, les lettres provinciales; écrivit beaucoup ſur la grace verſatile & concomitante, & mourut à Paris en 1695, âgé de ſeptante ans.

maniere qui lui fit croire qu'on vouloit se saisir de ses papiers. Etant de retour en son logis, il en brula un grand nombre, & perdit ainsi le fruit de ses longues & laborieuses recherches, dont le public fut privé par la jalouse envie des Jesuites. Le Pére Simon fut si affligé de la perte de ses manuscrits, qu'il mourut peu de temps après, en l'année 1712 le 11 Avril.

Le célébre Racine fut encore la victime de la persécution des Jesuites, qui le firent disgracier de Louïs XIV, uniquement parce qu'il avoit une parente religieuse dans l'abbaye de Port-Royal. Ecoutons parler l'illustre

Antoine Arnaud Docteur de Sorbonne naquit à Paris le 6 Fevrier 1612, & mourut à Bruxelles dans le fauxbourg de Loo le 8 Août 1694. Il laissa par son testament tout son bien aux pauvres ; ce fut un homme de la plus grande érudition. Il a composé cent trente cinq volumes, plus remplis de théologie, que de philosophie : mais on ne peut disconvenir que ce ne fût un très-grand dialecticien, & presque égal pour la force du raisonnement à Mr. Bayle ; c'est ce que l'on peut voir dans l'ouvrage qu'il a écrit contre le P. Mallebranche, & dans plusieurs autres contre les Jesuites, & contre les Protestans. Nous avons parlé si souvent de cet homme illustre, que nous n'en dirons rien de plus ici.

luſtre Racine qui écrivoit le détail de cette iniquité ignatienne à Madame de Maintenon: „Je vous, avoue Madame, que lorsque je „faiſois tant chanter dans Eſther : *Rois chaſſez „la calomnie*, je ne m'attendois gueres que „je ſerois moi-même un jour attaqué par „la calomnie. On veut me faire paſſer pour „un homme de cabale, & rebelle à l'égliſe. „Ayez la bonté de vous ſouvenir, Madame, „combien de fois vous avez dit, que la „meilleure qualité que vous trouviez en moi „c'étoit une ſoumiſſion d'enfant pour tout „ce que l'Egliſe croit & ordonne, même „dans les plus petites choſes. J'ai fait, par „votre ordre, près de trois mille vers ſur „des ſujets de pieté: j'y ai parlé aſſurément „de toute l'abondance de mon cœur, & j'y „ai mis tous les ſentimens dont j'étois le „plus rempli. Vous eſt il revenu qu'on y „trouve un ſeul endroit qui approche de „l'erreur? . . . . . Mais je ſai ce qui „a pu donner lieu à une accuſation ſi in- „juſte: j'ai une tante qui eſt ſupérieure de „Port-Royal, & à laquelle je crois avoir „des obligations infinies; c'eſt elle qui m'a „appris à connoître Dieu dès mon enfance; „& c'eſt elle auſſi dont Dieu s'eſt ſervi „pour me tirer des égaremens & des mi- „ſeres où j'ai été engagé pendant quinze

„années

„années de ma vie. Pouvois-je, ſans être le „dernier des hommes, lui refuſer mes pe„tits ſecours dans cette néceſſité? Mais à „qui eſt-ce, Madame, que je m'adreſſai pour „la ſecourir? J'allai trouver le Pére de la „Chaiſe, & lui repréſentai tout ce que je „connoiſſois de l'état de cette maiſon. Je „n'oſe croire que je l'aye perſuadé: mais il „parut très-content de ma franchiſe, & „m'aſſura en m'embraſſant, qu'il ſeroit toute „ſa vie mon ſerviteur & mon ami.' *Lettres de Madame de Maintenon*, *Tom. II. p.* 68. *Let. CCXII.*

Voilà quels ont été les Jeſuites lorsqu'ils ont eu du crédit: ils ſuivoient les maximes de leur Pére le Tellier, qui voyant Louïs XIV. dans un âge où la dévotion donne de la docilité pour les directeurs, & fait pratiquer aiſément leurs avis, voulut écraſer tout à coup les Janſeniſtes, & les gens qui pouvoient ne pas les haïr. Il porta ſurtout ſes vues ſur le Cardinal de Noailles: mais il trouva plus d'oppoſition qu'il ne l'avoit cru à la perte de ce Prélat illuſtre. Cela n'empêcha pourtant pas qu'il ne le perſecutât jusques dans les derniers momens de la vie de Louïs XIV. „Le Cardinal de Noail„les, *dit un hiſtorien impartial*, allarmé de

„l'état du Roi, écrivit à Madame de Ma
„tenon, & lui marqua fortement, quoiqu
„vec douceur, qu'il auroit ardemment s
„haité de voir sa Majesté, pour lui don
„les dernieres marques de son attacheme
„& lui représenter avec une respectueuse
„berté, que la conscience de sa Majesté av
„été fort engagée, par la part qu'on
„avoit fait prendre aux affaires de la c
„stitution *Unigenitus*. Il en fut touché,
„demanda aux Cardinaux de Bissi & de I
„han, s'il n'avoit pas été trop loin d
„cette affaire, dans la quelle il n'avoit r
„fait que par leur conseil, & par celui
„son confesseur. Il ajoûta qu'il craignoit
„s'être trop engagé; que si cela étoit,
„pouvoit encore y remédier, & il leur
„donna de lui déclarer, s'ils n'avoient pc
„agi par passion & par des considérati
„humaines. Ils lui dirent, qu'il ne dev
„avoir aucune peine d'avoir suivi le Pa
„& les Evêques; que pour eux ils
„voient consulté que l'intérêt de Dieu,
„l'Eglise, & leur conscience. Mais rep
„le Roi, *Mr. le Cardinal demande à*
„*voir; je l'ai toûjours aimé, & je n'au*
„*pas de répugnance à le voir.* Le Pére le T
„lier répondit alors *que ce seroit détru*
„*tout ce qui avoit été fait.* Le Roi ordon
„cep

„cependant que le Chancelier lui écrivît de „sa part une lettre obligeante. Voisin, quoi- „que creature de Madame de Maintenon, „protectrice du Cardinal, étoit livré à la „Cabale: il s'acquita mal de cet ordre, & „manda au Cardinal que le Roi ne pouvoit „le voir qu'après qu'il se seroit soumis au „Pape; ainsi la bonne disposition ou étoit „le Roi fut rendue inutile (7)."

Après tant de persécutions peut on s'é- tonner que les Jesuites en ayent essuyé d'aus- si dures que celles qu'ils ont souffertes dans ces derniers temps? Ils ont d'abord été chassés du Portugal, parce qu'ils étoient en- trés dans une conspiration. Leurs ennemis ne tarderent pas à se [illegible] de ce crime contre eux, & [illegible] que leur imputa & leur [illegible] aggraver ce crime, [illegible] été autrefois [illegible] cains & les [illegible] après [illegible] commencer [illegible] ne leur [illegible] qu'on [illegible]

(7) Histoire de [illegible] Lacomb. Tom. II. [illegible]

[illegible]

tre. Voilà ce qui arrrive, & ce qui ar-
rivera toûjours, à ceux qui ne fondent leur
crédit que sur l'intolérance: utile école
pour les Jesuites qui subsistent encore dans
quelques états catholiques. Ils devroient
bien rougir de honte lorsqu'ils voyent au-
jourd'hui, que ces mêmes Protestans qu'ils
ont si fort persécutés, & conduits si souvent
aux galeres & à l'échafaut, loin de cher[cher]
à se venger, sont presque les seuls qui [les]
tolérent. Si le Canada, la Floride, M[exi]-
que, étoient aux François & aux Espag[nols],
les Jesuites, qui y sont fort tranquilles,
seroient chassés. Tout le monde [sait la]
belle réponse du Roi de Prusse à un [Je]-
suite. Mon Réverend Pére, lui dit ce
philosophe, je ne suis point le Roi [très-Fi]-
delle, je ne suis pas le Roi très-Chr[étien],
encore moins le Roi Catholique: mai[s vous]
pouvez être assuré que je ne vous [deman]-
dierai jamais pour les fautes que vo[s pré]-
décesseurs peuvent avoir faites, mai[s pour]
celles que vous pourriez commettre
cela arrive jamais ce sera après vou[s avoir]
entendus, & vo[us av]oir donné les
de vous justi[fier] vous êtes
Vous vivez enco[re, Pè]re Berthier,
j'écris ceci, vo[us] soutintes
quinze ans, ave[c] indécence

tre Gazette ſatirique de Trevoux, le dogme affreux de l'intolérance : feriez-vous bien aiſe ſi le Roi de Pruſſe diſoit à vos confréres aujourd'hui : Allons ſortez de la Siléſie, abandonnez quatorze maiſons que vous avez dans mes Etats, j'imite en vous chaſſant, tous les Rois qui ſont décorés par la Cour de Rome, des noms les plus religieux ; je veux auſſi être appelé Fidele, Catholique & très-Chrétien, titres que ne manqueront pas de me donner les Janſeniſtes & leur gazetier Eccleſiaſtique, dès que je vous aurai bannis. Loin de tenir ce langage, ce prince philoſophe dit aux Jeſuites : Vous avez perſecuté les Proteſtans, votre conduite criminelle ne réglera pas la mienne. Tâchez, s'il eſt poſſible de connoître à l'avenir toute l'horreur du dogme de l'intolérance, & renoncez à une opinion dont vous êtes les victimes. Au lieu d'exhorter les hommes à s'entre-détruire, employez vos ſoins à les perſuader de s'aimer, & de ſe ſupporter les uns les autres. Si vous n'êtes pas dignes d'être philoſophes, ſoyez au moins aſſez équitables pour admirer leur conduite & leur probité.

Rien n'eſt plus contraire au caractère d'un philoſophe, que l'idée que les pédans

 donnent

donnent de l'homme: à les ouir, il
Roi de l'univers, que l'être suprème
exprès pour lui. De cette sotte vanité
suit nécessairement une foule d'erreu
les quelles sont fondés les préjugés le
ridicules. "L'homme, *dit Charron*,
„que le ciel, les étoiles, tout ce grand
„vement céleste & branle du monde
„fait que pour lui; *tot circa unum ca*
„*multuantes Deos*; & le pauvre mi
„est bien ridicule. Il est ici bas l
„dernier étage de ce monde, plus é
„de la voute céleste, en la cloaque &
„de l'univers, avec la boue & la lie, a
„animaux de la pire condition, sub
„recevoir tous les excrémens & or
„qui lui pleuvent & tombent d'enha
„sa tête; & ne vit que de celà; à s
„les accidens qui lui arrivent de
„parts; & se fait croire qu'il est le
„commandant à tout; que toutes c
„res, même ces grands corps lumineu
„corruptibles, des quels il ne peut sa
„moindre vertu, & est contraint tout
„si de les admirer, ne branlent que
„lui & son service; & pour ce qu'il m
„chétif qu'il est, son vivre, son entreti
„commodités, des rayons, clarté & c
„du soleil, de la pluie, & autres dé

„du ciel & de l'air, il veut dire qu'il jouit
„du ciel & des élémens, comme si tout
„n'avoit été fait, & ne se remuoit que
„pour lui. Et en ce sens l'oison en pour-
„roit dire autant, & peut-être plus juste-
„ment & constamment. Car l'homme qui
„reçoit aussi souvent des incommodités de
„là haut, & n'a rien de tout cela en sa puis-
„sance & son intelligence, & ne le peut de-
„viner, est en perpétuelle transe, fievre, &
„crainte, que ces corps supérieurs ne bran-
„lent pas bien à propos & à point nom-
„mé pour lui, & qu'ils lui causent stérilité,
„maladies, & toutes choses contraires,
„tremble sous le faix : où les bêtes reçoi-
„vent tout ce qui vient d'en haut, sans alar-
„mes ni appréhension de ce qui viendra,
„& sans plainte de ce qui est advenu, com-
„me l'homme fait incessamment. *Non nos*
„*causa mundo sumus hyemem æstatemque re-*
„*ferendi : suas ista leges habent, quibus divina*
„*exercentur. Nimis nos suspicimus si digni*
„*nobis videmur, propter quos tanta moveān-*
„*tur : non tanta cœlo nobiscum societas est,*
„*ut nostro fato sit ille quoque siderum ful-*
„*gor.* Pour le regard des choses basses &
„terrestres, savoir tous animaux, l'homme
„les dédaigne, & d'estime comme si du
„tout elles n'appartenoient au même maî-
„tre

„tre ouvrier, & n'étoient pas de même
„mille avec lui, comme si elles ne le to
„choient, & n'avoient aucune part à lui;
„de-là il vient en abuser & exercer cru
„té. . . . L'homme des choses bas
„& celestes en tire pour sa portion secou
„service, commodité: mais ce persua
„qu'en faisant toutes ces choses on n'ait p
„sé qu'à l'homme, & qu'il soit la fin &
„but de tous ces corps lumineux & inc
„ruptibles, c'est une trop folle & hard
„présumption."

Après que Charron a appris aux gens lettres à ne pas s'enorgueiller ridicu ment entant qu'hommes, & à ne pas reg der l'univers comme fait pour eux, il le inspire en qualité de philosophes l'estir que leur état mérite, & éleve la noble de la science bien au dessus de celle q donnent la naissance & le hasard. „La sin
„ple noblesse de naissance, qui n'est pas so
„tenue de la vertu & du courage, *d*
„*Charron*, est une qualité d'autrui non d
„celui qui l'a, *& genus & proavos & q*
„*non fecimus ipsi vix ea nostra puto: ne*
„*vixit in gloriam nostram; nec quod an*
„*nos fuit nostrum est.* Qu'y a-t-il de pl
„inepte que de se glorifier de ce qui n'e

„p

„pas ſien ? Elle peut tomber en un homme „vicieux, vau-neant, très-mal né, & en ſoi „vraiment vilain ; elle eſt auſſi inutile à „autrui ; car elle n'entre point en communication, ni en commerce, comme fait la „ſcience, la juſtice, la bonté. Ceux qui „n'ont en ſoi rien de recommandable que „cette nobleſſe de chair & de ſang, la „font valoir, l'ont toûjours en bouche, en „enflent les joues, & le cœur (ils veulent „manger ce qu'ils ont de bon) à cela les „cognoiſt-on, c'eſt ſigne qu'il n'y a rien de „plus, puiſque tant & toûjours ils s'y arrêtent : mais c'eſt pure vanité, toute leur „gloire vient par chétif inſtrument, *ab utero, conceptu, partu*, & eſt enſevelie ſous le „tombeau des ancêtres. Comme les criminels pourſuivis ont recours aux autels & „ſepulchres des morts, & anciennement aux „ſtatues des empereurs, ainſi ceux-ci deſtitués de tout mérite & ſujet de vrai honneur, ont recours à la mémoire & armoiries de leurs majeurs. Que ſert à un aveugle que ſes parens ayent eu bonne veue, „& à un begue l'éloquence de ſon ayeul? „Et néanmoins ce ſont gens ordinairement „glorieux, altiers, mepriſant les autres, *contemptor animus, & ſuperbia commune nobilitatis malum*. Quant à la nobleſſe don-

„née

„née & octroyée par le bénéfice & rescri[p]
„du Prince, si elle est seule, elle est ho[n]
„teuse, & plus reprochable qu'honorabl[e]
„C'est une noblesse en parchemin, achept[ée]
„par argent ou faveur, & non par le sa[ng]
„& le mérite, comme elle doit: si elle e[st]
„octroyée pour la vertu & les services n[o]
„tables, lors elle est censée personelle
„acquise justement."

La science est un avantage que nous d[e]vons à nous-mêmes, à notre applicatio[n] à notre patience: nous n'en sommes red[e]vables à aucun secours étranger. Car le[s] maîtres que nous avons eus ne nous o[nt] pas donné la science, ils nous ont seul[e]ment montré le chemin que nous devion[s] tenir pour la chercher, & pour la rencon[trer]. J'aime bien mieux descendre d'un an[cêtr]

28 „Guilhem Boyer, fut natif de la noble & renom„mée cité de Nisse, enciennement appellée Cap d[e] „Proheusa, ainsi qu'a laissé par éscrit le Monge de[s] „isles d'or, lequel assure que ce Poëte étoit un excel„lent personnage, & bien profondément versé aux scien„ces de Mathématique: fut amoureux d'une Dam[e] „de Nisse de la très-noble maison de Berre, à la louan„ge de la quelle il fit & composa tant de belles & „hautes rithmes Provençales, qu'elle donna une grande

cêtre qui ne doit sa réputation & sa gloire qu'à lui-même, que de compter vingt aïeux qui n'eurent d'autre mérite que celui qu'on leur avoit vendu pas des lettres patentes qu'ils avoient achetées cherement, ou qu'un hasard aveugle leur avoit données. Hé quel est l'homme de lettres qui ne doive pas être plus flaté d'avoir dans sa famille un savant illustre, que dix nobles successifs, par argent, ou par fortune? Le sort m'a fait naître dans une famille qui jouit depuis plusieurs siécles de la noblesse: je considere cet avantage beaucoup moins que celui d'avoir eu pour un de mes premiers ancêtres un poëte renommé dans son temps, dont les historiens ont conservé la mémoire comme d'un homme célébre parmi les Troubadous [28], & j'ai toûjours fait beaucoup moins de cas des emplois que j'ai eus

„créance aux jugements que Guilhelm fit d'elle, tant „par les traits de sa physiognomie, que de sa main : sé„crets au quels il excelloit sur tous les hommes de son „temps. En sa jeunesse il fut mis au service de Charles II. après la mort duquel il continua son service „auprès de Robert son fils : Princes qui après avoir „tiré de grandes preuves de la capacité & du haut „savoir de ce poëte, le pourveurent de l'office de Po„destat de Nisse, dont les habitants s'estimerent tous

eus auprès des princes que j'ai servis
de celui d'Académicien dans les S
li

„jours heureux de l'avoir, tant pour son illust
„trine, que parce qu'il s'aquitoit avec tant de j
„irreprochable intégrité, de sa charge. Parquoi
„que telle provision fût contre la teneur des p
„& libertés de la cité) ils l'accepterent pourtan
„reconfermerent touts les ans au même office.
„a-t-il été tel, que tous les poëtes qui sont
„après lui, l'ont avidement imité en ses inte
„voire pris & usurpé ses propres vers tous
„tant ils étoient beaux & bien sonants ; ay
„plusieurs excellentes rithmes en Provençal par
„diées à Robert & Charles, qui fut Duc de
„son fils : à la femme duquel, sçavoir Marie de
„il adressa cette belle & gracieuse ode:

„Drech è razon es qu' you kanti d'amo
„Vezent qu' you ay, ja consumat mon a
„A l'y complaire, e servir nuech e jour,
„Sens' aver d'el profietz ny avantagi,
„Encor'el si fay cregner,
„(Doulent) e non s'y fegner,
„M'y pougner la courada
„De sa flecha d'aurada,
„Embe son arc (qu'a gran' pena el pot
„Per so qu'el es un enfan jouue è tendre

„On ne trouve point un poëte Provençal qui ay
„facilement & doctement chanté les louanges d'
„que ce Boyer : Saint Cesari écrivant que le R
„bert lui avoit donné commission de réduire ce

littéraires, où j'ai été agregé; j'ai regardé ce poste comme me mettant au niveau d'un

„la Comté de Vintimille, dont un sien grand ami, & „poëte, lui persuada & remontra de se deffaire, com- „me d'une charge fâcheuse, odieuse, & toute contraire „à sa vocation, & de continuer d'écrire d'amour & „de son Prince, en rithmes héroïques & lyriques, ainsi „qu'il fit.

„Dit de plus qu'on trouve plusieurs œuvres sous le „nom & tître de Boyer, qui n'étoient à son jugement „de sa boutique, ni de sa veine, ains de quelque poëtas „tre, qui pour avoir bruit & honneur, les avoit voulu „faire courir sous son nom. Ce poëte à fait un beau „& singulier traité de la connoissance des métaux, de „la source des fontaines de Valcluse & de ses merveil- „leux flux & réflux & desbordements, de celle de „Sorps, de Moustiers, de Treize-raix, du Val, des Fontaines „de Castellane, de Tourtour, & autres, sallées & sul- „phurées, de la bonté des baings chauds d'Aix, de „Digne, & autres: l'eau des uns restituant les corps „malades en leur premiere santé, des autres empierrant „le bois qu'on y plonge, & le faisant devenir aussi „blanc qu'albâtre. Il a pareillement écrit des simples „qui croissent aux plus hautes montagnes de Provence, „& autres choses singulieres & rares que le territoire „produit, comme de la graine du vermillon, dont on „teint l'écarlate appellée *chermes*, de la manne, de l'a- „garic, & du Bijon, ou térébentine, & de plusieurs au- „tres simples, rares & salutaires, qu'il dédia au Roi Ro- „bert. Or n'estoit-il encore parvenu à la connoissan- „ce de la Royne Jeanne, parce qu'il étoit fort advancé

d'un nombre choisi de gens d'esprit
génie; & les autres comme m'asservi
un esclavage honorable, presque to
i

„en âge, de maniere qu'il très-passa en 1
„CCCLV.

„Avant que reprendre & remettre au chemi
„tre histoire, il ne nous faut oublier que cett
„des Boyers, laquelle étoit des plus honorable
„de ce temps capitale de la Provence, fut r
„chez cartiers voisins & maritimes, mêmes à
„près de Thollon aux ayeuls du Capitaine Bo
„du sieur de Boyer, lequel après avoir été n
„sa premiere jeunesse avec feu Henri d'Ang
„Prince d'illustre & de pitoyable memoire, gran
„de France, & s'étant depuis signalé avec u
„che valeur & preud'hommie, sans trait de rep
„toutes les honorables occasions que ses derni
„heurs & les guerres de ligue ont ouvertes
„desolée province, a mérité, avec beaucoup d
„& de réputation, d'être l'un des quarante cinq
„hommes du corps du très-victorieux & très-
„Henri IV. aux états, honneurs & avantàges
„més, ayant par dessus cela, donné sa Majesté le
„Bendol situé au bord de la mer en fief & pay
„te, à lui & à sa posterité, avec les devoirs
„mages requis, & un très-ample & très-ho
„témoignage de sa noblesse: si qu'ayant qu
„anciennes armes de Boyers de Nisse, il a pris p
„enseigne une étoile d'or à cinq rayons, dan
„d'azur, qu'il tient & porte pour le jou
Histoire & Chronique de Provence, de Cæsar de N

incompatible avec le genre de vie qui convient à un philosophe. Tant qu'il y aura des personnes qui porteront les noms de Des-

tuas, Gentil-homme Provencal; où passent de temps en temps & en bel ordre. les anciens poëtes, personnages, & familles illustres, &c. Partie III. p. 369. Edition de Lion 1614.

. Charles II. dont il est parlé dans ce passage de Nostrodamus, étoit Charles II. surnommé le Boiteux, roi de Sicile, douzieme Comte de Provence.

Henri IV. ajouta ensuite une fleur de Lis-d'or sur un Ecusson d'Azur aux armes de Vincent de Boyer; & la terre de Bandol est substituée à Mr. le Président d'Eguilles mon frére, qui a encore en manuscrit dans sa bibliotheque, quelques ouvrages du poëte Boyer, soit en prose soit en vers, dont je donnerai peut-être un jour la traduction. Voici celle que Madame d'Argens a faite presque mot à mot des vers qui sont cités ici, & qui me donneront occasion à la fin de ce volume, de parler assez amplement de la poësie provencale, qui fut, pour ainsi dire, la mere de la Françoise :

J'ai bien acquis le droit de célébrer l'amour,
Puisque déjà j'ai consumé mon âge
A lui complaire nuit & jour,
Sans en avoir jamais reçu nul avantage,
Au contraire il m'a fait gémir sous son pouvoir.
Il est rusé, malin, & tel il se fait voir;
De son arc trop pésant qu'avec peine il peut tendre,
N'étant qu'un jeune enfant, d'un âge foible & tendre,
Lançant avec succès un trait toûjours vainqueur,
De sa fléche dorée il me perce le cœur.

Descartes, de Racine, de Gassendi, de
seau, de Voltaire, de Crebillon, de d
bert, & de plusieurs autres hommes
tres: ces noms ne seront jamais proı
sans produire sur l'imagination de ce
les entendront, la même admiratio
ceux des Condés, des Turenne, des C
& des Villars; la posterité ne met pl
cune distinction dans l'estime qu'elle
de à tout ce qui s'est élevé, par l
des armes, de la politique, & des sc
au degré de perfection qui n'est ı
qu'au génie. C'est ce qu'a montré &
vé au sujet du grand Corneille un h
digne de lui être comparé. „Que
„rance, *dit Mr. Racine*, rabaiss
„qu'elle voudra l'éloquence & la po
„traite les habiles écrivains de gens
„les dans les états: nous ne crai
„point de le dire à l'avantage des
„& de ce corps fameux dont vous
„maintenant partie; du moment q
„esprits sublimes passent de bien lc
„bornes communes, se distinguent, s'i
„talisent par des chef-d'œuvres c
„ceux de votre frere: quelque étrar
„égalité que durant leur vie la fortun
„te entre eux & les plus grands
„après leur mort cette différence ce

„postérité, qui se plaît, qui s'instruit, dans „les ouvrages qu'ils lui ont laissés, ne fait „point de difficulté de les égaler à tout ce „qu'il y a de plus considérable parmi les „hommes, elle fait marcher de pair l'ex„cellent poëte, & le grand capitaine. Le „même siécle qui se glorifie aujourd'hui „d'avoir produit Auguste, ne se glorifie „guere moins d'avoir produit Horace & „Virgile. Ainsi, lorsque dans les âges sui„vans, on parlera avec étonnement des „victoires prodigieuses, de toutes les gran„des choses qui rendront notre siécle l'ad„miration de tous les siécles avenir, Cor„neille n'en doutons point, Corneille tien„dra place parmi toutes ses merveilles."

Après avoir montré les avantages de la science, Charron donne d'utiles préceptes aux sages qui veulent l'acquérir : il montre d'abord l'inutilité des études qu'on fait ordinairement dans des colléges, sous des maîtres payés pour apprendre à leurs éleves, des mensonges, ou des inutilites : „la cau„se du peu de fruit, *dit Charron,* que reti„rent les jeunes gens de leurs études, c'est „la mauvaise & sinistre façon détudier, & „la mauvaise instruction. Ils prennent aux li„vres & aux écoles de très-bonnes choses,

 „mais

„mais de très-mauvaiſes mains ; dont
„advient que tous ces biens ne leur profite
„de rien, ils demeurent indignes & néce
„teux au milieu des richeſſes & de l'abo
„dance, &, comme Tantalus, près de la vi
„de meurent de faim. C'eſt qu'arriva
„aux livres, aux écoles, ils ne regarde
„qu'à remplir & garnir leur mémoire de
„qu'ils liſent & entendent, & les voilà ſ
„vans non à polir & former leur jugeme
„pour ſe rendre ſages : ainſi avec la m
„moire ils deviennent ſots : *ſtudent non ſ*
„*& vitæ, ſed aliis & ſcholæ*. . . .
„Regardons un peu ceux qui font profeſſi
„des lettres, qui viennent des écoles & Ur
„verſités, & ont la tête toute pleine d'Ari
„tote, de Ciceron, de Barthole : y a-t-
„gens au monde plus ineptes, & plus ſo
„& plus mal propres à toutes choſe
„dont eſt venu le proverbe que pour di
„ſot, inepte, l'on dit un clerc, un pedan
„& pour dire une choſe mal faite, on
„dit faite en clerc. . . . Il ne fa
„pas s'amuſer à retenir & garder les op
„nions & le ſavoir d'autrui, pour en fai
„montre & parade à autrui, & pour pro
„ſordide & mercenaire : mais il les fa
„faire nôtres. Il ne faut pas ſimpleme
„les loger en notre ame, mais les inco

„por

rer & transsubstancier. Il ne faut pas
lement en arroser l'ame, mais il la faut
ndre, & la rendre essentiellement forte,
nne, courageuse: autrement de quoi
t d'étudier? *Non paranda nobis solum,
fruenda sapientia est.* . . . . . Le
nmerce avec les morts par le bénéfice
livres est un bien plus sûr, plus à
as, plus constant, & qui coûte moins
les écoles; qui s'en fait bien servir
tire beaucoup de plaisir & de secours.
nous descharge du poids d'une ennuyeu-
oisiveté, nous distrait d'une imagination
portune, & des autres choses externes
nous fâchent; nous console en nos
ux & douleurs."

Ine des choses à la quelle les gens de
es doivent être le plus attentifs, c'est que
connoissances ne deviennent jamais
bles à la société par l'usage qu'ils en
. Il y a certaines choses qui doivent
tues au vulgaire, qui ne doivent être
es que parmi les philosophes, & qu'il
ue le peuple ignore. Aucun homme
nable ne condamnera Gassendi dispu-
avec des-Cartes sur la matérialité de l'a-
de lui avoir opposé les plus fortes
ns contre la spiritualité de cette sub-

ſtance, parce qu'il s'agiſſoit d'éclaircir, au
tant qu'il eſt poſſible, une queſtion qui eſt
faite pour être examinée par des gens de
lettres: mais Gaſſendi auroit été très-blâ
mable, ſi parlant à des gens du peuple i
eut pu leur dire quelque choſe capable
de diminuer la croyance qu'il eſt néceſſaire
qu'ils ayent de l'immortalité de l'ame
Charron avoue de bonne foi, que nous
n'avons aucune preuve évidence de la du
rée de cette ſubſtance après la diſſolution
du corps: mais il remarque en même
temps, que le dogme de ſon immortalité
eſt de toutes les opinions la plus néceſſaire
au bien de la ſociété. „L'immortalité de
„l'ame, *dit Charron*, eſt la choſe la plus uni
„verſellement, religieuſement, & plauſible
„ment recue par tout le monde, (j'entend
„d'une externe & publique profeſſion, no
„d'une interne, ſerieuſe & vraie créance
„la plus utilement crue, la plus foiblement
„prouvée, & établie par raiſons & moyens
„humains." Il y a dans ce paſſage un
bonn

29 *Quippe etenim quam multa tibi me fingere poſſum*
Somnia, quæ vitæ rationes vertere poſſint,
Fortunasque tuas omnes turbare timore?
Et meritò, nam ſi certum finem eſſe viderent

bonne foi, & une ſageſſe digne d'un philoſophe vertueux & éclairé; une bonne foi, parce que ſi nous ôtons les preuves que nous fournit la révélation, nous n'en pourrons jamais donner aucunes démonſtratives de l'immortalité de l'ame; une ſageſſe digne d'un philoſophe vertueux, parce que c'eſt porter un coup ſenſible au bien de la ſociété ſi on ne prend pas tout le ſoin poſſible d'établir parmi le peuple la ferme croyance d'une vie future.

„Si les hommes, *dit Lucrece* [29], pou„voient être perſuadés que la mort termine „leurs maux, ni la ſuperſtition ni les me„naces des poëtes, ne feroient presque plus „d'impreſſion ſur les eſprits: mais le mal „étant envenimé, la raiſon n'oſe décider." Nous examinerons ici ſans paſſion, ſans préjugé, ſans fanatisme, ſi l'opinion de la mortalité de l'ame ſeroit auſſi utile au genre humain que le penſoit Lucrece. Nous établirons d'abord que tout dogme dont la

Ærumnarum homines; aliaque ratione valerent
Relligionibus, atque minis obſiſtere vatum.
Nulla eſt ratio reſtandi, nulla facultas,
Æternas quoniam pœnas in morte timendum.
Lucret. de rer. Nat. Lib. I.

la ſociété civile peut retirer quelque profit eſt plus utile que celui dont elle ne ſauroit recevoir aucun avantage. Or je demande aux Epicuriens quel bien revient-il aux hommes de croire l'ame mortelle? Ils me répondront ſans doute, qu'ils ne ſont point troublés dans leurs plaiſirs par les craintes de l'autre vie: mais ces craintes ne regardent que ceux qui commettent des crimes, les gens vertueux, de quelque religion qu'ils ſoient, bien loin d'être fâchés d'exiſter après leur trépas, conçoivent ſur cette eſperance les idées les plus flateuſes; & la croyance de l'immortalité de l'ame n'altere aucunement leur tranquillité. Les philoſophes les plus illuſtres ont penſé de même. *Je me plais*, dit Ciceron, *à croire l'ame immortelle, & ſi elle ne l'eſt pas, je veux toûjours tâcher de me le perſuader.* Seneque ſe faiſoit un plaiſir de réfléchir ſur l'immortalité de l'ame, & s'efforcoit de la croire. En effet que risque un ſage philoſophe, un homme vertueux, ſi le crime eſt puni après la mort, & la vertu récompenſée? Loin d'être troublé dans ce monde par le ſort qu'il aura dans l'autre, il jouit d'une félicité prématurée en penſant à celle qui lui eſt deſtinée, & qui eſt le juſte prix réſervé à ſa conduite.

Il

Il en eſt de tout homme qui fuit le crime ainſi que du philoſophe : la croyance de l'immortalité de l'ame ne ſauroit jamais alterer ſon bonheur, *ni le faire jouir*, pour me ſervir des termes de Lucrece, *avec inquietude, des comodités* que la fortune lui a données, *fortunasque tuas omnes turbare timore.* Le même Lucrece a beau traiter de ſonge pernicieux, le dogme de l'immortalité de l'ame, *ſomnia quæ vitæ rationes vertere poſſunt :* nous ne ſerons pas obligés de le croire, tandis que l'opinion qu'il veut que l'on regarde comme un mal pour tous les hommes, eſt un bien pour tous les honnêtes gens.

Je conviens qu'il y a beaucoup de perſonnes que le dogme de la mortalité de l'ame raſſureroit, qui perſuadés de cette croyance *gouteroient dans le crime une tranquille paix* : mais ce ne ſont pas de pareilles gens qu'il faut rendre heureux, puiſque leur bonheur fait le malheur de tous les gens vertueux. Ce voleur eſt détourné de voler par la crainte de l'enfer, cet adultere de ſouiller le lit de ſon ami, ou de ſon parent ; ce médiſant de déchirer la réputation de ſon prochain ; ce joueur de ruiner ſa femme & ſes enfans ; ce juge de

de vendre la juſtice: faut il donc leur di
Volez, ſouillez-vous des crimes les pl
odieux, ſatisfaites paiſiblement toutes v
paſſions; il n'y a ni peine ni récompe
hors de ce monde; pourvu que vous 1
ſoyez pas pendu, que vous puiſſiez y co
mettre tous vos forfaits en ſecret la cra
te de l'avenir ne doit vous cauſer aucu
inquiétude? Voilà à quoi mene le dogı
que Lucrece admet comme le fondem
ſur le quel doit être établie la tranquill
des hommes.

Un medecin, qui dans ces derniers tem
oſa prendre le nom de philoſophe, déve
pa dans ſes ouvrages, également crimin
& inſenſés, les ſuites pernicieuſes de l'o
nion de la mortalité de l'ame. Lucre
en admettant ce dogme exhortoit les ho
mes à aimer la vertu, à fuir le crime; l
loge qu'il fait de la ſageſſe eſt une invi
tion éloquente à tout homme qui lit ſ
ouvrage de s'attacher à la vertu, par
plaiſir & la ſatisfaction qu'elle cauſe a
ames bien faites: mais le medecin la M
trie eut l'effronterie de dire aux homme
*Il n'y a que les imbecilles qui ont des r
mords: dès qu'un crime vous eſt utile, vo
ignorez l'art de vous rendre heureux ſi vo*

ne le commettez pas. Cherchez seulement à vous garantir de la justice, dont les principes ne sont point aussi complaisans que les miens. D'ailleurs quand vous n'aurez point à craindre la punition d'un forfait, vous serez heureux en le commettant, pourvu que vous n'ayez pas la foiblesse d'avoir des remords, & de craindre des punitions imaginaires, dans l'autre vie. Les philosophes ont également vû avec horreur dans toute l'Europe, de quelque secte qu'ils ayent été, un homme aussi pernicieux à la société, oser prendre le nom de philosophe, & jeter une honte éternelle sur la philosophie, si sa pureté pouvoit être souillée, & si elle n'étoit pas également au dessus des atteintes de ceux qui l'outragent en se mettant au nombre de ses partisans, & de ceux qui la persécutent sans la connoître.

Quelque odieux que soient les sentimens de la Metrie, il faut cependant convenir de bonne foi, qu'ils deviennent, je ne dis pas chez les philosophes & chez un nombre de gens éclairés & nés vertueux, mais chez le peuple, une suite nécessaire de l'opinion de Lucrece, qui veut qu'on détruise chez tous les hommes la croyance de l'immortalité de l'ame, le seul secours qui retien-

retienne bien des gens sur le bord du précipice, & qui donne le moyen d'en sortir à plusieurs de ceux qui y sont tombés. Car enfin dire à des hommes portés au crime, si vous trouvez le moyen d'éviter les supplices de ce monde, vous n'avez rien à craindre, n'est-ce pas endurcir dans le crime tous ceux qui y sont tombés, n'est-ce pas y pousser plusieurs autres que la crainte d'une vie future en auroit garantis; n'est-ce pas renverser la société civile, rendre les honnêtes gens les victimes des méchans, & bouleverser l'univers entier? N'y-a-t-il pas la plus grande des absurdités à vouloir faire devenir les hommes heureux par une doctrine qui renverse de fond en comble l'union qui doit régner nécessairement entre eux?

Je sai qu'un très-grand homme a soutenu, qu'une societé d'athées pourroit subsister, si l'on y établissoit des loix très-severes, & qu'elles fussent bien exécutées. Je suis convaincu du contraire: il se trouveroit sans doute plusieurs honnêtes-gens dans cette societé, mais le nombre seroit petit, & par consequent impuissant contre cette foule d'athées, qui n'espérant rien après eux, devroient se livrer à toutes les

passions

ſſions qui les agiteroient, dès le moment ſ'ils trouveroient le moyen de les ſatisre impunément.

Pluſieurs magiſtrats dans une ſocieté d'aées ſeroient les premiers à violer les loix ii les géneroient, lorsqu'ils pourroient faire ſans crainte. Comment donc mainnir des loix dans un pays, où ceux qui ivent les faire exécuter ſont les premiers les enfreindre, dès qu'ils en trouvent ccaſion?

Ceux qui ſont chargés de faire obſerver s loix doivent les reſpecter, non-ſeuleent extérieurement, mais même intérieument, croire que c'eſt un crime de les oler, & un bien de les ſuivre. L'Athée ı général n'admet aucune différence réelle ıtre le bien & le mal, que celle que lui ıſte ſon intérêt; les meilleures loix lui ıroiſſent donc au fond du cœur égales ıx plus mauvaiſes, dès qu'elles ſont conaires à ſes volontés & à ſes deſirs.

Je ne prétends pas ſoutenir qu'on ne uiſſe trouver parmi les athées quelques ens vertueux: je ſuis convaincu qu'il y en eu pluſieurs, qu'il y en a encore, & qu'il en aura à l'avenir: mais ces perſonnes ans une ſocieté ſeroient en petit nombre;
&

& ne deviendroient d'aucune consid pour le bien public, eu égard à cel se laisseroient emporter à la fougue c passions, dès quelles croiroient pou contenter sans danger.

Spinosa, le chancelier de l'Hopital, l Berigard 30, Pomponace, Politien, . sieus autres athées de cette espece quels on ne peut refuser d'avoir p les vertus utiles à la societé, auroi volés, assassinés par d'autres athées, (sonnant conséquemment selon leur c ce, & ne trouvant aucun charme c pratique de la vertu, par la satis qu'elle donne, auroient dit que n'y aucune peine, ni aucune récompens

30 Pierre Pomponace, né à Mantoue le 16 bre 1464. fut Professeur de Philosophie à Padc suite à Boulogne, où il publia son livre de l'i lité de l'ame : il y soutint qu'Aristote ne l'avo crue, & qu'on ne pouvoit la démontrer ni preuves phisiques, ni par la raison naturelle. (fit grand bruit, & tous les Moines de l'Italie l' rent. Le Cardinal Bembe, qui pensoit comme nace, le protégea, & procura, avec le privil l'Inquisition, une seconde édition de cet ouvrage ne doit point s'étonner que ce Cardinal ait pı nir un pareil privilége; car Pomponace en

la mort, le crime & la probité n'étant que des fictions humaines, ils feroient des imbécilles, fi ayant befoin de l'argent de leurs concitoyens, & trouvant le moyen de fe l'approprier en fecret & en fureté, ils ne s'en faififfoient pas.

Mais, dira-t-on, dans les focietés où la croyance de l'immortalité de l'ame eft établie, ne trouve-t-on pas des gens qui en volent d'autres, qui les tuent? L'adultere, la médifance, l'injuftice n'y regnent-elles pas? Je conviens, que dans toutes ces focietés le vice fe fait fentir: mais il n'exclut pas la vertu, & ne la fait pas regarder comme un être imaginaire. L'on ne peut s'empêcher de bonne foi d'avouer, que dans les nations

comme n'étant pas demonftratives, toutes les preuves phifiques & philofophiques pour admettre l'immortalité de l'ame, avoit reçu comme évidentes celles que nous fournit la révélation. Contarini & quelques autres écrivains accuferent Pomponace d'athéisme: mais plufieurs de fes contemporains prirent fa défenfe. Malgré cela fon orthodoxie fur l'exiftence de Dieu a paru fort douteufe aux auteurs qui font venus après lui. Il étoit de la taille d'un pigmée, & l'on pouvoit dire que fon efprit étoit auffi grand que fon corps étoit petit. Il mourut à Boulogne d'une rétention d'urine en 1525.

nations policées, où le dogme de l'im
talité de l'ame eſt établi, la vertu i
beaucoup plus que le crime dans t
les actions du peuple.

Conſidérons les habitans d'une ville
contiendra vingt mille citoyens, nous
verons peut-être parmi eux, toutes le
nées, deux ou trois perſonnes dont l
tions mériteront une punition exemp
qu'eſt ce petit nombre de criminels cu
à celui de tant de gens qui ſe cond
ſelon les principes de l'équité ; &
craignent de s'éloigner de ces prin
par l'appréhenſion d'un avenir éternelle
malheureux, ou par l'eſpérance d'une
vie bien plus heureuſe que celle do
jouiſſent ?

On objectera peut-être que la plus
de partie des Lettrés Chinois ne croi
l'immortalité de l'ame, que ces L
n'ont aucun culte, ne vont jamais e
dre les prédications des Bonzes, &
cependant vertueux. J'ai déjà dit, que
ſieurs philoſophes quoiqu'athées, r
dus dans la ſociété, ne font rien qui
contraire à ſon bien & à ſa tranqu
& ſe conduiſent par des principes co
mes à la plus exacte probité : mais

P

philoſophes ne forment qu'une très-petite partie de la ſociété, dans laquelle ils ſont comme diſperſés d'une maniere qui eſt inſenſible au total de cette même ſocieté formée par un peuple nombreux, qui non-ſeulement ne ſuit pas les ſentimens des philoſophes, mais qui même les ignore. Il en eſt ainſi des Lettrés répandus parmi le peuple Chinois, qui va dans le temple de Somonocodon apprendre des Bonzes & des Lamas, qu'il y a dans l'autre monde des ſupplices deſtinés à ceux qui ſe ſouillent par des forfaits dans celui-ci. Cette opinion prêchée aux perſonnes qui forment le corps nombreux de la nation, les éloigne du crime par la crainte d'un châtiment dans une vie future, s'ils l'évitent dans celle-ci.

Il en eſt de même chez les autres peuples que chez les Chinois. Regardons chez les Chrétiens les jours de fête un peuple nombreux allant dans les égliſes confeſſer, non ſeulement les fautes qu'il a commiſes, mais celles qu'il a été tenté de commettre, & dont il ne s'eſt pas rendu coupable par la crainte de l'enfer : voyons ce même peuple donner des marques publiques de ſon repentir, diſtribuer des aumones aux mendians, aux maiſons de charité, porter chez

ſon paſteur une partie de ſes revenus pour ſecourir les pauvres honteux, aller ſervir les malades dans les hôpitaux, conſoler la veuve & l'orphelin, prendre ſoin de l'un & de l'autre, étendre enfin ſa charité juſques dans les priſons, & ſur la perſonne des criminels qui paroiſſent avoir mérité d'être abandonnés de tout ſecours humain. En verité prétendre que ces vertus ſeroient pratiquées dans une ville compoſée d'athées auſſi exactement que dans une peuplée d'hommes eſpérant une autre vie, & qui ne ſe conduiſent de même que parce qu'ils y croyent, en verité, dis-je, c'eſt vouloir éprouver juſqu'où peut aller la licence du paradoxe.

Paſſons plus avant, & péſons les différens ſecours que reçoivent les citoyens d'une ſocieté qui admet l'immortalité de l'ame, ou de celle qui la rejette. Les derniers ne peuvent tout au plus eſpérer que quelques avis que leur donnera un petit nombre d'athées vertueux, ſur le plaiſir, la ſatisfaction interne que cauſe la probité: le grand nombre du peuple, raiſonnant conſéquemment à ſes principes, & conformément à ſes paſſions, ſe moquera de ces avis, qu'il traitera de chimeres philoſophiques; quelques particuliers qui y auront égard

n'en

n'en tireront aucun profit, parce que la force du tempérament & de l'habitude les empêchera de les pratiquer ; ils les oublieront à la premiere occasion, n'ayant aucun espoir du bien, ni aucune crainte du mal, qui les engage à faire usage de ces vertueux préceptes. Mais les habitans d'une ville qui admettent un culte divin sont exhortés très-souvent par leurs prêtres à craindre un funeste avenir, à mériter une vie éternellement heureuse, à ne pas mettre en balance un plaisir passager avec une béatitude éternelle, & une légere peine à un plaisir sans fin. Ces exhortations sont répetées journellement, elles sont faites dans les temples, où les assemblées sont nombreuses, où ceux qui les composent considerent les prédicateurs qui leur parlent comme les ministres d'un Dieu qu'ils craignent, & dont on leur annonce la volonté. Ce que je dis ici regarde également le Turc prêché par le Derviche, l'Indien par le Bonze, le Juif par le Rabin, le Protestant par le Ministre, & le Catholique par le Curé.

Regardons ces nouveaux convertis qui ont été si long-temps dans le crime, ces femmes qui avoient abandonné le soin de leur famille, ces peres qui livrés à la dé-

bauche n'avoient donné aucune attention à l'éducation de leurs enfans, ces libertins si longtemps plongés dans le désordre: voyons sortir en pleurs tous ces différens pécheurs, d'une église, où deux fois par jour un missionaire émeut, touche ses auditeurs, fouille dans les replis les plus cachés de leur conscience, procure à chaque sermon des restitutions, termine des haines invéterées, met fin à des anciennes habitudes criminelles; & nous verrons alors l'utilité du dogme de l'immortalité de l'ame.

Un auteur qui doit aimer les paradoxes, & les opinions singulieres, vient de publier un ouvrage [31], dans le quel il prétend prouver que la prédication a toujours été fort infructueuse, qu'elle n'a jamais servi à rendre les societés vertueuses, & que pour parvenir à ce but, il n'y a que le seul moyen de récompenser les hommes lorsqu'ils pratiquent la vertu, & de les punir severement quand ils s'en éloignent. Comme ce sentiment autorise celui de Mr. Bayle, je crois devoir en examiner la verité. Cet auteur a bien senti qu'on lui objecteroit d'abord, que la prédication avoit changé

[31] Cet ouvrage est simplement intitulé *la Predication*.

la face de l'univers dans peu de temps r l'établiſſement du Chriſtianisme. Pour evenir cet argument, qui me paroît dé-onſtratif, il nie que la prédication ait oduit un grand effet jusqu'au temps de onſtantin: il attribue plutôt la converſion s païens à l'autorité impériale qu'aux édicateurs de la religion. „Ce n'eſt pas nous, *dit-il*, à demander pourquoi la imiere du monde, le verbe incarné, n'a as purifié la terre par le feu de ſa pa-ole, pourquoi, lorsqu'il mourut, les Gen-ls & les Juifs même reſtoient ce qu'ils toient. Nous ſavons qu'il envoya ſes pôtres pour prêcher les nations: mais ous ſavons auſſi que les nations, au lieu e les écouter les firent tous périr eux & eurs ſucceſſeurs, les uns par la croix, les utres par le feu; & que jusques au emps de Conſtantin la prédication fit peu e proſelites."

Il y a une erreur aiſée à détruire dans paſſage. Il eſt vrai que les premiers édicateurs de l'Evangile ſucomberent ſous tirannie de leurs perſécuteurs: mais bien n qu'ils ne fiſſent que peu de proſelites ques au temps de Conſtantin, ils avoient r leurs prédications rempli l'univers en-r de Chrétiens, plus de cent-quarante

ans avant Conſtantin. Ecoutons un ancien auteur, & nous verrons ſi la prédication avoit fait peu de proſelites avant le regne du premier Empereur Chrétien. „Vous nous „regardez comme des étrangers, *dit Tertul-„lien*, & cependant nous rempliſſons tous „les lieux de votre empire, vos villes, vos „isles, vos bourgs, vos villages, vos ar-„mées même, vos tribus, vos décuries, vo-„tre palais, votre ſenat, vos ſiéges de ju-„ſtice; nous ne vous avons laiſſé que vos „temples. Quelle guerre ne ſerions-nous „pas capables d'entreprendre, & avec quelle „vigueur ne nous y porterions nous pas, „quand même nous ſerions plus foibles de „troupes? Nous qui nous laiſſons égorger „ſans aucune réſiſtance, quels efforts ne fe-„rions-nous pas, ſi dans notre religion, il „ne nous étoit plutôt permis de nous „laiſſer tuer, que de tuer." *Heſterni ſumus, & veſtra omnia implevimus, urbes, inſulas, caſtella, municipia, conciliabula, caſtra ipſa, tribus, decurias, palatium, ſenatum, forum: ſola vobis relinquimus templa. Cui bello non idonei, non prompti fuiſſemus, etiam impares copiis, qui tam libenter trucidamur, ſi non apud iſtam diſciplinam non magis occidi liceret quam occidere.* Tertul. Apolog. Cap. XXXVII.

Je

ſe ne crois pas qu'on puiſſe demander
témoignage plus autentique & plus clair
grand nombre de proſelites qu'avoit
la prédication longtemps avant Con-
itin, & dans un temps où les Chrétiens
voient d'autre moyen pour s'accroître
: cette même prédication. Quand à ce
ajoute l'auteur que je réfute, *qu'il faut*
ɔre bien diſtinguer la converſion de l'eſprit
celle du cœur, l'établiſſement d'un nouveau
:e de celui des mœurs: on ne ſauroit en
'e aucun uſage au ſujet des premiers
rétiens: car eſt-il poſſible de penſer, que
gens dont le cœur n'auroit pas été
ſuadé euſſent couru avec plaiſir au mar-
e, & embraſſé avec zele une religion, qui
ı-ſeulement les obligeoit à avoir des
ɜurs, mais qui les exiloit de l'aſſemblée
Chrétiens jusqu'à ce qu'ils euſſent fait une
iitence publique, s'ils venoient à man-
:r à la pureté des mœurs? La prédica-
ı fut donc très-utile au genre humain,
ır détruire les infamies, les extravagan-
& les crimes du paganisme; ce fut par
que Dieu opéra en peu de temps, ce
'acle qui n'auroit pas eu lieu dans une
: où l'on n'auroit pas cru l'immortalité
l'ame, puisque l'on n'y auroit pas
ché.

Pourſuivons l'examen de l'utilité
prédication, bien ſupérieure, pour r
un peuple vertueux, à l'appas des ré
penſes & à la crainte des punitions
porelles. Prenons en une preuve évi
dans l'ouvrage que j'examine. Gene
eſt citée comme la ville où les m
ſont le plus reſpectées. „Voulez-
„voir, *dit-on*, un peuple vertueux,
„vous le montre, voudrez-vous ouvri
„yeux? Allez au pié des Alpes: vous tr
„rez une ville floriſſante, des citoyens
„rieux, occupés ſans ceſſe de l'induſtri
„commerce, des ſciences; des mariages
„reux, des peres de famille reſpect
„des enfans ſoumis, des meres chaſtes
„filles modeſtes, de la propreté ſans
„de la frugalité ſans avarice; peu de
„cès; la plus part accommodés pa
„amis communs, par les avocats m
„& par les juges; point de gibet; on
„rarement beſoin; une décence ext
„dans le culte, des théologiens gens d
„tres, & par conſéquent moins diſpu
„Le philoſophe genevois mécontent d
„concitoyens les avertit de veiller à le
„berté: mais il ne leur a pas reproch
„corruption des mœurs."

Remarquons au ſujet du paſſage que nous venons de rapporter, que s'il n'eſt point de ville en Europe, où il y ait autant qu'à Geneve de mariages heureux, de peres reſpectables d'enfans ſoumis, de meres chaſtes, & de filles modeſtes, il n'en eſt point auſſi où les prédicateurs recommendent plus ſouvent toutes ces vertus au peuple. Les Réformés ont ſupléé par des ſermons à la liturgie des catholiques; ils n'adminiſtrent la Cene que quatre ou cinq fois par an; ils ont donc au lieu *de matines*, un ſermon, au lieu de *la meſſe* un ſermon, au lieu *de vêpres* un ſermon, enfin au lieu *de complies* un ſermon. Un catholique va trente fois à l'Egliſe ſans y entendre un prédicateur, il peut même y aller toute ſa vie ſans en voir un ſeul, & cependant remplir les devoirs de ſa religion. Un Réformé n'entre jamais dans un temple que pour écouter un très-beau ſermon, prononcé après le chant d'un ſeul & unique pſeaume; enfin on peut dire ſans exagération qu'un Genevois eſt nourri de prédications dès ſa tendre enfance. Cet aliment ſpirituel lui eſt continuellement donné par des perſonnes qui ſavent l'aſſaiſonner de ce qu'il y a de plus attrayant; ſon exemple n'eſt donc gueres propre à mon-

trer

trer que la prédication est aussi peu e
cace dans le secret des familles, que dan
public.

En voulant que les hommes soient
struits par leurs pasteurs, je ne préte
pas soutenir que l'appas des récompen
& la crainte des peines temporelles,
joute encore un nouveau moyen pour
porter au bien, & pour les éloigner
mal : mais je dis que ce moyen est foi
pour le peuple, & pour le vulgaire,
égard à celui de remuer les conscien
d'étonner l'esprit, d'émouvoir le cœ
d'effrayer l'ame, & de la conduire par l
poir des récompenses éternelles. Or t
cela ne peut avoir lieu chez des homr
qui croyent l'ame mortelle, & qui pens
ainsi que Lucrece, que l'immortalité de
te substance, n'est qu'un songe pernicie
somnia quæ vitæ rationes vertere possunt.

Plaçons encore ici un précepte aussi u
que tous ceux que nous venons de r
porter; & faisons bien attention aux rais
que Charron apporte pour guérir non-s
lement les gens de lettres, mais tous
gens sages, de la dangereuse passion
l'ambition, qui rend le cours de la vie
tant d'hommes malheureux, & qui repa

ſur leurs plus beaux jours un poiſon d'autant plus funeſte, qu'ils ne viennent à s'appercevoir de ſes effets que lorsqu'ils n'ont plus le pouvoir d'en arrêter le mal. „L'ambition, *dit Charron*, n'a point de bor-„nes, c'eſt un gouffre qui n'a ni fond ni „rive; c'eſt le vuide que les philoſophes „n'ont encore pû trouver dans la nature: „un feu qui s'augmente avec la nourriture „qu'on lui donne; en quoi elle paye „juſtement ſon maître; car l'ambition eſt „juſte ſeulement en cela qu'elle ſuffit à ſa „propre peine, & ſe met elle-même au „tourment. La roue d'Ixion eſt le mouve-„ment de ſes deſirs, qui tournent & retour-„nent continuellement de haut en bas, & „ne donnent aucun repos à ſon eſprit . . . „c'eſt une vraie folie & vanité qu'ambition, „car c'eſt courir & prendre la fumée au „lieu de la lueur, l'ombre pour le corps, „attacher le contentement de ſon eſprit à l'o-„pinion vulgaire, renoncer volontairement „à ſa liberté pour ſuivre la paſſion des au-„tres, ſe contraindre à déplaire à ſoi-même, „pour plaire à un maître qui ſouvent nous „mépriſe, & ſe rit de nos penſées & „projets."

Après avoir diſcuté, avec autant de ſageſſe que de ſagacité, les maux que l'ambition

tion' traîne après elle, Charron donne les moyens de s'en guérir par les réflexions qu'il fait faire à ses lecteurs. „Les sages, „*dit-il*, enseignent de ne régler point ses „actions par l'opinion d'autrui . . . . „il faut affermir son ame, & de façon telle „composer ses affections, que la lueur des „honneurs n'éblouisse pas notre raison ; & „munir de belles résolutions son esprit, qui „lui servent de barrieres contre l'ambi„tion . . . . La vertu ne cherche pas „un plus ample théatre pour se faire voir, „que sa propre conscience. Plus le soleil „est haut, moins fait-il d'ombre, plus la „vertu est grande, moins elle cherche de „gloire; gloire vraiment semblable à l'om„bre qui suit ceux qui la fuient, & fuit „ceux qui la suivent. . . . Qui bien „s'aime & juge sainement se contente de „fortune moyenne & aisée : les maistrises „fort actives sont pénibles, & ne sont de„sirées que par esprits malades."

Charron montre que les grands, qu'on recherche pour contenter l'ambition par leur protection & par leurs faveurs, ne sont pas d'un caractere à rendre heureux un véritable philosophe. „La disparité si „grande, *dit-il*, les met hors du commer„ce des hommes; tous les services, humi„lités

„lités & bons offices leur ſont rendus par „ceux qui ne peuvent les refuſer, & ne „viennent d'amitié, mais de ſubjection, ou „pour s'aggrandir, ou par coutume & con„tenance; tesmoin que les méchans rois „ſont auſſi bien ſervis, révérés que les bons; „les haïs que les aimés; l'on n'y connoît „rien, même appareil, même cerémonie . . . „Les flateurs tâchent que la vérité des cho„ſes ne paroiſſe aux Princes, & qu'autres „meilleurs & plus utiles qu'eux ne s'en „approchent. C'eſt pitié que de ne voir „que par les yeux, & de n'entendre que „par les oreilles d'autrui, comme font les „grands; & ce qui acheve de tout point „cette miſere, c'eſt qu'ordinairement, com„me par un deſtin, les Princes ſont poſ„ſedés par trois ſortes de gens, peſtes du „genre humain; flateurs, inventeurs d'im„poſts, délateurs; lesquels, ſous beaux & faux „prétextes de zele & amitié envers le prince, gaſtent & ruinent le prince & l'état."

La flaterie hors de propos eſt un des principaux inconveniens parmi tant d'autres, qui doit éloigner des grands un ſage philoſophe : car il ſera obligé très-ſouvent de dire malgré lui ce qu'il ne penſera pas, ou de s'expoſer à de grands dangers en parlant avec ſincerité. Cependant quelle

honte

honte n'y a-t-il pas à mentir par foi
& par crainte! Un auteur ancien difoi
le partage des efclaves étoit le menf
& celui des gens libres la verité. La f
rie eft la plus grande marque de la
ruption des mœurs, & la fincerité
bafe de toutes les vertus: mais com
avoir le courage de la conferver toûj
lorsqu'elle peut caufer notre perte to
Clitus périt de la main d'Alexandre
avoir ofé lui dire la vérité; & ce p
fit mourir Calliftene pour la même ra
Il ne tint pas à lui qu'il n'enlevât
philofophe quelque chofe de plus préc
que la vie, & qu'il ne lui ravît fon
neur; car, pour couvrir fa cruauté, il
périr fous le prétexte d'une conjurati
laquelle Calliftene n'avoit eu aucune
Alexandre l'immoloit à fa vanité, & l
foit périr parce qu'il avoit condamné
gueuil que ce Roi avoit de vouloir p
pour un Dieu. Un Prince qui a pu
depuis peu des réflexions très-judicie
fur les actions de ce conquérant, le
té d'infenfé en parlant de la mort
Calliftene: il dit qu'Alexandre a prc
évidemment combien les fouverains t
vent mauvais qu'on condamne leurs acti
quelque peu judicieufes qu'elles puiffent

e Prince fait à ce ſujet pluſieurs autres
flexions qui font également honneur à
n eſprit, & à ſon cœur; nous les rap-
orterons ici, car elles contiennent des
is très-utiles pour les gens de lettres qui
roient tentés de devenir courtiſans: nous
aindrions d'en diminuer la force & la ve-
 té en les traduiſant.

„Aleſſandro facendo morir Calliſtene, dà
in eſempio ben chiaro, ch'i Principi non
poſſon ſoffrire, che uomini oneſti ſi bur-
ino delle loro follie, e ch' allora ſon ca-
paci di far le ſtravaganze le più grandi.
Il Rè di Macedonia fece uccider il bra-
viſſimo Calliſtene, perchè pretendeva fal-
ſamente ch' egli aveſſe perſuaſo Ermolao
a far una coſpirazione contro di Lui.
Calliſtene fù trovato innocente, ma per-
tanto fù obligato di pagar queſta falſa
accuſazione colla ſua vita. Azzione in-
giuſta del Rè di Macedonia! hò già moſ-
trato avanti, quanto indegno fù d'aver fat-
to morir Filota, il quale non poteva eſſer
convinto d'aver commeſſo un delitto. La
medeſima coſa arrivò anche a Calliſtene.
Aleſſandro fece morir queſt' oneſt uomo,
per non aver approvato la ſua condotta
di laſciarſi rendre gli onori divini. Come

„poteva pretender che una pe
„nevole dovesse aver stima per
„pe, il quale lasciosi tanto gon
„lici conseguenze della fortuna,
„dò d'esser uomo, e pretese ri
„divini da uomini, per i quali
„to stima, e che l'avevano rig
„allora come un Principe degno
„Un Rè od un altro Sovrano
„far le stravaganze le più gran
„deve obligar un uomo onesto
„per cose che son indegne di c
„tere. Il Rè dava una bèn
„del suo spirito, preferendo
„gli facevano la corte, a pers
„no riconosciute per la loro p
„affatto contra la dignità d'Ale
„ser offeso, che Callistene non
„la sua stravaganza. Avrebbe
„solamente perdonargli quell'
„sersi burlato della sua pretenz
„ler ricever gli onori divini,
„dovuto riguardar quel burla
„certa regola per se, di non l
„cinar dal suo orgoglio, ma
„quità e la ragione. Io per
„cor al Rè di Macedonia, se a
„to marcato il suo fastidio a C
„parole, ciò che per tanto f

„poco degno d'un Rè magnanimo. Ma di „punirlo ſubito di morte è barbaro, ed un „contraſegno d'un carattere inclinato alla „vendetta. Ciò che rende la ſua azzione „ancor più baſſa fù che fecelo morir ſot„to 'l preteſto d'aver coſpirato contro la „ſua perſona. Gli preſe dunque non ſola„mente la vita, ma con queſto prezioſiſſi„mo dono dell' Onnipotente, l'onore ed il „ſuo buon nome: *Rifleſſioni critiche ſopra „il carattere e le geſta d'Aleſſandro magno Rè „di Macedonia, à Milano* 1764." Ce livre a été imprimé à Berlin, & non pas à Milan comme le porte le tître. Il a été compoſé par le Prince Fréderic de Bronſvic, neveu du Roi, & Lieutenant-Général de ſes armées, qui âgé ſeulement de vingt cinq ans a déjà donné des marques de ſa valeur à la guere, & de ſes connoiſſances par pluſieurs bons ouvrages écrits en Italien.

Remarquons ici, que la république des lettres a été honorée dans ces derniers temps par pluſieurs Princes & pluſieurs Souverains, qui n'ont pas dédaigné d'en devenir citoyens. On doit placer parmi eux dans un rang diſtingué, le feu Roi Stanislas, qui a enrichi le public de pluſieurs ouvrages, dans lesquels on trouve une morale ingé-

 nieuſe,

nieuse, remplie de préceptes égale les aux peuples, & aux souverains gouvernent. Parmi tant d'auteurs écrit contre le discours de Mr. sur le mal que les lettres font dans ce Roi sage & vertueux a été qui l'ait réfuté d'une maniere aussi aussi convaincante que polie. Quel pour tant d'écrivains qui substituen rement les injures aux raisons, aiment mieux imiter les pédans, qu illustres par les qualités de leur par celles de leur esprit!

§. III.

Des Américains.

Ce seroit oublier une des choses essentielles dans l'histoire de l'e main, que de ne faire aucune men ne partie du monde où l'homm lui-même, & exempt des régles q traignent sans cesse dans les autr de la terre, peut nous montrer d des passions & des idées de l'ame d ne saurions nous appercevoir. dit Charron, *comme un animal p est fait de pieces toutes contraires mies.* Je viens de lire un ouv

va paroître bientôt, & qui manquoit à l'histoire naturelle de l'homme, & à l'hiſtoire du monde. Ce ſont des recherches & des conſidérations phyſiques ſur les Américains, c'eſt à dire. la moitié du genre humain. L'auteur examine leur conſtitution avec beaucoup d'exactitude ; tous les faits qu'il préſente ſont pour ainſi dire, nouveaux & étonnants, & c'eſt principalement à en réunir un nombre prodigieux que Mr. de P. . . s'eſt attaché. Il n'y a point d'évenement qu'on puiſſe comparer à la découverte du nouveau monde ; c'eſt la plus frappante époque de nos annales ; qu'on les reliſe, & la découverte de l'Amérique ſera toûjours le premier évenement dont la mémoire ſe ſoit conſervée parmi nous. Ce qu'il y a de ſurprenant, dit l'auteur, c'eſt que notre hémiſphere a dans un inſtant vaincu, ſubjugué & abſorbé l'autre. La différence entre les deux parties d'un même globe flottant dans l'immenſité des êtres, ne pouvoit point être plus grande, plus remarquable. Notre horiſon avoit un air d'ancienneté & de vigueur : dans l'hémiſphere oppoſé tout étoit foible ; la nature entiere y paroiſſoit brute & ſauvage ; dans ce climat disgracié, on a trouvé l'eſpece humaine dégradée, viciée & énervée au de-

de-là de l'imagination. l'Auteur
dans le cours de son ouvrage, c
mene, autant qu'un tel phénom
l'être. Il se contente dabord de déc
les objets qui tant dans le Regne an
végetal, différoient entr'eux d'un h
tre à l'autre.

Trop sage pour se livrer à des
ou des spéculations chimériques s
çon dont l'Amérique s'est origin
peuplée, il se contente de jeter à
du ridicule sur les absurdités qu'o
tes à ce sujet. Il critique Mr. de
qui a fait un Mémoire Académiq
prouver que les Chinois ont na
500, par le Kamschatka au Mexic
comme si l'on disoit qu'ils étoient
Westphalie, par les Terres Austr

Il rend ensuite raison pourquoi
des Américains étoit depilé & de
la force physique qui résulte de l
des muscles : il explique pour
Américains étoient si tiédes en a
presque sans ardeur pour leurs
De ce désordre, dit-il, étoient nés
les plus injurieux à la nature.

Les voyageurs ont débité beau
fables sur le defaut de la barbe c

que, comme on le ſait, à tous les naturels du nouveau monde : ils ont attribué ce défaut aux aliments inſipides des Indiens, dont quelques-uns ignoroient l'uſage du ſel. Mr. de P.... fait voir le néant de ces hypotheſes & de mille autres de cette force, ou plutôt de cette foibleſſe.

Apres avoir examiné toutes les ſingularités du tempérament des hommes, il paſſe à la conſtitution des Indiens. L'un & l'autre ſexe étoit également atteint du mal vénérien, étoit également affoibli, dans les organes de la réproduction, & frappé de ſterilité. Auſſi la population étoit-elle incroyablement foible en Amérique : de ce déſert immenſe les hommes n'occupoient qu'un point. Tout ce qu'il dit là-deſſus mérite d'être lû avec attention par des Lecteurs philoſophes, car cet ouvrage ne paroît pas être écrit pour d'autres. Le ſujet en eſt trop grand, trop ſerieux, pour amuſer ceux qui liſent ſans penſer.

On y trouve, ſur l'hiſtoire & les progrès du mal vénérien, pluſieurs faits que l'auteur doit à Mr. Aſtruc, & quelques-uns qu'il a recueillis dans le cours de ſes longues recherches, & que Mr. Aſtruc ignoroit. Quant aux drogues dont les Américains

ricains faisoient usage, Mr. A
avoit presqu'aucune connoissance
qu'on s'y servoit du Gaïac, de l
reille & du sassafras; mais il
mais entendu parler de la Lobeli
histrus & de la Renoncule de
dont les Indiens faisoient plus
de toutes les autres plantes ou b
roliques. On ne voit pas sans é
le tableau des ravages que ce fl
fionna en Europe d'abord après
vée des Indes Occidentales, d'o
incontestablement originaire. Mr
paroît être convaincu que la co
transmettoit, dans son origine, pa
communication de l'atmosphère
car la ville de Barcelone fut
tout à coup frappée du mal véné
me d'une peste aérienne, quoiqu
dans cette immense cité, que ving
trente personnes de retour de l'I
Domingue.

Entre les Espagnols qui les
transportèrent les germes du vir
rope, l'auteur compte un Moin
dre de St. Benoît. Cet enfant
corde, fougueux par instinct, & fan
inclination, alla tout exprès en
pour y excommunier Christophe

Ce grand homme, dont la main recula les bornes du monde connu, se vit en proie aux fureurs d'un vil enthousiaste : on ramena cet immortel navigateur les fers aux piés, de cet hémisphère qu'il avoit conquis par son génie, en en indiquant la route aux nations surprises.

Les Massacres des Espagnols, & le présent que fit Alexandre VI. de tout le nouveau continent à Ferdinand le Catholique, forment des passages très-curieux, que l'Auteur a maniés avec son ton ordinaire, qui est clair, précis & denué de tout raisonnement vague : son stile emprunte toute sa force de sa simplicité noble.

Il donne un extrait de la Bulle originale d'Alexandre VI. qu'il nomme un Prêtre méprisable & trop célébre. En lisant cet extrait on ne sait si l'on doit gémir ou rire de la barbarie & de la superstition des temps d'alors. Un Pape nommé Zacharie, avoit déclaré l'existence de l'Amérique impossible : un autre Pape la donne quand elle est trouvée, à un Prince Espagnol qui ne defendoit qu'à peine ses propres états envahis par les Maures. On sait qu'Alexandre VI. ne donna les cent-quatre vingts degrés de latitude de notre planete aux Espa-

 Espa-

Eſpagnols, que pour ſe les attacher;
pour exécuter par leur moyen, le pr
romanesque qu'il avoit conçu de faire c
ronner Empereur d'Allemagne, Ceſar I
gia, monſtre couvert de tous les crir
& digne de tous les ſupplices.

Quoique Mr. de P... ne traite pas
preſſément de la traite des Negres, il
parle en pluſieurs endroits en paſſant,
donne dans une note les fragments j
cieux d'un diſcours qu'il compoſa il
quelques années ſur l'origine du Comm
des Eſclaves Africains : il prouve que
Portugais en eurent les premiers l'ic
qu'ils en demanderent la permiſſion à Ro
& qu'on la leur accorda. Les Prince H
riquès de Portugal, dit-il, fit le pren
cet odieux trafic. L'Evêque las Caſas
propoſa en 1515 à la cour de Madr
& en 1516 ſe fit la premiere traite réguli
pour les Indes Eſpagnoles. Il convient
conſulter l'ouvrage même pour y voir t
les détails analogues à cette cruelle c
duite que tiennent les Europeens à l'ég
de ceux qui ont le malheur de naître à
côte d'Afrique, & d'avoir le teint tant-
peu plus foncé que nous.

Les obſervations phyſiques qui ſont à
tête de la premiere partie, & dont la c
ti

tination eſt de faire connoître le climat de l'Amérique, ont été bien choiſies, & on les lit avec plaiſir, parce que dépouillées de tout calcul & de tout air ſcientifique, elles ne gênent pas l'imagination: ce n'eſt point un travail de les comprendre, & on eſt inſtruit inſenſiblement.

Dans la ſeconde partie, l'auteur traite des Antropophages. Après avoir à ce ſujet réformé bien des exagérations & écarté beaucoup de contes fabuleux qui inſultent inutilement le genre humain, il reſte aſſez de faits dont notre raiſon doit rougir. Ce ſeroit, dit Mr. de P... ériger un pyrrhoniſme hiſtorique preſqu'inſenſé, ſi l'on ſoutenoit qu'il n'y a jamais eu des Antropophages aux Indes Occidentales: mais ajouter foi à tout ce que l'Encyclopédie & l'Hiſtoire Univerſelle, rapportent des Jagas, ce ſeroit montrer une crédulité puérile, & une avidité aveugle pour le merveilleux. Il ne peut aſſez s'étonner que les Philoſophes qui ont redigé le Dictionnaire Encyclopédique, y ayent admis l'article, *Jagás & Eskimaux*, qui fourmille d'abſurdités qu'on a copiées d'après la Relation d'un Miſſionnaire; &, ce qui pis eſt, d'un Miſſionnaire Capulin né en Italie. Son nom étoit Cavazzi; & il auroit rendu un ſervice aux Lettres, s'il n'avoit

n'avoit jamais écrit des livres, on de
lations de l'Afrique. Quant aux Eski
les impertinences qu'on en raconte c
prise dans Charlevoix, qui n'avoit jam
des Eskimaux, & qui n'avoit été que
le Canada pour y trafiquer des pea
Castor, sous le prétexte d'y prêcher.
La coutume de manger de la chai
maine, est dans l'histoire des hommes
tache affreuse qu'on devroit effacer
doublant d'estime & d'amitié envers
semblables, en perfectionant nos m
en réprimant nos vices: mais dans ce
philosophique, comme dans les âge
plus barbares, les freres s'arment cont
freres; des hommes à qui l'on don
nom de héros rangent leurs semblabl
ligne ou en colonne, & les font égorger
de vils interêts & pour une gloire chi
que, qui fait couler des fleuves de sang
main. Notre Philosophie n'est donc qu
spéculation: nous ne pouvons convri
fautes de nos prédecesseurs, parce que
sommes nous mêmes trop coupables:
ne pouvons dire que les crimes des pe
sauvages sont incroyables, puisqu'on
objecte les crimes trop averés des na
policées. On sera surpris de voir dans l'ou
ge même les différentes causes qui ont ar

l'antropophagie, ce dernier caractéristique de la vie sauvage; c'est aussi la derniere chûte que les hommes puissent faire dans l'état d'abrutissement. Cet article est très-approfondi.

Revenant insensiblement des causes physiques aux effets moraux, Mr. de P. peint le tableau des sauvages de l'Amérique avec un coloris fort & expressif. Il les regarde comme une race disgraciée, dégénerée de l'espece humaine, sans vigueur dans la constitution, sans pénétration dans l'esprit: ils paroissent n'avoir pas d'ame & n'ont réellement pas de génie.

On trouve dans le second Tome un article exprès sur l'altération qu'avoient souffert les facultés intellectuelles de tous les anciens peuples du nouveau continent: il regarde l'histoire des Incas, écrite par le metif Garcilasso, comme un ouvrage entierement fabuleux; & quand je n'en pourrois alléguer d'autre preuve, *dit-il*, il suffiroit pour décéler l'imposture, de faire remarquer que Garcilasso assure qu'il y a eu au Perou douze Souverains de suite, qui furent tous également équitables, également éclairés, également amis de l'humanité & de leurs sujets, également bons & aimables. Une succession de douze rois semblables lui paroît la chose la plus impos-

poſſible, & dont il n'y a pas d'exemple da
les annales de toutes les Monarchies de
terre. Tout ce qu'il ajoute ſur l'Etat
l'Empire des Incas, ſur leurs lois, le
ſciences, leurs arts, eſt bien plus vraiſſembla
que les contes abſurdes qu'en ont
Pedro de Cieca, Torquemada, Blas Vale
& d'autres compilateurs de cette trem
qui n'ont rien reſpeƈté, pas même la vr
ſemblance. Les détails qui appartiennen
l'ancienne ſituation des Mexicains ſont f
intéreſſans. En général Mr. de P. . . .
perſuadé qu'on a exageré la grandeur
l'un & de l'autre peuple, & qu'ils étoien
peine ſemi-policés. Les Eſpagnols
voulu faire valoir leurs Conquêtes.

On auroit du naturellement s'attendre
trouver dans la zone torride, au Nouve
Monde, des peuples negres comme ce
qui occupent l'intermédiaire des Tropiqu
dans notre hémisphere: mais on n'y
pas rencontré un ſeul homme parfaiteme
noir, pas un individu qui eût de la lai
au lieu de cheveux. Voilà une nouvel
différence entre les deux parties de not
globe reſpeƈtivement à la couleur des h
bitans dans des mêmes paralleles, & ſo
des lignes correſpondantes. L'auteur e
pliqu

plique cette différence; & on ne peut exiger d'autres preuves que les siennes : elles satisfont entierement à la difficulté. Ces sortes de matieres lui sont d'autant plus familieres, qu'il a plus travaillé qu'aucun savant de nos jours, à rassembler tout ce qui concerne les *Negres blancs* ou les Albinos qui sont à l'isthme Darien, en Afrique & en Asie; & ce qu'il a écrit sur ces Créatures extraordinaires, formeroit un ouvrage très-considérable, quand même il n'embrasseroit que cette seule partie de l'histoire naturelle de l'espece humaine. Comme le terme de *Negre blanc* semble entraîner un sens obscur ou brouillé, l'auteur lui a quelquefois substitué celui de *Blafards* pour désigner les hommes dont la couleur est comme celle du linge sans aucune nuance d'incarnat, sans la moindre teinte du rouge qui dans les Blancs ordinaires, est mêlé à la couleur de l'épiderme, même dans les personnes les plus pâles, parce que les Capillaires sanguines transparoissent au travers du tissu muqueux.

En donnant à ce traité complet sur les Negres blancs, toute l'attention qu'il mérite, on ne peut assez s'étonner comment il a été possible de réunir tant d'éclaircissements

sur

ſur un point ſi obſcur, & dont très-pe
Phyſiciens & de voyageurs ont traité. I
vrai qu'on en a beaucoup diſputé: mai
mille volumes de conteſtations ſur les ſ
ces, on n'exprime quelquefois pas une
le circonſtance lucide ou certaine, qui p
ſe faciliter la ſolution du problême ou
la queſtion.

Mr. le Cat de Rouen a publié de
peu, un traité ſur la couleur de la p
où malheureuſement pour lui & ſes lect
il ne s'eſt appuyé que ſur des faits
trouvés. Ainſi tout ce que ce célébre A
tomiſte dit des Negres blancs, doit
regardé comme un ſiſteme non avenu,
une perte réelle de beaucoup d'éruditi
Mr. Demanet qui étoit en Afrique, &
y obſervoit la nature, en même temps
Mr. le Cat écrivoit en France, a détru
ſon arrivée, toutes les ſuppoſitions d
cet Anatomiſte avoit étayé ſon hypoth
Les Obſervations de Mr. Demanet ſe ſ
trouvées au contraire très-conformes
traité ſur les Blafards de Mr. de P. . .
établit l'altération eſſentielle dans la liqu
ſpermatique comme la cauſe réelle de
couleur & des autres ſingularités de
êtres à face blême. Malgré mes long

& laborieuſes recherches, j'ai craint, dit-il, d'abonder en mon ſens, dans une matiere ſi épineuſe: je me ſuis défié de mes lumieres, comme on doit s'en défier toûjours lorsqu'on croit avoir raiſon; j'ai conſulté ſur cette partie de mes ouvrages, Mr. Meckel, un des plus célébres Anatomiſtes de l'Europe, & qui ayant diſſequé des Ne gres, étoit plus que perſonne en état de prononcer avec connoiſſance de cauſe.

Mr. Meckel répondit par une lettre du 10 Juin 1767, à Mr. de P... & lui témoigna le contentement qu'il avoit reſſenti en liſant un ouvrage ſi approfondi, ſi travaillé, & où l'on avoit enfin arraché à la nature ſon plus grand ſecret. Votre ſentiment, dit Mr. Meckel, eſt d'autant plus vrai qu'il ſe trouve conforme aux obſervations que j'ai faites en anatomiſant deux Negres, dont j'ai rendu compte à l'Académie de Berlin dans mes Mémoires, & je ſuis flatté de voir le rapport intime que nos obſervations ont entr'elles: en ſe prêtant un mutuel ſecours, elles ſe confirment les unes par les autres.

Je crois donc qu'on ne lira qu'avec beaucoup de ſatisfaction, ce que Mr. de P... a écrit ſur cette importante matiere; & je le

crois d'autant plus, que son érudition fl
rie a su écarter les termes anatomiqu
& le jargon des Ecoles de Medecine,
tout ce morceau, qui forme le sujet du
cond Tome, autant de que de l'autre, qui
rempli de discussions serieuses sur les differ
tes especes de sauvages, sur les céremon
& les pratiques les plus impertinen
dont ou puisse se former une idée. l
Californiens, qui se coupent quelques
ticles des doigts, & les Hottentots qui
toient anciennement un testicule, paroiss
avoir emporté le prix de la bisarrerie
usages qui gênent & outragent sans inte
la nature & le sens commun. On trouv
sur les Hottentots, dont l'auteur ne pa
cependant qu'en passant, plusieurs faits d
les voyageurs ont mal rendu compte. Pi
re Kolbe est surtout, dit Mr. de P... un
plus inexacts relateurs qui ayent jam
écrit.

Comme on n'a eû jusqu'à présent pr
qu'aucune notion sur les peuples les p
septentrionaux de l'Amérique, l'Auteur
répandu beaucoup de clarté sur leur h
toire, en consultant les dernieres relatic
publiées en 1765 sur le Groënland, en u
langue peu connue de l'Europe savante.
a eu aussi des manuscrits que des persc

r

nes respectables lui ont communiqués sur les nations polaires, c'est a dire, sur les nains qui habitent le plus près du Pole. Tout cet article est celui d'un philosophe.

Quant aux Patagons, Mr. de P... a réuni en un abregé tout ce que les Voyageurs en ont écrit depuis 1519 jusqu'en 1767, de vrai, de faux & de ridicule. On voit que les secours littéraires & les livres qui manquent tant de fois aux savants, n'ont pas manqué à notre auteur: ses immenses recherches supposent une lecture & une application des plus assidues; rien ne paroît lui avoir échappé de tout ce qu'on peut savoir sur l'existence des nations du nouveau monde les plus reculées de tout établissement européen. Aussi cet ouvrage est-il le fruit de plusieurs années de travail & de réflexion, chose rare à l'égard des livres qu'on imprime de nos jours: plusieurs paroissent avoir été commencés le matin, & achevés le soir; & on se plaint que le siécle décline.

Mr. de P... a pris pour épigraphe ces trois mots de Lucrece *studio disposta fideli:* tous les écrivains devroient choisir la même devise, & tenir parole.

Les articles concernant la circonci
l'infibulation, & les hermaphrodites d
Floride, ont été traités avec un sing
esprit de recherche.

En parlant du Bresil, on examine si
y trouve l'animal singulier qu'on no
un ourang-outang, & qui semble êtr
demi-homme. Mr. de P... donne à
te occasion, sur les animaux, plusieurs é
cissements : il prétend que Linnéus l'a
approché, & Mr. de Buffon trop écart
la famille humaine ; il en fait une e
absolument intermédiaire entre nous &
singes les plus ingénieusement organis

Cette analyse quelqu'étendue qu'elle
se paroître, ne donne qu'une idée sup
cielle d'un ouvrage qui renferme une
titude de faits, & de matieres souve
différentes, qu'on est surpris qu'un m
homme ait pu les réunir ensemble.

MONSIEUR,

Votre très-humble Serviteur.



LETT

LETTRE VINGT-NEUVIEME.

SUR LES POËTES PROVENÇAUX ET LES TROUBADOURS.

MONSIEUR,

La poësie étoit presque inconnue aux François pendant qu'elle fleurissoit chez les Italiens & chez les Provençaux ; la langue de ces derniers étoit également celle de deux grandes provinces, qui joignent la Provence, le Languedoc & le Dauphiné : il y avoit, dans le même temps que Petrarque vivoit à Avignon, un très-grand nombre de poëtes provençaux dont les ouvrages étoient recherchés de tous les gens d'esprit.

Sous le pontificat de Benoît XII, & sous celui de Clement VI. son successeur, on voyoit à Avignon, où ces Papes avoient fait leur demeure, une célébre *Cour d'amour* composée des plus illustres dames

qui s'appliquoient aux belles lettres
mi ces dames on regardoit comm
des plus distinguées par ses talens
Laure, que les vers & l'amour de
que ont rendue immortelle.

Les historiens font mention des
qui vivoient pour lors, & des pers
célébres qui venoient de France, d'I
d'Italie, puiser en Provence, non-se
le bon gout de la poësie provença
admirer les talens de ceux qui l'illu
par leurs ouvrages. Voici comm
ancien historien provençal raconte
sement de cette Cour d'amour. „
„(*c'est la célébre Laure*) fille de Paul
„lustre famille de Sade chevalier trè
„rable d'Avignon, tant célébrée par
„tuscan, (c'est Petrarque) & par
„poëtes provençaux, fleurissoit de ce
„aux louanges de la quelle tous c
„lens & sublimes esprits ont rend
„noms immortels & leur mémoire
„mendable. Car le nom de cette
„selle a été tellement illustré par Pe
„sous le nom de Laure, qu'il appl
„versement, tantôt au vent doux,
„latins appellent *aura*, tantôt à l'a
„Laurier, qu'il semble quelle soit en

„vante, & qu'on la ſente mouvoir & „trembler dans ſes héroïques & inimi„tables ſonnets. Auſſi fut-elle appriſe aux „bonnes lettres par la curioſité de Phanette „des Gantelmes ſa tante, dame de Romanin „(Château non loin de St. Remy appartenant „encore à ceux de Sade) laquelle ſe tenant à „Avignon de ce temps, étoit pareillement „une fort illuſtre dame. Ces deux gentil„femmes étoient douées de beaucoup de „qualités excellentes: car elles étoient „humbles en leur parler, ſages & conſidé„rées en leurs actions, honnêtes en leur „converſation, floriſſantes & accomplies en „toutes vertus, admirables en bonnes mœurs, „de beauté très-élegante, de port & main„tien gracieux & modeſte, & tant bien „nourries que chacun étoit eſpris de leur „amour." (*On voit par ce portrait fait d'après les anciens hiſtoriens & contemporains, que les louanges que Petrarque donnoit à Laure n'avoient rien qui ſentît l'adulation & la baſſe flaterie.*) „Toutes deux roman„ſoient promptement en toute ſorte de rith„mes provencales, ſuivant ce qu'a écrit le „Monge des isles d'or, & ſelon leurs pro„pres œuvres, qui rendent un très-irrepro„chable témoignage de leur doctrine & „de leur capacité. Et comme par le paſſé,

 „Eſte-

„Brigue, personnage de haute e
„de grand renom, s'étant porté de
„en Avignon, pour visiter le Pa
„cent sixieme du nom, furent ou
„finitions, & sentences d'amour,
„illustres dames prononçoient:
„furent tellement ravis & émerv
„leurs beautés & de leur divin sav
„en devinrent épris. Mais par u
„& sinistre fortune elles trépasserer
„gnon, sous les traits inhumair
„grande peste, survenue de ce ter
„continua trois ans, en sa mortelle
„dont elle fut appellée *lou flagel*
„*Diou* (qui signifie le fléau mortel
„pour les usures, à ce qu'ils écrive
„nes, simonies & maledictions
„gnoient pour lors en Avignon, er
„l'an 1348."

Je voudrois bien, s'il étoit po
si l'exacte vérité que je me suis
pour la principale regle de cet ouv
le permettoit, supprimer ce que l'
qui parle de l'esprit de ces dames

[1] Histoire & Chronique de Provence de
tradamus, gentil-homme provençal, &c.
sieme, p. 364

„laine de Salon dame dudit lieu, Ricinde „de Puyverd dame de Trans, & de plu- „ſieurs autres dames illuſtres & fort excel- „lentes de Provence, qui de ce temps fleu- „riſſoient en Avignon, où la cour romaine „y faiſoit ſéjour. Toutes ces gentilfemmes „s'adonnoient à l'étude des bonnes lettres „& des ſciences humaines, tenant cour „d'amour ouverte, où elles définiſſoient les „queſtions amoureuſes à elles envoyées & „propoſées par divers gentil-hommes & „demoiſelles; au moyen de la réſolution „desquelles, & de leurs belles & glorieu- „ſes compoſitions leur, renommée s'épandit „& ſe fit jour en France, en Italie, en „Eſpaigne, & pluſieurs diverſes contrées: „de maniere que Bertrand de Allamanon, „Bertrand de Borme, Bertrand du Pujet, Ros- „tang d'Entrecaſteaux, Bertrand Feraud, „Oliviers de Lorgues, Dedons d'Yſtre, Pey- „re de Soliers, Jean de Laures, Ysnard de „Demadols, Bertrand de Caſtillon, gentil- „hommes excellens & vertueux, & une in- „finité d'autres poëtes provençaux ont écrit „de gros volumes d'odes & de chanſons & de „très-plaiſans romans en langue provença- „le, à leur honneur & louanges; ce qui fit „que Guillem, Pierre & Louïs de Laſcaris „Comte de Vintimille, de Tente & de la

„Brigue, personnage de haute qual
„de grand renom, s'étant porté de ce t
„en Avignon, pour visiter le Pape
„cent sixieme du nom, furent ouyr l
„finitions, & sentences d'amour, qu
„illustres dames prononçoient: les
„furent tellement ravis & émerveill
„leurs beautés & de leur divin savoir,
„en devinrent épris. Mais par une
„& sinistre fortune elles trépasserent à
„gnon, sous les traits inhumains
„grande peste, survenue de ce temps
„continua trois ans en sa mortelle fu
„dont elle fut appellée *lou flagel mor*
„*Diou* (qui signifie le fléau mortel de l
„pour les usures, à ce qu'ils écrivent,
„nes, simonies & maledictions qui
„gnoient pour lors en Avignon, envir
„l'an 1348."

Je voudrois bien, s'il étoit possib
si l'exacte vérité que je me suis pre
pour la principale regle de cet ouvrag
le permettoit, supprimer ce que l'hist
qui parle de l'esprit de ces dames,

[1] Histoire & Chronique de Provence de Césa
tradamus, gentil-homme provençal, &c. Parti
sieme, p. 364

leurs talens, rapporte de leurs mœurs. S'il faut l'en croire, elles avoient été séduites par les débauches & les impudicités de la cour romaine, & toutes leurs connoissances ne les avoient pû garantir de tomber dans le libertinage. „Le Monge d'or, *dit* „*Nostradamus* [2], rapporte que toutes ces „dames étoient les *druts* des courtisans de „Rome, mot qui en langue antique pro-„vençale ne signifie autre chose que pail-„lardes." Ces dernieres paroles gâtent tous les éloges que nous avons rapportés, & ces mechans Italiens qui pervertirent tant de dames spirituelles, auroient bien dû respecter les sciences dans celles qui les protégeoient & qui les cultivoient. Remarquons ici, que la belle Laure est exceptée, & qu'elle ne fut jamais au nombre de ces muses qui suivoient également les préceptes d'Apollon & ceux de Venus.

„Dans le même temps que ces dames „savantes vivoient, *dit l'historien que nous* „*avons déjà cité*, fleurissoient Marchebrucs „gentil-homme de Poitou, Anselme de „Monstiers astrologue d'Avignon, Bertrand „de Pezars ou Pezenas, Arnaud de Couti-„gnac, sieur de Coutignac, gentil-homme de „Pro-

[2] Id. ibid. p. 365.

„Provence, le Monge de Mon
„Farand de Flassans sieur de Fla
„Guillem Boyer excellent mathéma
„ginaire de Nice; qui pour avoir
„sonnages illustres & renommés, so
„d'être arrestés & remarqués de p
Nostradamus fait ensuite l'histoire
ces poëtes, & de leurs ouvrages:
nous arrêterons pas ici à en rappo
sieurs traits intéressans, que les
curieux pourront voir dans [illegible]oir
vence: mais nous remarquerons
l'on excepte Thibaut, Comte d
pagne, dont les chansons pour
Blanche, mere de St. Louis, ont

s François Corbueil ou Corbuel dit
de Guillaume Corbueil dit *Villon*, vivoit da
zieme siécle, environ soixante ans avant
nom de *Villon* signifioit en vieux langage
ce surnom, que François Corbueil avoit h
pére, lui fut confirmé par une sentence d
qui le condamna à être pendu. Le Parleme
appel réforma la sentence, & convertit la pei
en un bannissement perpétuel. Quelques uns
l'Abbé de saint Maixent en Poitou lui don
chez lui: mais Rabelais, Liv. IV. Ch. 14, &
assure que ce fut en Angleterre que *Villon*
& qu'il y devint favori du Roi Edouard. Ces

que réputation dans leurs temps, aucun poëte françois ne pouvoit être mis en parallele avec cette foule de poëtes provençaux.

Nos vieux romanciers François n'avoient presque aucun mérite: la plus part de leurs romans sont en vers, confus, & sans ordre, comme le roman de la rose. Quand Villon, qui vivoit dans le quinzieme siecle, & de qui Despréaux a dit, en parlant de la naissance de la Poësie Françoise:

> Villon fut le premier, dans ces siecles grossiers,
> Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers 3.

écrivoit, c'étoit environ deux cents ans après les Poëtes provençaux que nous venons

timents, qui paroissent opposés peuvent être véritables tous les deux, car *Villon* a pu d'abord se réfugier chez l'Abbé de Saint Maixent en Poitou, & passer ensuite en Angleterre, il y a apparence que cela est arrivé ainsi. Malgré le vieux langage de *Villon* on demêle pourtant, au milieu de bien des choses qui pechent par le gout, de l'imagination & de l'esprit. La premiere édition des œuvres de *Villon* a été faite par Marot, qui recueuillit ses poësies par ordre de François I. Cette édition est de mille cinq-cents trente deux: le libraire Coutelier en a donné une en 1723, où l'on a placé à la tête une courte vie de *Villon*.

nons de citer. Mais il y avoit célébres bien avant eux, & qui avoi mérite assez considérable pour que P que, qui en avoit lû les ouvrages, ait donné des louanges qui seront im telles, ainsi que les vers de ce poëte. Il parle surtout d'Arnaud Daniel; 4 place à la tête de tous les poëtes pr ceux dont il fait mention. Et Arnaul voit l'an onze cent soixante-deux. Pla ici les vers de Petrarque, qui prouvent bien les provençaux l'emportoient

4 Arnaud Daniel a été loué non seulement trarque, mais par le Dante, *qui*, dit Nostradam *fait prononcer dans le purgatoire des vers en son & naturel ramage, chose digne de belle marque.* Hi de Provence, &c. p. 135.

„You suis Arnauld que plouri è vau kan
„Quan si lost vei la passada follor,
„E vau giausen lou jour qu'esper deman:
„Aro vous prei per aquela valour,
„Que vous guidét al som' de la scalina,
„Souvegne vous a temps de ma doulour
„Poi s'ascose n'el foco che gli affina.

„Au demourant ce grand & renommé Florentin
„tre qu'il estimoit beaucoup Arnaud Daniel,
„qu'un peu devant, parlant de Gerauld de Borneil,

cents ans avant Petrarque, sur ceux de toutes les autres nations:

„Fra tutti il primo Arnaldo Daniello,
„Grand Maiestre d'amor: che a la sua terra,
„Ancor fa honor, col suo dir nuovo & bello:
„Eran'vi quei, ch'amor si leve afferra,
„L'un Pietre & l'altre men famose Arnaldo,
„Et ques che fur conquersi con piu guerra,
„Idico l'uno & l'altre Raïbaldo,
„Che cantar pur Beatrice in Monferratta,
„El Vechio Pier d'Alvernia, con Giraldo
„Folqueto ch'a Marsiglia il nome à datto,

„Et

„tre poëte provençal, & faisant comparaison de lui avec
„Daniel, le monstrant au doigt, il dit ainsi.

. . . questi ch' io ti scerno
„Col ditto (& additto un spirito inanzi) *savoir Arnauld*
„Fu miglior fabro del parlar materno
„Versi d'amor & prosé di romanzi.

„de maniere que vous voyez comme ce poëte préfere „Arnauld à Gerauld, étant bien certain que le Dante & „Petrarque les ont non-seulement haut loués, & célé„brés, mais encore fort exactement résuivis; & si ont „puisé infinies belles & divines inventions dans leurs „poësies, & mille belles guirlandes, & chapeaux de „fleurs dans les vergers de leurs vers, & de leurs rith„mes, que les plus illustres poëtes françois n'ont point „mis à petite gloire d'effleurer, ramasser, & prendre." *Histoire de Provence, &c. p.* 134 *&* 135.

„Et a Genoa tolto, & a l'estremo,
„Cangio per miglior patria habito & stato:
„Gianfre Rudel, ch'uso la vela al remo,
„A cercarla sua morte: & quel Guillelmo,
„Che per cantar, ha il fior de soi di Sceme
„Amerigo Bernardo, Ugo & Anselmo,
„E mille altre ne vidi a cui la lingua,
„Lancia & Spada fu sempre, & scudo, & elmo.
Petr. triomp. d'am. Cap. 4.

Remarquons combien ces louanges montrent la supériorité des anciens poëtes provençaux sur les vieux romanciers françois de qui Despréaux a dit :

Durant les premiers ans du Parnasse françois
Le caprice tout seul faisoit toutes les loix :
La rime au bout des mots assemblés sans mesure
Tenoit lieu d'ornement de nombre & de césure

Combien ces poëtes étoient ils-éloignés de ceux dont parle Petrarque, qui écrivoient si élégamment en Provençal, que cet illustre Toscan leur donne la louange, que pour dompter les cœurs ils se servoient de leur langue comme d'une lance, d'une épée & d'un bouclier.

Amerigo, Bernardo, Ugo, & Anselmo,
E mille altre ne vidi a cui la lingua
Lancia & Spada fu sempre, & scudo & elmo.

Ce fut en onze cent soixante deux, que la poësie provençale commença d'être très estimée

estimée, tous les Seigneurs les plus distingués se firent un honneur d'être regardés comme de bons poëtes, & les guerriers les plus célebres croyoient augmenter leur gloire par le talent de la poësie. Les Empereurs même recherchoient cet avantage, & faisoient des vers provençaux. Ecoutons un Historien qui a recherché avec soin l'origine de la Poësie provençale, qui nous instruira des Princes qui la cultivoient. „Ce fut de ce temps [5], *dit-il*, (en onze „cent soixante deux) que la Poësie proven„çale commença de se montrer en honneur, „& de résonner héroïquement sous les bel„les & doctes rithmes d'infinis gentil-hom„mes & personnages de haute qualité, qui „se mirent à vulgairement romanser & poë„tiser, puis à chanter leurs belles & agréa„bles inventions sur leurs lyres & instru„mens, dont ils furent appelés Trouba„dours (c'est à dire inventeurs), violars, „juglars, musars, & comies, des violons, „flûtes, instrumens musicaux, & des co„médies: finalement à suivre les cours des „Empereurs, Rois, Princes, & Comtes de „Provence, qui en firent un fort honora„ble

[5] Histoire de Provence par Nostradamus, partie seconde, p. 132.

„ble, particulier & grand cas: de n
„qu'ils vinrent non-ſeulement à les
„rer, admirer & récompenſer d'armes
„bits, de chevaux, & de dignités;
„encore à ſe rendre amoureux de leu
„ves & doctes compoſitions; voire
„enſuivre & imiter, comme nous tr
„de l'Empereur Frederic, lequel eut
„vénération le chant des Poëtes,
„Comte Berenguier lui fit tant mélo
„ment ouir, que lui-même qui ét
„Prince fort docte & bien verſé aux
„ces, voulant avoir part à leur glo
„s'exercer à telles rithmes, & gala
„à leur imitation & à la louange de
„ſes nations qui l'avoient ſuivi en ſes
„rieuſes entrepriſes & ſes exploits de
„re, compoſa ce beau & gracieux
„en notre vulgaire langue, & pro
„façon.

„Plas mi cavalier Francez
„E' la donna Cathalana,
„E' l'onrar del Ginoez,
„E' la cour de Kaſtellana,
„Lou cantar Prouvencalez,
„E' la danſa Trevíſana,
„E' lou corps Aragonez,
„E' la perla Juliana,
„Las mans, & kara d'Anglez,
„E' lou donzel de Tuſçana.

„tellement que par une belle & gratieuſe „dextérité il ſemble avoir donné un trait „de couleur, qui lui eſt convénable, à cha„cune de ces nations, de ſon docte & royal „pinceau, donnant le premier coup de „louange & d'honneur aux chevaliers & „gentil-hommes François; puis louant fort „galantement, & reſſerrant ſous l'eſpace de „neuf petits vers, les dames de Cathéloigne, „l'honneur du Genevois, la cour de Caſtille, „le chanter des Provençaux, le danſer des „Treviſiens, le corſage Arragonois, la perle „Julienne, les mains & le viſage des Anglois, „& les jeunes damoiſeaux de Tuſcane. Or „comme ce n'eſt une petite gloire qu'un ſi „grand Empereur ſoit au frontiſpice & cou„ronnement du temple, & marche en tête de „nos anciens Troubadours, & vulgaires „poëtes; auſſi ne ſera petit embelliſſement „à cette hiſtoire, ni léger avantage à notre „nobleſſe de ſuivre, comme en paſſant, les „noms, les qualités & mérites de ceux qui „depuis, en divers âges, & ſous Princes divers „ont diverſement romanſé, & triomphé de „l'ignorance. Ceux-là qui tant pour la no„bleſſe de leur ſang, que pour l'excellence „de leur eſprit & fertiles compoſitions „ſuivoient le Comte Berenguier de ce temps, „étoient Jauffrée Rudel, Bertrand de Al-

„lamanon, Peyre du Vernégues, Elzias de „Barjolz, Guilhem d'Agoult, Guilhem de „Saint disdier, Arnaud Daniel: (*c'est celui* „*que Petrarque place à la tête de tous les* „*bons poëtes provençaux*) & Guilhem Adhe-„mar, perſonnages & chevaliers qu'il ne „faut ſi légerement & tant à la hâte paſſer, „qu'on ne ſache quels ils ont été."

Noſtradamus rapporte enſuite un abrégé de la vie de tous ces Troubadours & poëtes illuſtres, ſoit par leur naiſſance ſoit par les ouvrages qu'ils avoient compoſés. Nous renvoyerons les lecteurs qui ſeront curieux de les connoître plus particuliérement, à l'hiſtoire de Provence, comme nous avons déjà fait lorsqu'il a été question des auteurs provençaux du treizieme & du quatorzieme ſiécle. Nous dirons cependant ici un mot de Daniel Arnaud. Il étoit iſſu de parens nobles, mais pauvres. Son pére le fit étudier dans les meilleures univerſités, il parvint bientôt à la connoiſſance des langues mortes, du latin & du grec: il s'adonna enſuite entierement à la poëſie, à la quelle il fut principalement porté par l'amour qu'il avoit pour une dame en faveur de laquelle il compoſa beaucoup de vers: mais il fut payé d'ingratitude, & ſes plaintes, ainſi que ſes

louan-

louanges ne purent toucher le cœur qu'il vouloit attendrir; il abandonna à la fin cette cruelle maîtresse, & en prit une appelée la dame d'Ongle, qu'il chanta dans ses vers sous le nom deguisé de Cyberne. L'histoire ne nous a pas conservé le lieu de la naissance de ce poëte, que le Dante & Petrarque ont également loué, comme celui des auteurs provençaux qui a écrit le plus doctement & le plus élegamment. Quelques uns ont dit qu'Arnaud Daniel étoit né à Tarascon, les autres à Beaucaire; il y en a qui veulent qu'il ait pris naissance à Montpellier.

Dans le temps que les poëtes contemporains de Berenguier florissoient, il y avoit beaucoup de dames illustres par leur naissance & par leurs connoissances qui y cultivoient la poësie. „Ce qui est à re-„marquer [6], *dit Nostradamus*, c'est qu'il y „avoit de ce temps cour d'amour ouverte „à Signe & à Pierre-feu, où les questions „plus hautes & plus difficiles, qui surve-„noient par fois entre les jeunes gentils-„hommes & demoiselles, étoient débattues, „& decidées sous la regle de l'honneur, „par

[6] Id. ibid. p. 132.

„par les dames plus illustres & qualifiées
„du pays, sur les quelles présidoient alors
„comme souveraincs:

„Stephanette dame des Baulx fille du Comte de Provence.
„Adelazie Vicomtesse d'Avignon.
„Alaette dame d'Ongle.
„Hermissende dame de Posquieres.
„Bertrande dame d'Orgon.
„Mabille dame d'Yeres.
„Bertrande dame de Signe.
„Jausserande de Claustral.

Ces cours d'amour, qui nous paroissent aujourd'hui si singulieres, & même si ridicules, avoient leur utilité dans le temps où elles furent établies. La Chevalerie étoit alors fort a la mode: les chevaliers & les Seigneurs, qui faisoient fort peu de cas des tribunaux ordinaires, avoient un grand respect pour une cour composée de dames, pour l'honneur des quelles ils entreprenoient tous les jours les actions les plus périlleuses, & les combats les plus sanglans. Un Chevalier avoit-il seduit une demoiselle, lui avoit-il promis de l'épouser: elle l'attaquoit par devant la cour d'amour; & le chevalier auroit été déshonoré, indigne de la Chevalerie

lerie, s'il ne s'étoit pas ſoumis à l'arrêt qui lui étoit prononcé. Il y avoit un grand nombre d'autres cas, où cette cour féminine décidoit ſouverainement. Une dame ſe plaignoit-elle d'avoir été injuſtement diffamée par les médiſances d'un Chevalier, on l'obligeoit à ſe rétracter, & à déclarer qu'injuſtement il avoit voulu nuire à la réputation *d'une gentille & vertueuſe dame.* De même ſi un Chevalier avoit à ſe plaindre de quelque *noble & gracieuſe demoiſelle*, & que ſa plainte fût fondée, il obtenoit brieve & bonne juſtice. Il faut cependant convenir, que les Cours d'amour étoient quelque fois conſultées ſur des cas fort peu importans, & qui étoient plutôt des plaiſanteries que des queſtions utiles: telle eſt celle qui fut agitée à la Cour d'amour d'Avignon, ſous le Pontificat de Benoît XII. Deux Chevaliers demanderent s'il n'étoit pas permis à un *preux & loyal chevalier* de ſervir deux dames à la fois, l'une pour *ſon gentil eſprit*, & l'autre pour *ſon bel corſage*: la queſtion fut fort débattue pendant pluſieurs ſéances; à la fin il fut decidé, qu'un chevalier pouvoit (pourvû que ce fût du conſentement des deux dames) *les courtiſer toutes les deux, romanſer pour elles, & chanter leur gentil-*

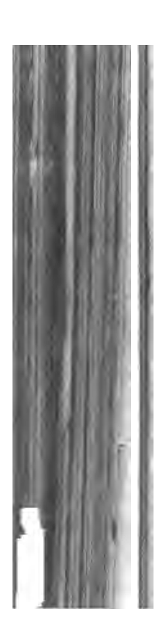
lesse. Cette décision nous étonnera moins, si nous pensons que la Cour d'amour qui la prononça étoit composée de ces dames, auxquelles le Monge d'or donnoit le nom de *druts* des courtisans de Rome : or nous avons déjà dit ce que signifioit ce nom odieux.

Les Sarazins avoient beaucoup contribué, lorsqu'ils se furent rendus maîtres de l'Espagne, par leur proximité du Languedoc, à introduire dans cette province, & ensuite en Provence. l'amour des romans & de la poësie : ils firent peu de temps après qu'ils eurent soumis presque toute l'Espagne, la guerre avec les François. Ce même Roi Abderame, qui en avoit fait la conquête, poussa ses victoires, ayant pénetré par la Guienne jusqu'à Tours: mais son armée fut défaite par Charles Martel, & ce Prince Sarazin périt lui-même dans la bataille. „Le Roi Abderame, *dit Jean* 7 *de* „*Serre*, se trouva mort dans un grand tas „de corps morts, & non blessé, mais ravi „& étouffé par la multitude des fuyards." Cette bataille fut donnée l'an 703; les Sarazins abandonnerent tout ce qu'ils avoient con-

7 Inventaire général de l'histoire de France &c. par Jean de Serres. p.41. Edit. in folio, Paris 1617.

conquis en France, & se retirerent en Espagne. Deux ans après ils retournerent encore, ayant fait une ligue avec Hunaut & Gaiffre fils d'Eudon, qui prétendoit être Duc de Guienne, & qui avoit été la cause de la premiere irruption des Sarazins. Charles Martel les battit encore auprès d'Avignon, leur Roi Athin se sauva en Languedoc par le Rosne, & repassa ensuite en Espagne, après avoir été battu une seconde fois. Cette seconde guerre fut faite en 735. Enfin l'an sept-cents quatre vingts six Charles-Magne porta la guerre en Espagne: il eut différents succès dans cette entreprise, & il fut obligé de se retirer. Cependant il prit encore plusieurs fois la résolution de chasser les Sarazins de toute l'Europe: mais il ne put jamais exécuter son dessein, & dans la derniere expédition qu'il entreprit, une partie de son armée, commandée par son neveu Roland, (si fameux par les anciens romans, & par les poëmes Italiens de l'Arioste & du Boyardo) fut entierement défaite. Voici ce que dit un Sage historien [8], à ce sujet. „La „guerre d'Espagne se termina avec peu „d'avan-

[8] Inventaire général de l'histoire de France, &c. par Jean de Serres. p. 60.



„grands."

Depuis Charles-Magne, les F
rent très peu de chose à demê
Sarazins: les Chevaliers Langu
Provençaux alloient souvent
prise & la victoire dans ces fe
nois, qui rendoient si brillant
des Rois Maures, & dont nos
& nos romanciers nous ont éga
servé le souvenir. Les arts, les
surtout la poësie fleurissoient ch
zins, tandis que les Chrétiens
général plongés depuis le cinqu
ainsi que nous l'avons déjà rem
la barbarie. Les Provençaux
guedociens furent donc excités,
lation que leur causerent les po
romanciers Maures: le voisin

esprit vif dont la nature semble avoir fait leur partage, acheverent de mettre la poësie en vogue & en honneur, lorsque la cour de Rome vint s'établir à Avignon.

Nous croyons devoir dire ici quelque chose de l'histoire de Nostradamus, que nous avons cité si souvent dans cet article: elle a été composée par le fils de Michel Nostradamus, si connu par ses quatrains prophétiques, & imprimée par ordre des Etats-Generaux de Provence, dans une délibération du vingt-deux du mois d'Octobre mil six cents trois, faite sous le Regne de Henri IV. Nous placerons ici l'extrait de cette délibération, tel qu'il est à la tête de l'histoire de Provence. „Le sieur Seguiran assesseur a remontré, que le sieur „Cesar de Nostredamus Escuyer de la ville „de Salon de Craux, gentil-homme de „Monseigneur le Duc de Guise, Gouver„neur de cette province, est saisi d'un très„beau livre de mémoires écrits à la main, „contenant entre autres belles & notables „remarques, la suite & chroniques des Com„tes de Provence, en forme d'Annales, & „particulierement les vieux titres, & anti„quités de la plus part de la noblesse; & „des villes & communautés du pays: ou„vrage

„vrage à la curieuſe recherche du quel ſes „prédéceſſeurs ont travaillé pluſieurs longues années, principalement un ſieur oncle paternel, & lui après eux, & qu'il „ſeroit choſe très-belle de le faire ranger „en corps d'hiſtoire, & mettre en lumiere, „ainſi que le dit ſieur de Noſtredamus, „& tous les gentil-hommes & gens de vertu le déſirent grandement, en ayant veu „quelques fragmens ſans fil continu du „diſcours. Si les Eſtats ſe vouloient diſpoſer de vouloir ordonner quelque honorable récompenſe & gratification à tant „de veilles & travaux, que les ſusdits prédéceſſeurs ont employés au recueil de tant de „pieces, & qu'il ſera néceſſaire audit Noſtredamus de conſumer, pour le ranger en „corps d'hiſtoire, l'embellir & le continuer „jusques en l'an de la paix, & la terminaiſon du ſiécle : à quoi tous les ordres ſe „doivent évertuer & contribuer : déſirant „ledit ſieur d'être ouï dans les Etats pour „faire un ſommaire récit de tout ce que „les mémoires de ſon livre contiennent, & „ce qu'il déſigne de faire, s'ils le trouvent „à propos, &c."

Sur

Sur cette réquiſition de l'aſſeſſeur ou avocat général des Etats, voici ce qui fut arrêté & reſolu.

„Les Etats en conſidération d'un ſi beau „& ineſtimable tréſor, que celui de la chro„nique & annales de Provence, par aucun „non par ci-devant traitée, préſentée par le „dit ſieur de Noſtradame, qui a promis de „le ranger en bel ordre, & beau langage, „& pour la décoration & le luſtre que re„cevra tout le général de la France, par„ticulierement cette province, & toutes les „nobles familles, autant étrangeres que na„turelles, à la ſuite & aux beaux faits de „leurs anceſtres: d'une commune voix & „acclamation, lui ont ordonné trois mille „livres; & lorsque ſon hiſtoire aura été „achevée & miſe au jour, ils s'attendent de „le plus amplement recognoiſtre, & ré„compenſer, ſelon ſon mérite, & ſon œu„vre, pour mieux honorer ſa vertu & le „renom de ſon pére."

Ce qui rendoit précieuſe aux Etats de Provence l'hiſtoire de Noſtradamus, c'étoit le grand nombre de manuſcrits & de pieces originales que ſes ancêtres avoient recueillis depuis longtemps. „Car Pierre Noſtra-

„damus

„damus, fameux medecin & très-ſavant, „ſachant fort bien pluſieurs langues, biſaïeul de Michel pére de l'hiſtorien, avoit été au ſervice du Duc de Calabre, & aprés la mort de ce Prince, il étoit devenu medecin du bon Roi René, dont la mémoire eſt encore ſi chérie des Provençaux. En effet on trouve des traits ſinguliers dans l'hiſtoire de Provence, & très-curieux, qu'on ne rencontre dans aucun autre endroit, ſur-tout ſur les ſavans, & ſur les poëtes, depuis le dixieme ſiécle jusqu'au ſeizieme : par exemple, voici un nombre d'anecdotes ſur Petrarque. „Bien veux-je „remarquer en ce lieu, que ce divin per„ſonnage âgé pour lors de vingt deux ans, „ſe trouvant dans l'Egliſe des Cordeliers „d'Avignon, où il étoit allé pour faire ſes „dévotions un jour de vendredi, ſixieme „d'Avril de l'an trois cents ſept, ſe rencon„trant à genoux, face à face de Laurette de „Sado, noble, vertueuſe, & très-ſainte de„moiſelle en la poëſie ; fille de Paul de „Sado, l'un des principaux gentil-hom„mes d'Avignon, fut tellement ſurpris & „enflammé de ſes bonnes graces, que com„mençant dès ce poinct à ſentir un grand „& violent changement en ſoi-même, avec „un combat très-âpre & jamais éprouvé de

„lui,

„lui, il commença par même moyen à „composer ces belles & admirables pieces „de rithmes, que l'on voit encore de sa „main, en tant d'estime & réputation, qu'el- „les ont servi comme de phare & d'astre „à tous les plus illustres poëtes Tuscans, „& François, qui depuis ont écrit si docte- „ment & divinement en leur langue : qui „néanmoins, quelque excellens & inimi- „tables qu'ils ayent eté, si n'ont-ils ja- „mais pu ravaller n'y obscurcir le prix „haut, ny la gloire immortelle de cet hé- „roïque poëte, à l'excellence du quel ils „sont à grande peine arrivés. Ce perso- „nage a taxé fort âprement la cour ro- „maine d'Avignon, la nommant dans un „de ses sonnets *l'avara Babilonia*, à raison „des vices (disent aucuns) qu'il voyoit „reigner parmi les prélats : les autres pour „quelque particuliere offense qu'il ressen- „toit avoir reçu de quelque grand, en la „deshonnête recherche d'une sienne sœur „âgée sans plus de vingt-un ans, l'une des „plus belles demoiselles de son temps, en „haine de quoi il montre un dedain tant „âpre & tant passionné. Or qu'il aye „imité en plusieurs très-belles & ingénieu- „ses inventions nos anciens poëtes proven- „çaux, & avant lui, le profond & impé- „nétrable

„nétrable Dante 9, il n'eſt aucun de boı
„ſain jugement qui le puiſſe nier, & a
„mc

9 Alighieri Dante naquit l'an 1265 à Florence, il fut depuis l'un des gouverneurs, lorsque la fa des Blancs ou Gibelins prévalut. Mais les Noir Guelphes ſoutenus par le Comte Charles de Valo par le Pape Boniface VIII. ayant repris le deſſus, i lut que le Dante ſuivît le ſort de ſon parti, & s' réfugier loin de Florence. Comme ſon caractere dur & fier, il exhala ſon reſſentiment contre le Pape maiſon de France par des ſatyres odieuſes: de là ſuppoſition ridicule, qui n'étoit venue dans la têt perſonne avant lui, & qui n'a point trouvé de co après, que les Bourbons étoient ſortis d'un bouc Bien entendu que le Saint Siege, pour ce qui le cernoit, mit ſes ouvrages à l'index: mais la Franc laiſſa faire, comme un inſecte incapable de lui nu Après avoir ſuivi le reſte de ſes jours le parti de l' pereur Henri & des Gibelins, que ce Prince favori il finit ſa vie à Ravenne en 1321.

On a de lui pluſieurs ouvrages, tels que la *V nuova*, & le *Convivio*: mais le plus fameux de t fut ſa Comédie, ou comme il l'appeloit, ſon Poë Epique *del Inferno*, *del Purgatorio e del Paradiſo*, tra depuis en vers François par Grangier, Conſeiller Aumonier du Roi de France, & imprimé en 1597. 3 Vol. in 12. à Paris. Il l'avoit d'abord commencé vers Latins, & le continua en vers Italiens, te derniere langue ſervant mieux ſans doute ſon ima nation fougueuſe & pétulante. Le Marquis Maffei, d ſon Expoſition de la Bibliotheque de Turin, parle d

„modeſtie révoquer en doute, s'il ne veut
„pas par même moyen mettre en doute
„leurs

ancien manuſcrit de ce Poëme en deux colonnes, dont l'une étoit l'ouvrage du Dante, & l'autre une traduction en vers François qui n'a pas vu le jour.

Le but politique de cet ouvrage étoit de décrier les Guelphes & leurs partiſans. „Il eſt lui-même, dit Mr. „le Conſeiller de Francheville, dans une de ſes Feuilles „littéraires, que je vais transcrire, le Héros de ſon pro„pre poëme. Sa deſcente dans les abîmes de l'enfer, „ſes efforts pour gravir ſur les hauteurs qu'il rencontre „dans le Purgatoire, le ſommeil qui le ſaiſit de temps „en temps, les queſtions biſarres qu'il fait, tantôt à Vir„gile, & tantôt à ſa chere Beatrix, ſes converſations „avec les Eſprits forment l'action de cette ſinguliere „Epopée. Il s'y entretient au long, de la politique „de ſes compatriotes; il y agite toutes ſortes de ma„tieres de Philoſophie & de théologie; il y parle de „tout ce qu'il ſait; il met ſur la ſcene toutes les paſ„ſions, toutes les vertus, tous les vices, une foule „de caracteres; &, ce qui l'intéreſſoit le plus, ſes amis, „qu'il comble d'éloges, & ſes ennemis, qu'il perce „des traits les plus ſanglans de la ſatyre. Une ſi gran„de variété d'objets demandoit tous les tons, toutes „les couleurs, en un mot tous les genres du ſtyle „poëtique; & l'on rencontre en effet dans ſon Poëme „des chef-d'oeuvres dans chacun de ces genres." Mr. de Francheville en rapporte entre autres exemples le tableau affreux, mais ſublime & énergique, que trace le Poëte avec un pinceau vigoureux, des horreurs du Comte Ugolino de Cherardeſca, & de Ruggieri Arche-

„leurs propres écrits; & anche &
„ingénieuse confession, ainsi que les élo-
„ges de nos poëtes font assez voir [10]."

Concluons de ce p age, que non-seulement les poëtes ovençaux ont formé les poëtes François, ais encore les poëtes Toscans, qui vinr t après la destruction de la langue lati

§. II.

Je terminerai cet ouvrage par un avertissement qui me regarde, & que j'ai placé à la fin de ma traduction d'Ocellus, de celle de Timée de Locres, & de l'ouvrage de Julien que j'ai donné au public. Je crois ne pouvoir assez le répéter, pour que des écrits, auxquels je n'ai jamais eu la moindre part, ne me soient pas attribués aussi mal à propos qu'ils l'ont été.

„C'est avec la plus grande surprise que
„j'ai vu, que dans un petit Dictionnaire,
„intitulé *la France Littéraire*, on m'a attri-
„bué

vêque de Pise, qu'il rencontre dans les Enfers, & *le premier s'est saisi de la tête de l'autre avec les & lui mange la cervelle, comme on dévore le pain on est affamé.* Tout ce morceau est beau, & fait

ué un grand nombre de Livres où non-
ulement je n'ai aucune part, mais que
: n'ai jamais lûs, & dont je ne connois
as même les auteurs. Voici quels sont
es ouvrages : *Anecdotes historiques, galan-
es & littéraires du temps présent : Lettres
'un sauvage dépaysé ; Anecdotes Venitiennes
& Turques, ou Mémoires du Comte de
'onneval ; Aventures de la Duchesse de
'aujour ; Lettres amusantes, ou delasse-
ient de l'esprit ; les Aventures de Donna
'ella.* Les Libraires, qui ont imprimé
es ouvrages, doivent en connoître les vé-
tables auteurs, & auroient pû donner
celui de *la France littéraire* des éclair-
issemens, qui l'eussent empêché de se
'omper. Quant aux autres livres qu'on
n'attribue dans ce Dictionaire, je recon-
ois en être l'auteur, excepté des pieces,
ui dans les *Mémoires de l'esprit & du
eur* ne sont pas sous mon nom, aux quel-
es je n'ai véritablement aucune part. Mr.
'ormey, mon Confrere à l'Académie,
oit avoir remarqué dans quelqu'un de
„ses

: mais il tiendroit trop de place ici; il faut le lire
s le Poëte même, ou dans la Feuille XIX. de la
;ette Litteraire.

› Histoire de Provence, &c. p. 346.

„ſes ouvrages, que l'auteur des *Lettres d'un* „*ſauvage dépayſé* vivoit à Amſterdam, & „qu'il avoit composé quelques autres livres „Si lorsque Mr. Formey donna une nou „velle Edition de la *France littéraire*, i „m'eût fait la grace de me conſulter su „mon article, je l'aurois prié d'y mettre l „déclaration que je fais ici; & s'il trouv „à la placer dans quelque journal, dont i „connoiſſe les auteurs, je lui en ferai trè „obligé."

Voilà ce que j'ai déclaré au public le plus ſouvent qu'il m'a été poſſible, & que je place ici comme une proteſtation ſolem-nelle contre tous les ouvrages qui m'ont été attribués, ſoit par des auteurs qui ont cru que je m'étois acquis quelque eſtime dans la république des lettres, qui pouvoit leur être utile, ſoit par des libraires qui ſans mettre mon nom à certains ouvrages, les ont pourtant débités tacitement comme s'ils étoient de moi.

Pluſieurs gens de lettres, qui vivent en-core aujourd'hui, n'ignorent pas l'aventure qui m'arriva avec Chevrier. J'étois il y a ſeize ans à Paris, le Roi de Pruſſe, mon Maître, m'ayant fait la grace de m'accor-der un congé pour aller en France: Che-vrier

vrier avoit composé une espece de roman diffamatoire contre tous les gens de lettres qui étoient auprès du Roi de Prusse, & cet illustre Souverain n'étoit pas même épargné dans cette satire. L'occasion parut favorable au sieur Chevrier pour se servir de mon nom ; il vendit son manuscrit à un libraire, comme s'il le tenoit de moi. Ce manuscrit fut remis à un censeur, qui étonné d'y trouver une invective amere contre toutes les personnes les plus connues, & les plus respectables de la cour de Prusse, ne put se figurer que je fusse l'auteur d'un pareil ouvrage. Il en parla à Mr. de Mallesherbes, de qui je n'avois pas l'honneur d'être connu personnellement, mais qui eut la politesse de passer lui-même chez moi, & de m'avertir de cette affaire. L'on peut juger quel fut mon étonnement ; je remerciai Mr. de Mallesherbes, penetré du service qu'il m'avoit rendu, je le priai de se saisir du manuscrit, & d'obliger le libraire qui devoit l'imprimer, de déclarer de qui il le tenoit. Ce libraire dit tout naturellement, que Chevrier le lui avoit donné. Mr. de Mallesherbes me donna une lettre pour le Lieutenant-Général de police, qui envoya chercher Chevrier, & lui ordonna de supprimer pour toûjours son ouvrage, sous peine

d'être puni severement s'il venoit jamais à paroître, soit à Paris, soit en Hollande, lui enjoignant de plus de m'écrire une lettre d'excuse. C'est ce qu'il fit: je lui répondis de la maniere la plus polie; c'est apparemment la façon dont j'en usai avec lui, qui l'a dans la suite engagé à ne pas me mettre dans le nombre des honnêtes-gens qu'il a dechirés dans son *Colporteur*, & dans plusieurs autres de ses livres.

Voici la liste de mes ouvrages: les Lettres juives: les Lettres Chinoises: les Lettres Cabalistiques: les Lettres Morales & Critiques: l'Histoire de l'esprit humain, ou Mémoires secrets & universels de la république des lettres; les premieres éditions, ou, pour mieux dire, les premieres ébauches de cet ouvrage, ont paru sous le titre de Théatre de la verité, ou Mémoires secrets, &c. Ocellus traduit en françois, &c. Timée de Locres traduit en françois, &c. Défense du paganisme par l'Empereur Julien traduit en françois: la Critique du siécle, les Songes philosophiques, & la philosophe du bon sens.

Outre ces ouvrages, j'ai donné dans ma jeunesse sept petits romans ou *nouvelles*, qui réu-

réunies toutes ensemble ne feroient pas deux volumes d'une épaisseur un peu considérable. Ces nouvelles sont les Mémoires de Mirmon, les Mémoires de Mainville, le faux Rabin; le Legislateur moderne: Mémoires de Vaudreville, Mémoires de Vascere, Mémoires de Pietro de la Valle. Ces ouvrages sont mes *juvenilia*, & quoiqu'il n'y ait rien contre les bonnes mœurs, il n'a pas tenu à moi, dès que j'ai été à un certain âge, qu'on ne les ait plus réimprimés; parce que j'ai connu que tout livre qui n'instruit pas, est inutile, lors même qu'il amuse. Mais de tous mes ouvrages celui que je regrette le plus d'avoir publié, ce sont mes Mémoires; & quoiqu'ils soient écrits avec la plus grande vérité, & qu'ils ayent eu quelque succès, c'est une des plus grandes étourderies que j'aye faites dans ma vie, que d'avoir composé dans ma jeunesse un pareil livre. Je n'ai commencé à en connoître tout le mal, que lorsque je suis parvenu à un certain âge: tous les jours j'en sens d'avantage les inconvéniens: car si je le continue, je renouvelle pour ainsi dire ma faute; & si je n'en donne pas la continuation, quelque libraire avide après ma mort publiera mes nouveaux Mémoires, aux quels je n'aurai pas

eu plus de part qu'à l'Alcoran; c'eſt p
prévenir ici cette ſuppoſition, que je d
re, que s'il paroît après moi quelque
vrage qui ait le moindre rapport
mes Mémoires, je n'y ai aucune part
je le certifie dès à préſent avec la
grande vérité.

Ma vie, depuis le temps où fini
mes Mémoires, peut être écrite en
mots. Je quittai le ſervice après la
pagne de Philipsbourg, par rapport à
chute de cheval qui me mettoit dans
poſſibilité de continuer de ſervir. Ma
traite ſe fit avec l'eſtime & l'amitié de
camarades, & de mon Colonel le Du
Richelieu: c'eſt ce qu'on peut voir pa
certificat avantageux que tous les offi
du régiment m'envoyerent en Holla
lorsqu'il eut plu aux Journaliſtes de
voux de m'attaquer ſur ma conduite.

Après que j'eus quitté le ſervice, mon
qui avoit toujours voulu me mettre
la robe, & me donner ſa charge de
cureur général au Parlement, éxigea qu
revinſſe en Provence, & obtint un ordr
Cardinal de Fleuri pour m'y faire ret
ner. J'aimai mieux ſortir du royau
par un caprice ſingulier & par un en

I

ment ridicule, que d'obéir; & au lieu d'aller à Aix en Provence, je passai à la Haye. J'y restai enfermé pendant six mois dans ma Chambre occupé à composer les trois premiers Volumes des Lettres juives, sans avoir d'autre connoissance que celle de feu Mr. de la Chapelle, & de Mr. Chais, respectable par ses talens & sa probité, Ministre du St. Evangile dans l'Eglise des Etats généraux : il vit encore, & peut certifier que je ne dis ici que la plus exacte verité.

La vie sedentaire, que je menois à la Haye ayant fort alteré ma santé, mon medecin me conseilla de changer d'air: je vins à Mastric, où je demeurai pendant un an: j'y composai mes Lettres Cabalistiques & ma Philosophie du bon sens. Je vis un peu plus de monde à Mastric, que je n'en avois vû à la Haye. J'allois assez souvent chez Mr. de Claparede, Ministre du St. Evangile, homme très-aimable dans la societé: je voyois aussi presque tous les jours Mr. Terson, Colonel d'un régiment qui étoit en garnison à Mastric: c'étoit le militaire le plus instruit qu'il y eût en Europe. Je reçus aussi toutes sortes de politesses de Mr. le Général Duis, Commandant à Mastric.

Ma santé devenant de jour en jour mauvaise, je résolus de quitter les P bas; l'air épais qu'on y respire ne co nait pas à mon tempérament. Je p pour aller à Strasbourg: je connoissois sieurs personnes dans cette ville, avec quelles j'avois beaucoup vécu, lorsque avois été en garnison. Mon pére, dant mon séjour à Mastric, avoit fait ner la croix de Malte à mon frere, l'a rendu l'aîné de la maison, & l'avoit m Tout cela s'étoit passé de mon conse ment, car mon frere, avec lequel j'ai jours été tendrement uni, avoit refusé stamment de se prêter aux vuës de pere, jusqu'à ce que je l'eusse pressé m même d'y consentir. Je trouvois mon téret dans son établissement, parce q m'assuroit une pension, qui me mettoit état de ne plus avoir besoin de ma fami & de vivre paisiblement à Strasbourg.

Avant d'arriver dans cette ville, je pa à Stutgard; j'eus l'honneur d'y être p senté à S. A. S. Mme. la Duchesse, pour lors étoit tutrice des trois princes fils. Cette Princesse avoit beaucoup d'esp elle aimoit les lettres & ceux qui les cu voient; elle m'accorda sa protection, & j'

trai à fon fervice en qualité de chambellan. Deux ans après le Roi de Pruffe me fit l'honneur de m'accorder la même charge auprès de lui; & depuis vingt-fept ans que je fers ce Prince, fi juftement admiré de toute l'Europe, ma conduite m'a mérité la continuation de fes bontés, dont il m'a donné fouvent des marques. J'ofe avancer hardiment, que je fuis de tous les François celui qui s'eft conduit avec le plus de retenue à Berlin; je puis encore ajouter, qui a le plus captivé l'amitié des Allemands, mes feconds compatriotes; c'eft un titre que je fuis en droit de leur donner, après avoir vécu trente ans avec eux. Je dois remarquer ici, que pendant ce long efpace de temps je n'en ai jamais reçu que des témoignages d'eftime, & d'amitié : les chagrins & les défagremens que j'ai pu effuyer m'ont été donnés par des étrangers, & furtout par des François, qui étant fi aimables chez eux, font hors de leur patrie, les plus inquiets, & les plus infupportables des hommes. J'ai vu tous ceux que le Roi avoit appelés auprès de lui s'entre-détruire les uns les autres; & ce n'a pas été une des moindres peines que j'ai eues que de me préferver d'entrer dans leurs cabales.

Les

Les bontés du Roi continuant toûjours, il m'envoya faire complimens au Roi de France, à l'armée de Flandres, sur la victoire qu'il avoit remportée à Laufeld. Je m'acquittai de cette commission le mieux qu'il me fut possible, & l'on fut assez content de moi, pour que le Roi de France daignât me faire l'honneur de me donner son portrait enrichi de diamans. Voici ce que m'écrivit Mr. de Puysieulx.

à Marly le 28 Janvier 1748.

Je suis très-flatté d'avoir eu, Mr. l'occasion de vous obliger. J'espère que la bonté distinguée que le Roi vous a marquée en vous envoyant son portrait, confirmera vos sentimens, & l'attachement que vous avez pour sa personne, & qui sont héréditaires dans vôtre maison.

Je ferai toûjours très-charmé de pouvoir vous marquer que j'ai l'honneur d'être très-parfaitement,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

PUISIEULX.

A mon retour à Berlin je formai le dessein, quoiqu'au milieu de la cour, de prendre

dre un genre de vie qui m'éloignât du tumulte du monde, & qui fût plus conforme au caractere d'un homme de lettres. J'épousai une femme qui pût par ses connoissances me rendre heureux dans l'intérieur de ma maison. Je ne songeai ni aux richesses, ni à la naissance; le bon caractere, la douceur, & les talens de l'esprit déterminerent seuls mon choix, & quelque disproportionné qu'il parût à mon état, le consentement d'un Roi philosophe, à qui la vertu & l'esprit paroissent les plus grands avantages, justifia ce choix, qui a fait & fait encore le bonheur de ma vie. Je trouve tous les jours dans Mme d'Argens, un ami sensé, un homme de lettres instruit, un artiste éclairé, & une femme complaisante.

Les bontés du Roi n'ont jamais été diminuées, j'écris ceci dans son palais de Sans-souci, où il m'a donné un appartement ; j'ai l'honneur de lui faire ma cour une partie du jour, & je ne remarque jamais en lui qu'un conquérant qui oublie ses victoires, qu'un Roi qui ne se souvient pas de l'être avec ceux qu'il honore de sa societé, & qu'un philosophe complaisant, qui excuse toûjours les foiblesses humaines, quand elles ne blessent pas la probité.

Voilà

Voilà ce que je puis dire ſans la moindre flaterie; & les perſonnes de qui je ſuis connu ſavent bien, que je n'ai pas le défaut d'être un ſervile courtiſan.

Tous ceux qui liront ce que je viens de dire croiront que j'ai dû être depuis pluſieurs années l'homme du monde le plus heureux: pour leur apprendre à connoître le ſort de la vie humaine, je leur dirai, que ma vie a presque toûjours été jusqu'ici un tiſſu d'amertume & de triſteſſe; les conſtantes bontés du Roi, les attentions d'une épouſe cherie, n'ont pu diminuer mes chagrins.

Les lecteurs n'auront pas de peine à ſentir ce que je dis, s'ils veulent réfléchir, que la cour ne doit pas être le ſéjour d'un philoſophe. La contrainte qu'exige la vie qu'on y mene, ne peut jamais être alliée avec cette liberté & cette indépendance qu'exige l'état d'un homme de lettres. On ne trouve jamais, en vivant parmi les courtiſans, cette douceur qui procure une ſocieté qu'on peut ſe choiſir par inclination. Ces courtiſans s'aſſemblent ſans ſe connoître, puisque c'eſt le Prince qui les choiſit ſelon ſa volonté; vivent ſans s'aimer, & meurent ſans ſe regretter. La ſujétion abſolument néceſſaire où l'on eſt à la cour, de ſe conformer à l'humeur des autres, répand

pand une tristesse qui s'étend sur toutes les actions de la vie. J'y ai vécu pendant trente ans, durant les quels j'ai presque toûjours été obligé de paroître gai lorsque je n'en avois point d'envie, & triste quand je n'avois aucun sujet de l'être. Quelle vie que celle de courtisan pour un philosophe ! J'aurois été plus content si j'avois pû moins sentir le prix de la liberté, & si la philosophie ne m'avoit pas fait connoître, malgré moi, à chaque instant, le prix de cette liberté. Ajoutez à tant d'embarras ceux que m'a causé, & que me cause encore, ma foible santé; car à un homme qui est payé pour servir, la maladie devient bientôt une mauvaise excuse, & c'est presque à la cour un mal aussi grand de ne pas servir faute de santé, que faute de bonne volonté. Ceux qui voudront réfléchir sur ce que je dis ici ne s'étonneront pas qu'il ne se soit jamais passé un jour de ma vie, où je n'aye répété plusieurs fois ces deux vers de Racine:

Heureux qui satisfait de son humble fortune
Vit dans l'état obscur où les Dieux l'ont caché!

J'ai cherché le bonheur avec empressement toute ma vie, & lorsque je croyois l'appercevoir, je sentois qu'il s'évanouissoit, & que le chagrin avoit suivi mes pas: *post equitem sedet atra cura:*

Le chagrin monte en croupe & galope après lui.

Il

Il y a peu d'hommes que j'aye connus à
je n'aye pû attribuer ce vers, malgré les
parences d'une felicité dont-ils sembl
jouir.

La tranquillité de l'ame ne peut se
contrer que dans une paisible solitude,
de tout embarras du monde : le vrai bonh
(s'il peut être le partage de quelques h
mes) se trouve chez les villageois &
campagnards. J'ai cru en découvrir quel
étincelle parmi les gens isolés, n'ayant d'
tres soins que ceux de leur ménage :
santé me paroissoit être une suite nécess
de leur vie sobre, & la tranquillité de
me, de leur éloignement pour tout ce
la trouble dans le monde, malgré les so
qu'on prend pour s'en garantir. Un p
te philosophe, qui connoissoit bien les e
barras de la vie, n'a placé le bonheur q
chez les campagnards.

Beatus ille qui procul negotiis,
Ut prisca gens mortalium,
Paterna rura bobus exercet suis
Solutus omni fœnore.
Neque excitatur classico miles truci,
Neque horret iratum mare,
Forumque vitat, & superba civium
Potentiorum limina.

Vo

Voilà la vie que j'espere mener dès que je le pourrai sans manquer à mon devoir. L'âge & la foiblesse de ma santé m'autoriseront bientôt à pouvoir mettre un court intervalle entre la vie & la mort, dans une solitude, où si je ne perds pas entierement le souvenir de tout ce qui m'est arrivé de fâcheux, j'en serai cependant beaucoup moins touché; parce que le spectacle tranquille de la simple nature donne toujours des idées plus douces & plus riantes que l'image des tempêtes & des orages du monde, qui nous affecte sans cesse, tandis que nous ne vivons pas dans un port assuré, où nous soyons non-seulement à l'abri de l'orage, mais où nous n'en entendions pas même le bruit. *O rus quando te aspiciam?*

§. III.

Me voilà parvenu à la fin de mon ouvrage : je crois ne m'être écarté en rien de la plus exacte vérité, que je m'étois imposée pour premiere loi. J'espere que mon travail sera utile à tous les gens de lettres qui ne se laissent point entraîner par l'esprit de parti, & par le fanatisme. J'ai rapporté les choses ainsi qu'elles ont été, & qu'elles sont encore. Si parmi ces choses il y en a qui déplaisent à certaines gens, ce

n'est pas ma faute; ils n'ont qu'à s'é
dre à ces mêmes choses, que mon
d'historien ne me permettoit pas de
mer, ou de déguiser. J'ai écrit av
véritable liberté philosophique, par
j'ai pû le faire sous un Roi phil
Je puis dire à mon sujet ce que disoi
à celui de Silius Italicus: *Magna Cæsa*
sub quo hoc liberum fuit, magna illius
libertate ausus est uti. „Que cette libe
„d'honneur à Trajan, qui l'a bien
„donner, & à Silius qui l'a osé pre
Je suis persuadé que les lecteurs ju
conviendront, que je n'ai pas abusé
avantage, & que j'ai toûjours observé
j'avois dit dans la préface de mon p
volume: que mon unique but étoit l'
tion de mes lecteurs, & non pas le
de médire, ou la fausse gloire de bri
cherchant à ravaler le mérite. J'ai
au contraire à louer tout ce qui méri
l'être, & j'ai pris la défense de tous
teurs qui j'ai cru qu'on avoit attaqués
ment, ou avec trop de rigueur.

Je me suis souvent moqué des d
des différentes sectes: mais quel est
me sensé, qui n'en sente point le ridi
qui n'en rie pas? Les sens sages r

ſantoient-ils pas à Athenes ſur un Cinique qui ſe donnoit en ſpectacle par ſa lubricité au milieu d'un carrefour ? Et pourquoi faudra-t-il que nous gardions le ſilence ſur un convulſionaire ſautant & cabriolant dans un temple, & ſur un Evêque qui fait un Mandement pour prouver que ces cabrioles & ces ſauts ſont les œuvres du Ciel ? L'action du Cinique étoit moins folle que celle du Convulſionaire. La meilleure façon de rendre à jamais la Gazette eccléſiaſtique ridicule, ce ſeroit de ramaſſer toutes les ſotiſes qu'elle a débitées ſi longtemps ſur les convulſions les plus extravagantes, qu'elle changeoit en miracles éclatans. L'auteur de ce libelle périodique, calomniateur ignorant, s'eſt marqué lui-même ſur le front d'une note d'infamie, qui vengera chez la poſterité les Montesquieu, les d'Alembert, les Voltaire, & pluſieurs autres grands hommes qui ont illuſtré leur patrie, que ce fanatique écrivain a tant de fois attaqués.

S'il eſt permis de tourner en ridicule un Janſeniſte extravagant, il ne l'eſt pas moins de démasquer un fourbe Moliniſte, qui après avoir détruit avec emportement les miracles de Mr. de Paris, tâche d'un ton dou-

cereux d'y ſubſtituer ceux d'un honnête conſtitutionaire, & aux cabrioles près, employe les mêmes manœuvres qu'il condamne dans ſon adverſaire le Janſéniſte. C'eſt rendre un très-grand ſervice à l'humanité, que d'inſpirer aux hommes le plus profond mépris pour des fourbes & des charlatans qui cherchent à couvrir du manteau de la religion, leurs haines, leur ambition & leurs intrigues ſecretes.

J'ai agité ſouvent des queſtions dans certains endroits, où il ſembloit qu'on n'auroit pas dû s'attendre à les y trouver : par exemple à propos de la tragédie de Mahomet de Mr. de Voltaire & de celle de l'Orphelin de la Chine du même auteur, j'ai fait une diſſertation ſur Mahomet, & une autre ſur l'état des ſciences chez les Chinois. Mais j'ai placé ces diſſertations dans cet endroit pour former dans mon ouvrage une diverſité qui puiſſe plaire. En parlant, par exemple, des poëtes françois, s'il n'eſt queſtion perpétuellement que de leurs vers dans un volume entier, cette uniformité ennuie bientôt ; c'eſt ce qui n'arrive pas quand l'eſprit peut s'attacher de temps en temps à quelques nouveaux objets.

Je

Je n'ai jamais perdu de vûe les gens de lettres, qui ne peuvent pas avoir une nombreuſe bibliotheque, & j'y ai ſupléé le plus qu'il m'a été poſſible par les citations originales : je les aurois quelquefois abrégées, mais je ſentois que c'étoit manquer à la commodité & à l'avantage de ceux pour qui j'écrivois principalement.

J'ai répondu dans le corps de mon ouvrage à quelques autres objections qu'on pourroit me faire : ainſi je ne dirai rien de plus ici, ſi ce n'eſt que la table des matieres très-ample de cet ouvrage, ſervira à en montrer aiſément l'utilité.

Je dois encore obſerver que j'ai pris quelques paſſages dans mes autres ouvrages, que j'ai rapportés dans celui-ci, ſans citer d'où je les empruntois. J'avois précisément à dire les mêmes choſes que j'avois dites ailleurs, & j'étois obligé néceſſairement, par rapport au ſujet que je traitois, de les répéter ; je n'ai donc pas cru que je duſſe chercher de différentes expreſſions, pour rendre les mêmes idées, & imiter un écolier qui fait ſon théme en deux façons. J'ai copié ces paſſages mot à mot, parce qu'il fal-

loit absolument dire les mêmes ch
qu'ils contenoient : mais je n'ai usé
deux ou trois fois tout au plus de
liberté, comme dans l'article de Tere
& dans le commencement de celui
la Bible.

MONSIEUR,

Votre très-humble Serviteur,

FIN DU TOME XII.



